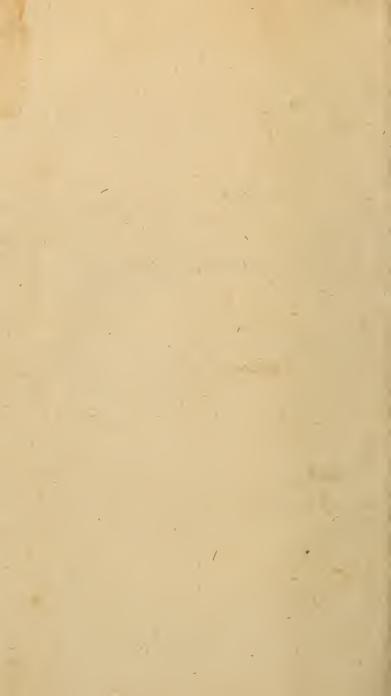








Alina Call aféc.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND.

TOME QUATRIEME.

CHIVARES





L'ELOQUENCE, ET L'HISTOIRE

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR.

Par Monsieur DES MAIZEAUX, Membre de la Société Royale.

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME QUATRIE'ME



LAGUELLY & THE ARE ALL ALT WEST-AREST ALE PQ. 1917 ,55 1740 N. 4 Coll. spice.

TABLE DESPIECES

CONTENUES DANS

LE QUATRIE'ME TOME.

	g I.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	28
Pour Mademoiselle de Beverweert.	35
Lettre à Mademoiselle de Beverweert.	42
Défense de quelques Piéces de Théatre de	M.
Corneille.	45
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	56
L'Homme sur le retour: Tircis, le bel âge	nous
laisse, &c.	59
Lettre à M. le Comte de Saint-Albans.	62
Lettre à M. le Duc de Buckingham.	68
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, avec	: uiz
discours sur la Religion.	71
Portrait de Madame la Duchesse Mazarin.	76
Epître de M. le Duc de Nevers, à M. l'A	bbé
Bourdelot.	8 I
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	87
Epître au Roi.	93
Lettre à M. le Comte d'Olonne.	99
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin: Si je	ve-
nois un jour pénétré de vos charmes, &c.	102
Lettre à M. le Comte de Grammont.	106
L'amitié sans amitié. A M. le Comte de S. Alb	ans.
	III
La Prude & la précieuse : Pour un plaisir trop	rare
en commerce d'amour, &c.	124
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos	127
Lettre à M. Justel.	129
Tome IV.	

TABLE

Epitre à Madame la Duchesse Mazarin, sur la	Baf-
lette.	142
Lettre à la même.	150
Pensées, Sentimens, Maximes.	160
	ibid.
Sur l'Amour.	161
Sur la dévotion:	162
Súr la Mort.	163
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, le pres jour de l'An.	
A la même, sur le dessein qu'elle avoit de se re	164
dans un Couvent.	171
Sentimens de Madame la Duchesse Mazarin,	Olis
se consacre à Dieu. Stances.	183
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin, inco	
lable de la mort de son amant.	189
A la même; sur la résolution qu'elle avoit pris	e de
quitter l'Angleterre.	195
A la même, sur le même sujet.	20,1
A la même : Vous avez un mérite extrême, &c.	203.
Observations sur le goût & le discernement	des
François.	205
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	212
Lettre à Monfieur * * * qui ne pouvoit souffrir	
	217.
Sur l'absence de Madame la Duchesse Mazarir jour de la naissance de la Reine.	_
A Madame la Duchesse Mazarin; Noires O	220
du Styx, &c.	222
Lettre à Madame Harvey.	324
Epître à Madame la Duchesse Mazarin. Après	
services passés &c.	228
'A la même; Avec humble réverence, &c.	23.4
Oraison Funébre de Mad. la Duchesse Mazarin.	
A Madame la Duchesse Mazarin : Duchesse, en	
lieux adorable, &c.	259
Parodie d'une Scéne de l'Opera de Roland, su	Tles

DES PIECES.

Joueurs & Joueuses de Bassette de la Banque
de Madame de Mazarin: 264
Lettre au jeune Dery: 269
Sur la retraite de M. le Prince de Condé à Chan-
tilly. Stances. 272
'A Madame la Duchesse Mazarin: Nous serions
consumé du feu de vos regards, &c: 273
Réfléxion sur la Religion. 275
Que la dévotion est le dernier de nos amours. 280
Lettre à une Dame Galante qui vouloit devenir
Devote. 284
Discours. Que d'ennuis, de chagrins accompagnens
la vie, &c. 289
Dialogue entre M. de S. Evremond & Madame la
Duchesse Mazarin. 294
Sur la mort de Charles II. Stances. 298
Sur les Poemes des Anciens.
Du merveilleux qui se trouve dans les Poemes des
Anciens.
Lettre à M. le Marêchal de Créqui.
Sur le Gouvernement de Jacques II. Stances. 32 i
Sur le jour de la naissance de la Reine. Stances. 324
Compliment de Madame la Duchesse Mazarin à la
Reine. 326
Eclaircissement sur ce qu'on a dit de la Musique
des Italiens.
A Mademoiselle de l'Enclos. Sonnet. Passer quel-
ques heures à lire, &c. 329
Sur les vaines occupations des Savans & des Con-
troversistes. Stances.
Sur la mort de M. le Prince, & sur son Catasalque. Stances.
1)//
A Madame la Duchesse Mazarin: Horace amoureux de son bois, &c.
A la même: Quand je songe au respect que j'eûs tou-
Dialogue entre M, de S. Evremond & Morin. 345

T	A	B	L	E	D	E	5	P	T	E	C	E	S

A M. Lulli; A Lulli seul le monde est redevable, &c.	.2 52
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	356
Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en	An-
	359
Dialogue sur l'absence de Madame Mazarin	qui
étoit partie de Windsor pour aller à Lon	
avec M. de Bonrepaux	360
Sur la Morale d'Epicure.	367
A Madame la Duchesse Mazarin: Le Philosophe	étoit
jadis heureux, &c.	377
De la Retraite.	384
Entretien de deux Dames avec une Religieus	emal
fatisfaite de sa condition.	396
Lettre de M. de la Fontaine à M. de Bonrepaux	
Lettre de M. de la Fontaine à Madame la Du	che (-
fe de Bouillon.	
	412
Réponse de M. de S. Evremond à la Lettre de M.	
Fontaine à Madame la Duchesse de Bouillon	
Réponse de M. de la Fontaine à M. de S. I	evre-
mond.	429
Sur la mort de M. le Marêchal de Créqui.	439
Lettre à Monsieur ***.	440
Les Nôces d'Isabelle: Scéne en Musique.	441
A Madame la Duchesse de Bouillon, sur son d	
d'Angleterre.	447
Jugement sur les trois Relations de Siam,	
le Livre de Confucius.	45 E
Lettre à M. Justel. A M. le Comte de Grammont: A ce fameux Evéue	454
&c.	457
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	459
Le pouvoir des charmes de Madame la Duchesse Ma	
Demandez vous à quel usage, &c.	463
Lettre à M. de la Bastide.	467
A Madame la Duchesse Mazarin. C'est un service bier	
teux, &c.	470
Sur un Portrait de S. Antoine. Il est bien beau, ce Moin	471
tondu, &c.	



DISSERTATION

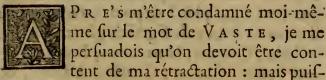
SUR LE MOT DE

V A S T E,

A MESSIEURS

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.



que Messieurs de l'Academie ont jugé à propos que leur censure sût ajoûtée à la mienne, je déclare que mon désaveu n'étoit pas sincére; c'étoit un pur esset de docilité, & un as-

Tome IV. A

sujettissement volontaire de mes sentimens à ceux de Madame Mazarin. Aujourd'hui je reprens contre eux la raison que j'avois quittée pour elle, & que tout honnête homme seroit

vanité d'avoir perdue.

On peut disputer à Messieurs de l'Acade-MIE le droit de regler notre langue comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs d'abolir de vieux termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaisse : tout ce qu'on peut saire pour eux, c'est de les rendre maîtres de l'usage, lorsque l'usage n'est pas contraire au jugement & à la raison. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues, il y en a eu qui les ont corrompues; & il faut revenir au bon sens pour en juger. Jamais Rome n'a eu de si beaux esprits que sur la sin de la République: la raison en étoit, qu'il y avoit encore assez de liberté-parmi les Romains, pour donner de la force aux esprits, & assez de luxe pour leur donner de la politesse & de l'agrément. En ce temps où la beauté de la langue étoit à son plus hautpoint ; ce temps où il y avoit à Rome de si grands génies, César, Salluste, Ciceron, Hortensius, Brutus, Asinius Pollio, Curion, Catulle, Atticus, &. beaucoup d'autres qu'il seroit inutile de nommer; en ce temps il étoit juste de se soûmettre à leur sentiment, & de recevoir avec dociliré leurs décissons: mais lorsque la langue

DE SAINT-EVREMOND. 3

est venue à se corrompre sous les Empereurs; lorsque l'on préséroit Lucain à Virgile, & Sénéque à Ciceron, étoit-on obligé d'assujettir la liberté de son jugement à l'autorité de ceux qui saisoient les beaux esprits? Et Pétrone n'est-il pas loué par tous les gens de bon goût, d'en avoir eu assez pour tourner en ridicule l'éloquence de son temps; pour avoir connu le faux jugement de son siécle, pour avoir donné à Virgile & à Horace, toutes les louanges qui leur étoient dûes? Homerus testis & Lirici, Romanusque Virgilius & Horatii curiosa felicitas:

Venons des Latins aux François. Quand Nerveze (1) faisoit admirer sa fausse éloquence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation à quelque bon esprit, qui l'eût détrompé? Quand on a vû Coëffeteau charmer tout le monde par ses métaphores, & que les maitresses voiles de son éloquence (2) passoient pour une merveille : quand la langue sleurie de Cohon (3), qui n'avoit ni force ni solidité, plaisoit à tous les saux polis, aux saux délicats: quand l'affectation de Balzac, qui ruinoit la beauté naturelle des pensées, passoit pour un stile majestueux & magnifique, n'auroit-on

⁽¹⁾ Nerveze a publié un volume d'EPITRES MORALES pleines de phœbus & de galimatias. (2) Expression de Coeffeteau. (3) Célébre Prédicateur, & ensuite Evêque de

Nîmes.

pas rendu un grand service au public, de s'opposer à l'autorité que ces Messieurs se donnoient, & d'empêcher le mauvais goût que chacun d'eux a établi disséremment dans son

temps

J'avoue qu'on n'a pas le même droit con-tre Messieurs de l'Academie. Vaugelas, Ablancourt, Patru, ont mis notre langue dans sa persection; & je ne doute point que ceux qui écrive aujourd'hui ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont mise. Mais si quelque jour une sausse idée de politesse rendoit le discours soible & languissant; si pour aimer trop à faire des Contes, & à écrire des Nou-velles, on s'étudioit à une facilité affectée, qui ne peut être autre chose qu'un saux naturel, si un trop grand attachement à la pureté produisoit enfin de la sécheresse; si pour suivre toujours l'ordre de la penfée, on ôtoit à notre langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on la rendît barbare, pensant la rendre naturelle; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des corrupteurs, qui ruineroient le bon & le véritable stile, pour en former un nouveau aussi peu propre à exprimer les sentimens forts, que les pensées délicates?

Qu'ai-je affaire de rappeller le passé, ou de prévoir l'avenir? Je reconnois la Jurisdiction de l'Academie: qu'elle décide si Vas-Te est en usage, ou s'il n'y est pas; je me

DE SAINT-EVREMOND.

rendrai à son jugement : mais pour connoître la force & la proprieté du terme; pour savoir si c'est un blâme, ou une louange, elle me permettra de m'en rapporter à la raison. Ce petit discours sera voir si je l'ai eue.

J'avois soutenu qu'Esprit VASTE se prend en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvent; qu'un Esprit VASTE VASTE, merveilleux, pénétrant, marquoit une capacité admirable, & qu'au contraire un Esprit VASTE & démésuré, étoit un esprit qui se perdoit en des pensées vagues, en de belles, mais vaines idées, en des desseins trop grands, & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Mon opinion me paroissoit assez moderée. Il me prend en-vie de nier que V AS TE puisse jamais être une souange, & que rien soit capable de rectisser cette qualité. Le grand est une persection dans les esprits: le Vaste toujours un vice. L'étendue juste & réglée, fait le grand, la grandeur démesurée fait le Vaste. V ASTIT AS. grandeur excessive. Le Vaste & l'affreux ont bien du rapport : les choses vastes ne convien-nent point avec celles qui font sur nous une impression agréable. VASTA SOLI-TUDO, n'est pas de ces Solitudes qui don-nent un repos délicieux, qui charment les peines des amans, qui enchantent les maux des misérables; c'est une Solitude sauvage,

A iii

où nous nous étonnons d'être seuls, où nous regrettons la perte de la compagnie où le fouvenir des plaisirs perdus nous afflige, où le sentiment des maux présens nous tourmente. Une Maison vaste a quelque chose d'affreux à la vûe: des Appartemens vastes n'ont jamais donné envie à personne d'y loger: des Jardins vastes ne sauroient avoir ni l'agrément qui vient de l'art, ni les graces que peut donner la nature: de vastes Forêts nous effrayent; la vûe se dissipe & se perd à regarder de vastes Campagnes. Les rivieres d'une juste grandeur nous sont voir des bords agréables, & nous inspirent insensiblement la douceur de leur cours paisible: les Fleuves trop larges, les débordemens, les inondations nous déplaisent par leurs agitation; nos yeux ne fauroient. souffrir leur vaste étendue. Les Pays sauvages qui n'ont pas encore reçû de culture, les Pays. ruinés par la désolation de la guerre, les Terres. désertes & abandonnées, ont quelque chose de vaste qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur. V ASTUS, quasi vastatus: VASTE est à-peu-près la même chose que gâté, que ruiné. Passons des solitudes des forêts, des campagnes, des rivieres, aux animaux & aux hommes.

Les Baleines, les Elephans se nomment V AST Æ imanes Belluæ. Ce que les Poëtes, ont seint de plus monstrueux, les Cyclopes,

DE SAINT-EVREMOND.

les Géans sont nommés vastes:

VASTOS que ab rupe Cyclopas Prospicio (1)

VASTA se mole moventem.
Pastorem Polyphemum (2).

Parmi les hommes, ceux qui excedoient notre stature ordinaire; ceux que la grosse ou la grandeur distinguoit des autres, étoient nommez chez les Latins, VASTA Corpora.

manières. Caton, qui avoit d'ailleurs tant de bonnes qualités, étoit un homme VASTIS Moribus, à ce que disoient les Romains. Il n'y avoit aucune élegance en ses discours, aucune grace, ni en sa personne, ni en ses actions: il avoit un air rustique & sauvage en toutes choses. Les Allemands, aujourd'hui civilisés & polis en beaucoup de lieux, vouloient autresois que ce qui étoit chez eux & autour d'eux, eût quelque chose de vaste. Leur habitation, leur train, leur suite, leurs équipages, leurs assemblées, leurs festins, VASTOM aliquid redolebant: c'est-à-dire, qu'ils se plaisoient à une grandeur démesurée, où il n'y avoit ni politesse ni ornement. J'ai remarqué que se

(2) Ibid. v. 656. 657.

⁽¹⁾ VIRG. Aneid. Lib. 111. v. 647. 648.

mot de VASTE a quatre ou cinq fignifica stions dans Ciceron, toutes en mauvaile part: VASTA Solitudo (1), VASTUS & agrestis (2), V AST AG immanis Bellua(3) V AST' AM & hiantem Orationem (4). La fignification la plus ordinaire de VAS-TUS, c'est trop spacieux, trop étendu, trop

grand, démesuré.

On me dira peut-être que VASTE ne signifie pas en François, ce que VASTUS peut signifier en Latin, dans tous les sens qu'on lui a donnés. Je l'avoue. Mais pourquoi ne conservera-t-il pas sa signification la plus naturelle, comme Douleur, Volupte', LIBERTE', FAVEUR, HONNEUR, Affliction, Consolation, & mille mots de cette nature-là, conservent la leur? Encore y a-t-il une raison pour V A S T E, qui ne se trouve point pour les autres; c'est qu'il n'y a jamais eu de terme François qui exprimât véritablement ce que le VASTUS des Latins savoit exprimer; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de mots qui signifient la même chose; c'est pour donner à notre langue ce qui lui manquoit, ce qui la rendoit défectueuse.

⁽¹⁾ CICERO. in Somn. Scip. §. 6. (2) De Oratore. Lib. I. §. 25 (3) De Divin. Lib. I. §. 24.

⁽⁴⁾ Rhet or ad Herenn, Lib. IV. S. 12.

Nous pensons plus fortement que nous ne nous exprimons: il y a toujours une partie de notre pensée qui nous demeure: nous ne la communiquons presque jamais pleinement; & c'est par l'esprit de pénétration plus que par l'intelligence des paroles, que nous entrons tout à-fait dans la conception des Au! teurs. Cependant, comme si nous appréhen-dions de bien entendre ce que pensent les autres, ou de faire comprendre ce que nous pensons nous-mêmes, nous affoiblissons les termes qui auroient la force de l'exprimer. Mais en dépit que nous en ayons, VASTE conservera en François la véritable signification qu'il a en latin. On dit trop vaste; comme on dit trop insolent, trop extrava-gant, trop avare? & c'est l'excès d'une méchante qualité: on ne dit point assez vaste; parce qu'Assez marque une situation, une consistance, une mesure juste & raisonnable; & du moment qu'une chose est vaste, il y a de l'excès, il y a du trop; assez ne sauroit ja-mais lui convenir. Venons à examiner particuliérement l'Esprit vaste, puisque c'est le sujet de la question.

Ce que nous appellons l'Esprit, se distingue en trois facultés, le jugement, la mémoire, l'imagination. Un jugement peut être loué d'être solide, d'être prosond, d'être délicat à discerner, juste à désinir; mais, à mon avis,

jamais homme de bon-sens ne lui donnera la qualité de vaste. On dit qu'une mémoire est beureuse, qu'elle est fidéle, qu'elle est propre à recevoir & à garder les espéces: mais il n'est pas venu à ma connoissance qu'on l'ait nommée, vaste, qu'une sois (r), à mon avis, mal-à-propos. Vaste se peut appliquer à une magination qui s'égare, qui se perd, qui se forme des vi-sions & des chiméres.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu louer Aristote, en lui attribuant un génie vaste. On a crû que cette même qualité de vaste étoit une grande louange pour Homere. On dit qu'Alexandre, que Pyrrhus, que Catilina, que César, que Charles-Quint, que le Car-dinal de Richelieu, ont eu l'Esprit vaste: mais si on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont sait, on trouvera que les beaux ouvrages, que les belles actions doivent s'attribuer aux autres qualités de leur esprit, & que les erreurs & les sautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de vaste. Ils ont eu ce vaste, je l'avoue: mais ç'a été leur vice, & un vice qui ne leur est pardonna-ble qu'en considération de leurs vertus. C'est une erreur de notre jugement, de saire leur mérite d'une chose qui ne peut être excusée que par indulgence : s'ils n'étoient presque roujours grands, on ne leur permettroit pas

⁽¹⁾ Patru,

DE SAINT-EVREMOND. 12

d'être quelquesois vastes. Venons à l'examen de leurs ouvrages & de leurs actions; donnons à chaque qualité les effets qui véritablement lui appartiennent: commençons par les ou-vrages d'Aristote.

Sa Poetique en est un des plus achevés; mais à quoi sont dûs tant de préceptes judicieux, tant d'observations justes, qu'à la netteté de son jugement ? on ne dira pas que c'est à son esprit vaste. Dans sa Politique, qui regleroit encore aujourd'hui des Législateurs, c'est comme sage, comme prudent, comme habile, qu'il regle les diverses constitutions des Etats: ce ne fut jamais comme vaste. Personne n'est jamais entré si avant que lui dans le cœur de l'homme, comme on le peut voir dans sa Morale, & dans sa Rhe-torique, au chapitre des passions; mais c'est comme pénétrant qu'il y est entré, comme un Philosophe qui savoit saire de prosondes réfléxions, qui avoit fort étudié ses propres mouvemens, & fort observé ceux des autres. Ne fondez pas le mérite du vaste là-dessus; il n'y eut jamais aucune part. Aristote avoit proprement l'esprit vaste dans la Physique, & c'est delà que sont venues toutes ses erreurs; par-là il s'est perdu dans les principes, dans la matière premiere, dans les Cieux, dans les. Astres, & dans le reste de ses fausses opinions.

12 OEUVRES DE M.

Pour Homere, il est merveilleux tant qu'il est purement humain; juste dans les caractéres, naturel dans les passions, admirable à bien connoître & à bien exprimer ce qui dé-pend de notre nature. Quand son esprit vaste s'est étendu sur celle des Dieux, il en a parlé si extravagament, que Platon l'a chassé de sa République comme un sou.

Sénéque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire, qui devoit sa grandeur à sa fortune. Plutarque me paroît avoir raison, lorsqu'il attribue ses conquêtes à sa vertu plus qu'à son bonheur. En effet, considerez Alexandre à son avénement à la couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de conduite que de qu'il n'a pas eu moins de conduite que de courage pour s'établir dans les Etats de son pere. Le mépris que l'on faisoit de la jeunesse du Prince, porta ses sujets à remuer, & ses voisins à entreprendre: il punit des seditieux, & assujettit des inquiets. Toutes choses étant pacifiées, il prit des mesures pour se faire élire Général des Grecs contre les Perses; & ces mesures surent si bien prises, qu'on n'en eût pas attendu de plus justes du politique le plus consommé. Il sut élû, il entreprir cette guer-re; il sit saire mille sautes aux Lieutenans de Darius, & à Darius lui-même, sans en faire aucune. Si la grandeur de son courage ne l'avoit sait passer pour téméraire par les périls où il s'exposoit, sa conduite nous auroit laissé

DE SAINT-EVREMOND. 13 l'idée d'un Prince prudent, d'un Prince sage. Je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez vaste; & c'est à ce vaste qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal-à-propos. Un desir de gloire que rien ne bornoit, lui sit saire une guerre extravagante contre les Scythes. Une vanité démesurée lui persuada qu'il étoit fils de Jupiter. Le vaste s'étendit jusqu'à sa douleur, lorsque sa douleur le porta à sacrisser des nations entières aux Mânes d'Ephestion. Après qu'il eut conquis le grand Empire de Darius, il pouvoit se contenter du monde que nous connoissons; mais son esprit vaste sorma le dessein de la conquête d'un autre: comme vaste, il entreprit son expédition des Indes, où l'armée le voulut abandonner, où sa flotte faillit à se perdre; d'où il revint à Babilone triste, confus, incertain, se défiant des Dieux & des hommes. Beaux effets de l'esprit vaste d'Alexandre!

Peu de Princes ont eu l'esprit si vaste que Pyrrhus: sa conversation avec Cynéas, cette conversation qui n'est ignorée de personne, le témoigne assez. Sa valeur, son expérience à la guerre lui faisoient gagner des combats; son esprit vaste qui embrassoit toutes choses, ne lui permit pas de venir à bout d'aucune; c'étoit entreprise sur entreprise, guerre sur guerre; nul fruit de la guerre. Vainqueur en

14 OEUVRES DE M.

Italie, vainqueur en Sicile, en Macedoine; vainqueur par tout, nulle part bien établi; sa fantaisse prévalant sur sa raison par de nouveaux desseins chimériques, qui l'empêchoient de tirer aucun avantage des bons succès.

On parle de Catilina comme d'un homme détestable; on eût dit la même chose de César s'il avoit été aussi malheureux dans son entreprise que Catilina le sut dans la sienne. Il est certain que Catilina avoit d'aussi grandes qualités que nul autre des Romains: la naissance, la bonne mine, le courage, la force du corps, la vigueur de l'esprit: nobili genere natus, magna vi & animi & corporis, &c. Il sut Lieutenant de Sylla comme Pompée ; d'une maison beaucoup plus illustre que ce dernier, mais de moindre autorité dans le parti. Après la mort de Sylla, il aspira aux emplois que l'autre sut obtenir; & si rien n'étoit trop grand pour le crédit de Pompée, rien n'étoit assez élevé pour l'ambition de Catilina. L'impossible ne lui paroissoit qu'extraordinaire, l'extraordinaire lui sembloit commun & facile: VAS-TUS animus immoderata, incredibilia, nimis alta cupicbat.

Er par-là vous voyez le rapport qu'il y a d'un esprit vaste aux choses démesurées. Les gens de bien condamnent son crime; les positiques blâment son entreprise, comme mal conçue; car tous ceux qui ont voulu opprimer

DE SAINT-EVREMOND. 13 la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du peuple, ou l'appui des légions. Catilina n'avoit ni l'un ni l'autre de ces secours: son industrie & son courage lui tinrent lieu de toutes choses dans une affaire si grande & si dissicile. Il se sit lui-même une Armée de soldats ramassés, qui n'avoient presque ni armes, ni subsistance; & ces troupes combattirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais troupes ayent combattu. Chaque soldat avoit l'audace de Catilina dans le combat ; Catilina la capacité d'un grand Capitaine, la hardiesse du soldat le plus résolu & le plus brave. Jamais homme ne mourut avec une fierté si no: ble. Il est difficile au plus homme de bien qui lira cette bataille, d'être fort pour la République contre lui: impossible de ne pas oublier son crime pour plaindre son malheur. Il eût pû acquérir sûrement une grande autorité selon les loix : cet ambitieux si vaste dans ses projets, aspira toûjours à la puissance, & se porta à la fin à cette conspiration suneste qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que César? quelle adresse, quelle industrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de Suisses, qui cherchoient à s'établir dans les Gaules? il eut besoin d'autant de prudence que de valeur pour désaire & chasser loin de lui les Allemans: il eut une dextérité ad-

16 OEUVRES DE M.

mirable à menager les Gaulois, se prévalant de leurs jalousses particulières pour les assu-jettir les uns par les autres. Quelque chose de vaste qui se mêloit dans son esprit avec ses belles qualités, lui sit abandonner ses mesures ordinaires pour entreprendre l'expédition d'Angleterre. Expédition chimérique, vaine pour sa réputation, & tout-à-fait innutile pour ses intérêts. Que de machines n'a-t-il pas employées pour lever les obstacles qui s'opposoient au dessein de sa domination? Il ruina le crédit de tous les gens de bien qui pou-voient soûtenir la République: il sit bannir Ciceron par Clodius qui venoit de coucher avec sa femme: il donna tant de dégoût à Catulus & à Lucullus, qu'ils abandonnerent les affaires : il rendit la probité de Caton odicuse, la grandeur de Pompée suspecte. Il soûleva le peuple contre ceux qui protegeoient la liberté. Voilà ce qu'a fait César contre les Désenseurs de l'Etat; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aiderent à le renverser. Son inclination pour les Factieux se découvrit à la conjuration de Catilina ; il fut des amis de Catilina , & complice secret de son crime : il rechercha l'amitié de Clodius, homme violent & témeraire; il se lia avec Crassus, plus riche que bon Citoyen : il se servit de Pompée pour acquérir du crédit. Dès qu'on songea à donner des bornes à son autorité, & à prévenir l'établissement

DE SAINT-EVREMOND. 17 l'établissement de sa puissance, il n'oublia riem pour ruiner Pompée. Il mit Antoine dans ses întérêts: il gagna Curion & Dolabella: il s'attacha Hirtius, Oppius, Balbus, & tout autant qu'il pût de gens inquiets, audacieux, entreprenans, capables de travailler sous lui à la ruine de la République. Des mesures si fines, si artificieuses, des moyens si cachés, & si délicats, une conduite si étudiée en toures choses; tant de dissimulation, tant de secret, ne peuvent s'attribuer à un esprit vaste : ses fautes, ses malheurs, sa ruine, sa mort ne doi-vent s'imputer qu'à cet esprit. Ce sut cet esprit qui l'empêcha d'assujettir Rome, comme il le pouvoit; ou de la gouverner, comme il l'eût dû. C'est ce qui lui donna fantaisse de faire la guerre aux Parthes, quand il faloit s'asfurer mieux des Romains. Dans un état incertain, où les Romains n'étoient ni citoyens, mi sujets; où César n'étoit ni Magistrat, ni tyran; où il violoit toutes les loix de la République, & ne savoit pas établir les siennes ş confus, égaré, dissipé dans les vastes idées de sa grandeur, ne sachant regler ni ses penses, ni ses affaires, il offensoit le Sénat, & se fioit à des Sénateurs; il s'abandonnoit à des infidéles, à des ingrats, qui préserant la liberté à toutes les vertus, aimerent mieux assassiner un ami & un bienfacteur, que d'avoir une maître. Louez, Messieurs, louez l'esprit vaste Tome IV.

18 O E U V R E S D E M. 11 a coûté à César l'Empire & la vie.

Bautru, qui étoit un assez bon juge du mérite des grands-hommes, avoit coûtume de préserer Charles-Quint à tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans l'Europe, depuis les Ro-mains. Je ne veux pas décider; mais je pour-rois croire que son esprit, son courage, son activité, sa vigueur, sa magnanimité, sa constance, l'ont rendu plus estimable qu'aucun. Prince de son temps. Lorsqu'il prit le gouvernement de ses Etats, il trouva l'Espagne révoltée contre le Cardinal Ximenès, qui en avoit la Régence. L'humeur austère, & les manières. dures de ce Cardinal étoient insupportables aux Espagnols: Charles sut obligé de venir en se Espagne, & les affaires étant passées des mains de Ximenès dans les siennes, tous les Grands. se remirent dans leur devoir, & toutes les: Villes rentrerent bien-tôt dans l'obéissance. Charles-Quint fut plus habile ou plus heureux que François I. dans leur concurrence pour l'Empire: François se trouvoit plus riche & plus puissant; Charles l'emporta par sa fortune, ou par la supériorité de son génie. Le gain de la bataille de Pavie, & la prise de Rome, laisserent prisonniers entre ses mains un Roi de France & un Pape: triomphe qui a passé tous ceux des Romains. La grande Ligue de Smalcalde fut ruinée par sa conduite & par sa valeur. Il changea tou-

DE SAINT-EVREMOND. 19

te la face des affaires d'Allemagne : transfera l'Electorat de Saxe d'une branche à une autre, de Fréderic vaincu & dépouillé, à Maurice, qui avoit suivi le parti du victorieux. La Religion même sut soûmise à la victoire, & elle reçut de la volonté de l'Empereur, le fameux Interim (1) dont on parlera toujours. Mais cet esprit vaste embrassa trop de choses pour en régler aucune: il ne fit pas ré-fléxion qu'il pouvoit plus par autrui que par lui-même; & dans le temps qu'il croyoit avoir assujetti Rome & l'Empire, Maurice tournant contre lui les Armées qu'il sembloit commander pour son service, faillit à le surprendre à Inspruck, l'obligea de se sauver em chemise, & de se retirer en toute diligence à Villach. Il est certain que Charles - Quint avoit de grandes qualités, & qu'il a fait de très-grandes choses: mais cet esprit vasse dont on le loue, lui a fait faire beaucoup de fautes, & lui a causé bien des malheurs. C'est à cet esprit que sont dûes de sunestes entreprises en Afrique; c'est à lui que sont dûs divers desseins aussi mal conçûs que mal suivis; à lui que sont dûs ces voyages de Nations en Na-

⁽i) C'étoit une espèce de Réglement que Charles-Quint sit en 1548, sur les Articles de Foi qu'il vouloit qu'on crût généralement en Allemagne, EN ATTENDANT qu'un Concile en est décidé.

tions, où il entroit moins d'intérêt que de fantaisse. C'est cet esprit vaste qui l'a fait nommer Chevalier errant par les Espagnols, & qui a donné le prétexte aux mal-affectionnés; de l'estimer plus grand Voyageur que grand Conquérant. Admirez, Messieurs, admirez la vertu de cet esprit vaste. Il tourne les Héros en Chevaliers errans, & donne aux vertus héroïques l'air des avantures sabuleuses.

Je pourrois faire voir que cet esprit vaste fut cause de toutes les disgraces du dernier Duc de Bourgogne, aussi bien que de celles de Charles Emmanuel Duc de Savoye: mais j'ai impatience de venir au Cardinal de Richelieu, pour démêler en sa personne les disse-

rens effets du grand & du vaste.

On peut dire du Cardinal de Richelieu; que c'étoit un fort grand génie; & comme grand, il apporta des avantages extraordinaires à notre État: mais comme vaste, (ce qu'il étoit quelquesois) il nous a mené bien près de notre ruine. Entrant dans le ministère il trouva que la France étoit gouvernée par l'esprit de Rome & par celui de Madrid. Nos Ministres recevoient toutes les impressions que Monsieur de Marquemont (1) leur donnoit: le Pape inspiroit toutes choses à cet

⁽¹⁾ Denis-Simon de Marquemont, Archevêque de Lyon, alors Ambassadeur de France à Rozme, ensuite élevé au Cardinalat.

DE SAINT-EVREMOND. 2:18 'Ambassadeur; les Espagnols toutes choses: au Pape. Le Roi, jaloux de la grandeur de son état, autant qu'un Roi le peut-être, avoit intention d'en suivre les intérêts : les artifices. de ceux qui gouvernoient, lui faisoient suivre-ceux des étrangers; & si le Cardinal de Richelieu ne se sût rendu maître des Conseils, le Prince naturellement ennemi de l'Espagne &, de l'Italie, eût été bon Espagnol & bon Italien, malgré toute son aversion. Je veux rapporter une chose peu connue, mais très-véritable. Monsieur de Marquemont écrivit une grande lettre au Cardinal de Richelieu sur les affaires de la Valteline; & pour se rendre nécessaire auprès du nouveau Ministre, il l'inftruisit avec soin des mesures délicates qu'il falloit tenir, l'orsqu'on avoit affaire aux Italiens & aux Espagnols. Pour réponse, le Cardinal de Richelieu lui écrivit quatre lignes, dont. voici le sens!

Le Roi a changé de Conseil, & le Conseil de maxime. On envoyera une armée dans la Valteline, qui rendra le Pape plus facile, & nous fera avoir raison des Espagnols.

Monsieur de Marquemont sut sort surpris de la sécheresse de cette Lettte, & plus encore du nouvel esprit qui alloit régnér dans le ministère. Comme il étoit habile homme;

OEUVRES DE M.

il changea le plan de sa conduite, & demanda pardon au Ministre d'avoir été assez présomptueux pour vouloir donner des lumiéres, lorsqu'il en devoit récevoir; avouant l'erreur où il avoit été, d'avoir crû qu'on pouvoit réduire les Espagnols à un Traité raisonnable, par la seule négociation. Monsieur de Sene-Ctére a dit souvent, que cette petite Lettre du Cardinal de Richelieu à Monsieur de Mar^L quemont, a été la première chose qui a fait Comprendre le dessein qu'avoit le Cardinal d'abaisser la puissance d'Espagne, & de rendre à notre Nation la supériorité qu'elle avoit perdue. Mais pour entreprendre au-dehors, il falloit être assuré du dedans: & le parti Huguenot étoit si considérable en France, qu'il sembloit saire un autre Etat dans l'Etat. Cela un'empêcha pas Richelieu de le réduire. Comme on avoit fait la guerre assez malheureusement, durant le ministère du Connétable de Luynes, il fallut faire un plan tout nouveau; & ce plan produisit des effets aussi heureux, que l'autre avoit eu des succès peu savorables. On ne doutoit point que la Rochelle ne fût l'ame du Parti : c'est-là que se faisoient les délibérations, que les desseins se formoient, que les intérêts de cent & cent Villes venoient à s'unir; & c'étoit de-là qu'un corps composé: de tant de parties séparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à

DE SAINT-EVREMOND. 239
prendre la Rochelle: la Rochelle tombant, faisoit tomber tout. Mais lorsqu'on venoit à considérer la force de cette Place, l'orsque l'on songeoit au monde qui la désendroit, & au zéle de tous ces peuples; quand on considéroit la facilité qu'il y avoit à la secourir, qu'on voyoit la mer toute libre, & par-là les portes ouvertes aux étrangers; alors on croyoit imprenable ce qui n'avoit jamais été pris: il n'y avoit qu'un Cardinal de Richelieu, qui n'eût pas désespéré de le pouvoir prendre. Il espére, & ses espérances lui firent former le dessein de ce grand siège. Dans la délibération toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincues. On se souviendra éternellement de cette digue sameuse, de ce grand ouvrage de l'art qui fit violence à la nature, qui donna de nouvelles bornes à l'O-céan. On se souviendra toujours de l'opiniâtreté des assiégés, & de la constance des assiégeans. Que serviroit un plus long discours? On prit la Rochelle; & à peine se sut-elle rendue, que l'on fit une grande entreprise au-

Le Duché de Mantoue étant échû par succession au Duc de Nevers, la France s'y voulût établir, & l'Espagne assembla une armée pour l'en empêcher. L'Empereur, sous prétexte de ses droits, mais en esset pour servirl'Espagne, sit passer des troupes en Italie, &

dehors.

24 OEUVRES DE M.

le Duc de Savoye, qui étoit entré dans ses intérêts de la Maison d'Autriche, nous devoit arrêter au passage des Montagnes, pour donner loisir aux Espagnols & aux Allemands d'exécuter leurs desseins. Tant d'oppositions surent inutiles: le Pas de Suse sut sorcé; l'armée de l'Empereur se perdit; Spinola mourut de regret de n'avoir pas pris Casal; & le Duc de Nevers reconnu Duc de Mantouë, demeura paisible possesseur de son Etat. Tandis que l'armée de l'Empereur se ruinoit en Italie, on sit entrer le Roi de Suede en Allemagne, où il gagna des batailles, prit des Villes, étendit ses conquêtes depuis la mer Baltique jusques au Rhin. Il devenoit trop puissant pour nous, lorsqu'il sut tué: sa mort laissa les Suedois trop foibles pour nos intérêts. Ce fut-là le chef-d'œuvre du ministère du Cardinal de Richelieu. Il retint des troupes qui vouloient repasser en Suede: il fortifia les bonnes intentions d'une jeune Reine mal établic, & s'assûra si bien du Général Banier, que la guerre se fit sous le nouveau régne avec la même vigueur qu'elle s'étoit faite sous ce grand Roi. Quand le Duc de Weimar & le Maréchal de Horn eurent perdu la bataille de Nortlingue, le Cardinal de Richelieu redoubla les secours, sit passer de grandes atmées en Allemagne, arrêta le progrès des Impériaux.

DE SAINT-EVREMOND. 25 périaux, & donna moyen aux Suedois de rétablir leurs affaires dans l'Empire.

Voilà ce qu'a fait le Cardinal de Richelieu, comme grand, comme magnanime, comme sage, comme serme : voyons ce qu'il a fait par

son esprit vaste.

La prison de l'Electeur de Tréves nous sournit le sujet ou le prétexte de déclarer la guerre aux Espagnols; & ce dessein étoit digne de la grande ame du Cardinal de Richelieu: mais cet esprit vaste qu'on lui a donné, se perdit dans l'étendue de ses projets. Il prit de si fausses mesures pour le dehors, & donna un si méchant ordre au dedans, que nos affaires vraisemblablement en devoient être ruinées. Le Cardinal se mit en tête le dessein le plus chimérique que l'on ait jamais vû; c'étoit d'attaquer la Flandre par derriére, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'Allemagne par le moyen de la Meuse. Il s'imagina qu'il prendroit Bruxelles, & feroit tomber les Pays - Bas en même-temps. Pour cet effet, il envoya une armée de trentecinq mille hommes joindre celle du Prince d'Orange dans le Brabant. Mais au lieu d'enfermer la Flandre entre laMeuse & la Somme, il enferma notre armée entre les Places de la Flandre & celles de la Meuse; ensorte qu'il ne venoit ni vivres ni munition dans notre camp; & sans exagération, la misére y fut si Tome IV.

OEUVRES DE M.

grande, qu'après avoir levé le siège de Louvain, soutenu par de simples écoliers, les Osticiers & les Soldats revinrent en France, non pas en corps comme des troupes, mais séparés, & demandans par aumône leur subsistance comme des pélerins. Voilà ce que produi-sit l'esprit vaste du Cardinal, par le projet chimérique des deux armées de la jonction. La seconde campagne, ce même esprit dissipé en ses idées, prit moins de mesures encore. Les ennemis forcerent Monsieur le Comte de Soissons, qui défendoit le passage de Bray avec un corps peu considérable. La Somme passée, ils se rendirent maîtres de la campagne, prirent nos Villes, qu'ils trouverent dépourvûes de toutes choses, porterent la désolation jusqu'à Compiegne, & la frayeur jusque dans Paris. Belle louange pour le Cardinal de Richelieu d'avoir été vaste dans ses projets! Cette même qualité que Messieurs de l'Academie font tant valoir, ne lui sit pas faire moins de fautes la campagne d'Aire. Il entreprit un grand siège en Flandre, au mê-me temps que Monsieur le Comte entroit en Champagne avec une armée. A peine eûmesnous pris Aire, que le Maréchal de la Meille-raye sut poussé, & la Ville assiégée par les en-nemis. Que si Monsieur le Comte n'eût pas été tué après avoir gagné la bataille de Sedang

DE SAINT-EVREMOND.

(r) on pouvoit s'attendre au plus grand défordre du monde, dans la disposition où étoient les esprits. Si Messieurs de l'Academie avoient connu particuliérement Monsieur de Turenne, ils auroient pû voir que l'esprit va-ste du Cardinal de Richelieu n'avoit aucune recommandation auprès de lui. Ce grand Général admiroit cent qualités de ce grand Ministre, mais il ne pouvoit souffrir le vaste dont il est loué. C'est ce qui lui a fait dire que le Cardinal Mazarin étoit plus sage que le Cardinal de Richelieu; que les desseins du Cardinal Mazarin étoient justes & réguliers, ceux du Cardinal de Richelieu plus grands & moins concertés, pour venir d'une imagination qui avoit trop d'étendue.

Voilà, Messieurs, une partie des raisons que j'avois à vous dire contre le VASTE. Si je ne me suis pas soumis au jugement que vous avez donné en faveur de Madame Mazarin; c'est que j'ai trouvé dans vos Ecrits une censure du V A s T E, beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce Discours. En effet, Messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos esprits, que vous semblez condamner vous-mêmes le mot que vous défendez

(2)

⁽¹⁾ Louis de Bourbon, Comte de Soissons, fut tué à la bataille de la Marfée, près de Sédan, en 1641. (2) Dans un ancien Manuscrit de M. de Saint-

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J'As entrepris de vous donner un conseil, Madame, quoique les semmes n'aiment pas à en recevoir. Mais il n'importe, je suis

Evremond, au lieu de cette dernière période, En effet, Messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos esprits, &c. on trouve quelques traits sort viss contre Messieurs de l'Académie Françoise, que M. de Saint-Evremond jugea à propos de supprimer, lorsqu'il communiqua cette Piéce à ses amis. Cependant j'ai crû que le Lesteur ne seroit pas sâché de voir ici ce morceau. Le voici,

» En effet, Messieurs, travailleriez-vous depuis » quarante ans à retrancher huit ou dix mots de » notre Langue, sans la juste aversion que vous

» avez conçûe contre l'esprit vaste.

Ceux qui ont cu le plus de réputation parmi vous, ont vieilli sur des traductions; faisant métier proprement d'assujettir leur sens à celui des autres: y a-t-il rien de si opposé à l'esprit vaste?

» Si vous laissiez agir votre génie dans toute son étendue, vous pourriez saire des Historiens diDE SAINT-EVRÉMOND, 29 trop dans l'intérêt de votre beauté, pour ne vous avertir pas du tort que vous lui ferez, s'il vous arrive de vous parer à la naissance de la Reine. Laissez les ornemens pour les au-

» gnes de la grandeur de notre état. Cependant » Messieurs, vous vous contentez d'écrire quelque » relation polie, ou quelque petite nouvelle galan-» te. N'est-ce pas prendre toutes ses précautions

» possibles contre le vaste?

» Quelques - uns imitent Horace servilement; » quelques autres veulent accommoder les Ouvra-» ges des Grecs & des Latins à notre goût: & per-» sonne n'oseroit s'abandonner à son imagination. » Tant on a peur de ce vaste, où la justesse de vos » régles seroit mal gardée!

» Je ne m'allarme donc point, Messieurs, du » Jugement que vous venez de donner. Ce que » vous écrivez dément ce que vous dites: vos » Ouvrages, monumens éternels de votre haine

» contre le vaste, ruinent votre décision.

» Dans la vérité, Messieurs, tout ce que vous » faites est si judicieusement borné, qu'un homme » de bon sens ne vous accusera jamais d'avoir don-

» né une approbation sincère à l'esprit vaste.

» Si quelqu'un a pû le faire avec fondement, ç'a été M. Patru; lui, qui sur les plus petits sujets du monde sur des sujets de Gradués, de Curés, de Religieuses, & autres matières plus séches & plus stériles encore, a fait voir une étendue d'esprit qu'on pourroit nommer vaste, si elle n'étoit par-tout sagement réglée. Jamais homme n'a mieux employé sa raison que lui: & jamais Auteurs ne se sont si bien servis de celle des
Anciens, que M. Racine & M. Despreaux ont sur
faire.

C iij

30 OEUVRES DE M.

tres: les ornemens sont des beautés étrangéres qui leur tiennent lieu de naturelles; & nous leur sommes obligés de donner à nos yeux quelque chose de plus agréable que leurs personnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, si vous en usiez comme elles. Chaque ornement qu'on vous donne cache une beauté, chaque ornement qu'on vous ôte vous rend une grace, & vous n'êtes jamais si bien que lorsque l'on ne voit en vous

que vous-même.

La plûpart des Dames se perdent avantageusement sous leur parure. Il y en a qu'on
trouve sort bien avec leurs perles, qu'on trouveroit sort mal avec leurs cols. Le plus beau
collier du monde seroit un méchant esset sur
le vôtre. Il en arriveroit quelque changement
en votre personne, & tout changement qui
se fait dans une chose parsaite, ne lui sauroit
être avantageux. Que ceux qui retiennent vos
pierreries, servent bien votre beauté! Je suis
plus votre serviteur qu'homme du monde:
mais tout votre serviteur que je suis, je trouve
des jours à excuser Monsieur Colbert & Monsieur de Metz. (1) Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne démêleroit pas si aisément les avantages de votre mé-

⁽¹⁾ M. Colbert & M. de Metz Gardes du Trésor Royal, avoient en garde les pierreries de Madame Mazarin.

DE-SAINT-EVREMOND. 3t rite d'avec ceux de votre fortune. Ces Messieurs nous en ôtent l'embarras: graces au soin qu'ils ont de bien séparer ces deux choses, nous voyons nettement que vous n'avez obligation qu'à vous-même, de tous les sentimens qu'on a pour vous. Laissez, laissez ruiner les autres en pierreries & en habits, la nature a fait pour vous toutes les dépenses. Vous seriez une ingrate, & nous aurions méchant goût, si nous n'étions également contens des liberalités qu'elle vous a saites.

Je voudrois bien vous voir saire à la naissance de la Reine, ce que sit autresois Bussi d'Amboise (1) à un Tournois. Ayant sû

(1) Louis d'Amboise, Seigneur de Bussi, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, se rendit illustre par son savoir, par son courage, & par sa politesse. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ses Memoires, & comme d'une personne qui ne lui étoit pas indissérente: elle avoue même qu'on disoit hautement au Roi Henry IV. son mari, qu'il la ser voit. Bussi sur malheureusement assassiné en 1579. dans son Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'envion 28. ans. Le Comte de Montsoreau ayant sû qu'il voyoit sa semme, la força le poignard, sur la gorge, de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussi vint; & dès que le Comte sur qu'il étoit dans la chambre de sa femme, il s'y jetta avec cinq ou six hommes armés. Bussi ne trou-

C iiij

que tous les grands Seigneurs de la Cour de-voient saire des dépenses extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, il habilla ses gens comme des Seigneurs, & marcha vétu fort simplement au milieu de ce train si magnifique. La nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de Bussi, que Bussi sur pris seul pour un grand Seigneur, & tous les Seigneurs qui s'étoient siés à la magnificence, ne passerent que pour des Va-lets. Réglez-vous, Madame, sur l'exemple de Bussi; faites habiller Fanchon & Grenier (1) en Duchesses, & marchez vétue comme une simple Demoiselle avec le seul charme de votre beauté. Toutes les Dames seront prises pour des Fanchons, & la simplicité de votre habit n'empêchera pas que vous ne soyez au-dessus de toutes les Reines.

Je n'aime pas à faire des contes, & une vanité peut-être assez mal fondée, me sait préférer l'expression de ce que j'imagine au récit de ce que j'ai vû. Le métier de conteur est

vant pas la partie égale, sauta par une senètre dans la cour: mais il s'y vit bien-tôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit long-temps avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien chérement sa vie. Brantôme n'a pas osé s'étendre sur la mort tragique de Bussi d'Amboise, dans l'abrégé qu'il a donné de sa vie au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

(1) Deux Demoiselles de Madame Mazarin.

'DE SAINT-EVREMOND 33 une puérilité dans les jeunes gens, & une foiblesse dans les vieillards. Quand l'esprit n'a pas encore acquis sa force, ou qu'il commence à la perdre, il aime à dire ce qui ne coûte rien à penser. Je renonce au plaisir que me donne mon imagination, pour vous conter une petite avanture que j'ai vû arriver à la

Haye.

Dans le temps que je demeurois à la Haye, il prit envie un jour à Monsieur le Comte de Guiche (1) & à Monsieur de la Valiere (2) de se parer pour attirer les yeux du peuple, & ils voulurent que la parure eût également de la magnificence & de l'invention. Le Comte de Guiche se distingua par beaucoup de singularités. Il portoit une aigrette à son chapeau; & une boucle de diamans qu'il eût souhaité plus gros pour cette occasion, tenoit le chapeau retroussé. Il avoit au col, du point de Venise, qui n'étoit ni cravate ni colet : c'étoit une espèce de petite fraise qui pouvoit contenter l'inclination secrete qu'il avoit prise pour la Golille à Madrid. Après cela, vous euffiez attendu une roupille à l'Espagnole, & c'étoit une veste à la Hongroise. Ici l'antiquité lui revint en tête, pour lui mettre aux jambes des brodequins: mais plus galant que

⁽¹⁾ Armand de Grammont, mort sur la fin de l'année 1672.

⁽²⁾ Frere de Madame la Duchesse de la Valiere;

34 OEUVRES DE'M.

les Romains, il y avoit sait écrire le nom de sa maîtresse en lettre assez bien sormées dans une broderie de perles. Du chapeau jusqu'à la veste, la Bizarria de l'Amirante avoit tout reglé: le Comte de Serin regnoit à la veste, & l'idée de Scipion lui avoit sait prendre les brodequins. Pour la Valiere, il se mit le plus extraordinairement qu'il lui sut possible: mais il sentoit trop le François; & pour dire la vérité, il ne put s'élever à la persection de la bizarrerie.

Telle étoit la parure de nos Messieurs, quand ils entrerent dans le Voohout, lieu deftiné pour la promenade à la Haye. A peine y étoient-ils entrés, qu'on accourut de toutes parts pour les regarder; & le monde surpris de la nouveauté, ne savoit encore s'il la falloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une chose extravagante. Dans cette petite suspension où l'on songeoit à se déterminer, Monsseur de Louvigny (1) arriva. Il avoit un habit noir tout simple; & de beau linge faisoit sa parure: mais on lui voyoit la plus belle tête du monde, le plus agréable visage, & le meilleur air. Sa modestie insinuoit le mérite de ses qualités; les femmes étoient touchées, il plaisoit aux hommes. Disons la vérité, il touchoit tout. Sans vous Madame, la question seroit décidée, &

⁽¹⁾ Antoine-Charles de Grammont, Comte de Louvigny, ensuite Duc de Grammont,

DE SAINT-EVREMOND. 35 les avantages de votre sexe seroient perdus. Vous êtes la seule semme qui puissiez saire sur nous des impressions plus fortes. Après vous avoir dépeint ses charmes, vous n'aurez pas de peine à en deviner les essets. Tous les spectateurs surent aussi touchés, que Monsieur le Comte de Guiche & Monsieur de la Valiere surent consondus. On se souvient encore à la Haye de l'avantage de Monsieur de Louvigny, & de la désaite de ces Messieurs. Si je n'étois pas en Angleterre, il m'en souviendroit plus qu'à personne, mais vous ruinez tous objets & toutes idées; vous déseriez cent Midletons & cent Louvignys: que reste t'il dans l'un & dans l'autre sexe à vous opposer?

POUR MADEMOISELLE

DE BEVERWEERT.

Peine étions-nous à une lieue d'Euston (1), que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu; la commodité de la vie qu'on y méne; le mérite & l'honnêteté du maître & de la maîtresse de la maison; les charmes de la belle Egiptienne; les agrémens d'une indissérente pour qui on ne peut jamais.

⁽¹⁾ Maison de campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

être indifférent; celle qu'on voit toujours avec plaisir, & qu'on entend toujours avec surprise, cet esprit si vis & si juste, cette humeur si libre avec une conduite si réglée: toutes ces personnes, toutes ces choses se présenterent à notre imagination, & nous sirent comprendre que les biens sont moins connus quand on les possede, que lorsqu'on les perd.

L'affliction endormit Monsieur l'Ambassadeur de Portugal (1), par conformité peutêtre avec Madame de Beverweert, qui ne dort jamais si bien que dans le temps qu'elle se trouve fort affligée. Comme les constitutions sont différentes, ma douleur me tint éveillé, pour songer à ce que nous perdions. J'entretins as-sez long-temps ces tristes pensées, qui n'é-toient pas sans douceur: mais passant d'une rêverie à une autre, je me trouvai à la fin dans celles de Don Quichotte & l'esprit de Chevaserie venant à me transporter, je m'écriai tout haut; Chevaliers de Suffolck, Parlement de Bury (2), venez confesser au Chevalier Tage & au Mancheque Normand, que toutes les ORIANES & les Angeliques du monde ne sont pas dignes de déchausser la sans pareille CAROLINE D'EUSTON.

Transporté comme j'étois, & plus Don Guichotte que Don Guichote même, je vis venir

⁽¹⁾ Dom Francisco, Comte de Mélos. (2) Petite Ville du Comté de Sussolck.

DE SAINT-EVREMOND. 37 deux Marchands, que je pris aussi-tôt pour deux Chevaliers. Ils avoient des bâtons qui me parurent des lances, & des bonnets rabattus comme celui de Mylord Townsend, qui passerent dans mon esprit pour des casques dont la visiere étoit abaissée. Cet équipage qui me sembloit un vrai appareil de guerre, ne me laissa pas douter du combat; & dans cette pensée je criai trois sois, ami SANCHO;

selle Rossinante, & accommode le Grison. Le Docteur (1) qui étoit derriere le carrosse, croyant que je l'appellois, descendit en diligence, & vint me demander ce qu'il me plaisoit. Selle Rossinante, SANCHO, & dépêche-toi; car voici assurément une avanture. Le bon Docteur pensa que je demandois une monture, & que peut-être ennuyé du carrosse, je voulois monter à cheval; ce qui lui fit dire qu'il n'y avoit pas même assez de chevaux pour le train de son Excellence. La réponse du Docteur me fit rappeller mes esprits, & la machine de Chevalerie qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à se dissiper, le Chevalier du Tage redevint peu-à-peu l'Ambassadeur de Portugal, le Mancheque Normand se changea en Saint Evremond, & les Marchands passerent paisiblement auprès de nous avec des bâtons & des bonnets.

⁽¹⁾ Un Laquais de Mylord Arlington, à qui on avoit donné le nom de Docteur.

Ce n'étoit pas faire un grand sacrifice à Mademoiselle de Beverweert, que de perdre mon jugement pour l'amour d'elle. Le peu que j'en ai n'en rendoit pas la perte considérable. Celui de l'Ambassadeur étoit important; aussi le ménagea-t-il beaucoup mieux que je n'avois sait le mien; & vous allez voir qu'il le conserva aussi sain & aussi entier dans sa douleur, que s'il avoit été dans l'état

le plus tranquille.

Comme nous arrivâmes à une rivière dont les eaux se débordoient par l'abondance de la pluye qui étoit tombée, je lui représentai la facilité qu'il auroit de satisfaire à ce que les vers de Mademoiselle de la Roche (1) desiroient de son amour; c'étoit peu de chose; ce n'étoit que de chercher à mourir, pour se donner la gloire des Héros amoureux. "Si "j'avois, me dit-il, une passion sale & vilaine "pour Mademoiselle de Beverweert, je ne "resuserois pas de me noyer dans une eau si "trouble: mais tous mes desirs sont honnêtes, "& méritent bien que je me noye dans une "belle eau, claire, nette & digne de la pureté "de mes pensées "Vivez, repris-je, vivez,

⁽¹⁾ Mademoiselle de la Roche Guilhen étoit alors auprès de la fille unique du Comte d'Arlington, mariée ensuite au Duc de Graston. Cette Demoiselle est Auteur de quelques traductions, & de plusieurs Romans.

Monsieur l'Ambassadeur : s'il vous faut pour vous noyer une eau aussi nette que la lumiére de votre jugement, vous ne vous noyerez de

» long-temps.

Nous sortions de la rivière avec ces sortes de discours quand Charles parut, & il poussa son cheval vers nous de si bonne grace, qu'on l'auroit plûtôt pris pour un Chevalier qui entroit en lice, que pour un Laquais qui venoit rendre compte d'une commission. A la vérité, son éloquence sut assez consuse quand il vint à parler, car trente Monseigneur, mêlez avec autant de Monseur Jermyn, de Bury, de Mylord Crosts & de Chively, laisserent deviner à peine, que Charles n'avoit trouvé personne à la maison.

Si le déplaisir d'avoir quitté Euston avoit laissé place à d'autres chagrins, j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant succès de toutes mes Lettres: mais il ne m'étoit permis de m'affliger que d'une chose; je laissois le soin à Monsieur l'Ambassadeur de faire des réstéxions sur la maladie de Mylord Crosts; & sur l'absence de Monsieur Jermyn.

Nous quittions la pensée d'aller à Chively; croyant que Monsieur Jermyn (1) n'y étoit plus, quand nous trouvâmes un de ses gens

⁽¹⁾ Henry Jermyn, créé Baron de Douvre en 1685, mort en 1708. Chively étoit sa Maison de campagne, à deux mille de Newmarket,

à Newmarket, qui me rendit une lettre de sa part. Cette lettre nous disoit, qu'ayant appris à son retour de Bury le dessein que nous faisions de l'aller voir, il nous conjuroit autant qu'il lui étoit possible de n'y manquer pas. Nous y allâmes, & fûmes très-bien reçûs par un homme qui, renonçant à la Cour, en avoit porté la civilité & le bon goût à la

campagne.

Pendant que Monsieur l'Ambassadeur admiroit le bois, les jardins & les espaliers; pendant qu'il louoit l'écurie, abattoit quelque muraille, achevoit la maison, & changeoit l'entrée; je me représentois Mademoiselle de Beverweert, jouant au billard, jouant à l'hom-bre, & quelquefois il me sembloit que je lui voyois mettre une perle à l'oreille de certain Chevalier, comme un ornement convenable à son air galant, & qui pouvoit relever le mérite de ses agréables courtoisses.

Après avoir fait un fort grand repas où j'a? vois porté plus de rêverie que d'appétit, il fallut nous séparer de Monsieur Jermyn, & poursuivre le voyage que nous avions commencé. Au sortir du bois, Monsieur l'Ambassadeur reprit la tristesse qu'il avoit suspendue, & je continuai celle que je n'avois pas quittée. Ce ne fut que mélancolie & une mélancolie si grande, qu'un long chemin & un temps facheux n'y purent rien ajoûter

DE SAINT-EVREMOND. 41

L'ennui d'Audley-End (1) eut plus de force. Cette grande maison, vaste & solitaire, inspira de nouveaux chagrins, & mit le Comte de Melos en tel état, qu'à peine sut-if louer la galerie, blâmer les appartemens & les Jardins. Alors je crûs qu'il étoit temps de saire une seconde tentavive; & pour n'oublier aucun des secours qui se peuvent offrir au dé-sespoir d'un ami, je lui proposai ossicieusement de se pendre à quelqu'un de ces longs & tristes Arbres que Madamoiselle de Be-verweert sait ressembler à Mylord Sussolck: mais je trouvai un Ambassadeur au lieu d'un Héros amoureux; & un esprit politique, capable de négocier à Nimegue (2), plûtôt qu'un amant désesperé propre à finir tragiquement la violence d'une passion. Peut-être que le Comte de Melos n'a pas voulu mourir de douleur dans l'absence, pour mourir de joie au retour; peut-être espére-t-il qu'après qu'il aura donné la paix à l'Europe, Mademoifelle de Beverweert ne resulera pas de luis selle de Beverweert ne refusera pas de lui donner ce repos heureux que ses longs services ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avoue, & je voudrois vivre éternel-

⁽¹⁾ Maison de campagne du Comte de Suffolk. (1) Le Comte de Mélos venoit d'être nommé par le Roi de Portugal, son Ambassadeur Plénipotentiaire au Traité de Nimegue.

Jement pour honorer Mademoiselle de Beverweert & la servir.

L E T T R E 'A MADEMOISELLE

DE BEVERWEERT.

T E me suis assez mal justifié auprès de vous 🕽 J du méchant usage que j'ai sait des droits que nous avions sur la vie de son Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite mort subalterne, je vous offrirois la mienne, pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiselle de la Roche: mais ma mort ne mérite pas d'être considerée. Je suis peu de chose en quoi que ce soit; perit joueur auprès de Madame Mazarin, petit mortel auprès de vous, indigne de mourir pour votre service. Je veux vivre, & joindre mes ressentimens aux vôtres, pour vous venger de l'Ambassadeur, & rétablir par notre vengeance l'honneur de vos charmes. Je n'espére plus rien aux Rivieres ni aux Arbres d'Audley-End. Son Excellence n'est pas Excellence à se noyer, ni à se pendre: elle engraisse de vos rigueurs, & votre indifférence lui donne une allûre si ferme &

DE SAINT-EVREMOND. si assurée, que je lui trouve de la santé pour faire quatre paix générales au lieu d'une (1).Il pourroit enterrer tous les Plenipotentiaires de Nimegue, si vous continuez à le maltraiter: ma lasciate far a me, son furbo; & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de Mélos au plus pitoyable état du monde. J'ai observé que vos cruautés le sontvivre: il faut que vos saveurs le fassent périr. Il me souvient de certaines amours, où son Excellence eut contentement; mais il ne se moqua pas des graces de la belle, comme il sait de vos rigueurs; car il en devint malade à un tel point, que les Médecins eu-rent bien de la peine à le guérir. Quand on a de bons exemples, il n'est pas mal-aisé de se conduire: je vous conseille, Mademoiselle; de vous régler sur celui-ci; & ne me croyez jamais, si quatre jours de bon traitement ne reculent plus le voyage de Nimegue, que l'opposition des Espagnols, & celle de tous les Conséderés ensemble ne seroient. Je vais vous expliquer la chose en vers, aussi bien vous en dois-je quelques-uns pour ceux que vous m'avez envoyés. Vous aurez nom Caliste, s'il vous plaît : le nom est beau, grand,

Dij

⁽¹⁾ Le Comte de Mélos étoit d'une extrême maigreur: il avoit la démarche si chancelante, qu'on eût dit qu'il alloit tomber à chaque pas. Il mourut à Londres dans le temps qu'il se préparoit à passer la mer pour se rendre à Nimegue.

O E U V R E S D E M. & fonore; non pas comme ceux d'une chétive Philis, & d'une mince Iris, qui ne sauroient me donner jamais une grande idée.

Caliste à ses vœux trop rebelle;
Semble avoir résolu sa mort;
Mais Caliste se trompe fort
De faire avec lui la cruelle.
Les rigueurs assurent ses jours;
Pour en sinir bien-tôt le cours
Il faut contenter son envie;
Il vivroit cent ans de desirs;
Mais je croi qu'il n'a pas de vie;
Pour cinq ou six jours de plaisirs.

Commencez d'être favorable,

Demain augmentez l'amitié:

Venez aux pleins effets d'une bonne pitié,

C'est-là le vrai moyen de punir le coupable.

Il peut souffrir tous les tourmens
Qu'amour sait donner aux amans
D'une constance non commnne;
Philosophe en adversité,
Peu capable en prospérité
De souteuir long-temps une bonne sortune.

DEFENSE

DE QUELQUES PIECES

DE THEATRE

DE M. CORNEILLE;

A

M. DE BARILLON (1)

I. JE n'ai jamais douté de votre inclination à la vertu: mais je ne vous croyois pas scrupuleux jusques au point de ne pouvoir soussirir Rodogune sur le Théatre, parce qu'elle veut inspirer à ses amans le dessein de faire mourir leur mere, après que la mere a vouluinspirer à ses ensans le dessein de faire mourir une maîtresse. Je vous supplie, Monsieur, d'oublier la douceur de notre naturel, l'innocence de nos mœurs, l'humanité de notre politique, pour considérer les coutumes barbares, & les maximes criminelles des Princes de l'Orient. Quand vous aurez fait résléxion

⁽¹⁾ Ambassadeur extraordinaire de France. en Angleterre.

26 OEUVRES DE M.

qu'en toutes les familles royales de l'Asie les peres se désont de leurs enfans sur le plus léger soupçon; que les ensans se désont de leurs peres par l'impatience de régner; que les ma-ris sont tuer leurs semmes, & les semmes empoisonner leurs maris; que les freres comptent pour rien le meurtre des freres; quand vous aurez considéré un usage si détestable, établi parmi les Rois de ces Nations, vous vous étonnerez moins que Rodogune ait voulu venger la mort de son époux sur Cléopatre; qu'elle ait voulu assûrer sa vie, recouvrer sa liberté, & mettre un amant sur le trône, par la perte de la plus méchante femme qui fût jamais. Corneille a donné aux jeunes Princes tout le bon naturel qu'ils auroient dû avoir pour la meilleure mere du monde ; il a fait prendre à la jeune Reine le parti qu'exigeoit d'elle la nécessité de ses affaires,

Peut-être, me direz-vous, que ces crimeslà peuvent s'exécuter en Asie, & ne se doivent pas représenter en France. Mais quelle raison vous oblige de resuser notre Théatre à une semme qui n'a fait que conseiller le crime pour son salut, & de l'accorder à ceux qui l'ont sait eux-mêmes sans aucun sujet? Pourquoi bannir de notre scéne Rodogune, & y recevoir avec applaudissement Electre & Oreste? Pourquoi Atrée y sera-t-il servir à Thyeste ses propres ensans dans un sestin? Pourquoi Né-

DE SAINT-EVREMOND. 47 ron y sera-t-il empoisonner Britannicus? Pour-quoi Hérode Roi des Juis, Roi de ce peu-ple aimé de Dieu, sera-t-il mourir sa semme? Pourquoi Amurat fera-t-il étrangler Roxane & Bajazet? Et venant des Juiss & des Turcs aux Chrétiens, pourquoi Philippe II. ce Prince si Catholique, sera-t-il mourir Dom Carlos sur un soupçon sort mal éclairci? La Nouvelle la plus agréable que nous ayons, (I) a renouvellé la mémoire d'une chose ensévelie; & a produit une Tragédie en Angleterre, (2) dont le sujet a sû plaire à tous les Anglois. Rodogune, cette pauvre Princesse opprimée, n'a pas demandé un crime pour un crime: elle a demandé sa sûreté, qui ne pouvoit s'établir que par un crime; mais un crime à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR; un crime, dont Machiavel auroit fait une vertu po ?

exercée.

Une chose que vous trouviez sort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune Princesse capable d'une si forte résolution. Je ne sai pas bien son âge: mais je sai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit veuve. Une de ces

litique, & que la méchanceté de Cléopatre peut faire passer pour une justice légitimement,

(2) Composée par M. Otway.

⁽¹⁾ Dom Carlos, Nouvelle Historique: par l'Abbé de S. Real.

48 OEUVRES DE M.

qualités suffit pour faire perdre le scrupule à une semme à quelque âge que ce soit. Faites grace, Monsieur, faites grace à Rodogune. Le monde vous sournira de plus grands crimes que le sien, où vous pourrez faire un meilleur usage de la vertueuse haine que vous avez pour les méchantes actions.

'A Madame la Duchesse MAZARIN-

II. I L me semble que Rodogune n'est pas mal justifiée; faisons la même chose pour Emilie auprès de Madame Mazarin. Suspendez votre jugement, Madame; Emilie n'est pas sort coupable d'avoir exposé Cinna aux dangers d'une conspiration. Ne la condamnez pas, de peur de vous condamner vousmême: c'est par vos propres sentimens que je veux désendre les siens; c'est par Hortence

que je prétens justifier Emilie.

Emilie avoit vû la proscription de sa famille; elle avoit vû massacrer son pere, & ce qui étoit plus insupportable à une Romaine, elle voyoit la République assujettie par Auguste. Le desir de la vengeance, & le dessein de rétablir la liberté, sui sirent chercher des amis, à qui les mêmes outrages pussent inspirer les mêmes sentimens; & que les mêmes sentimens pussent unir pour perdre un usurpateur. Cinna neveu de Pompée, & le seul reste de cette grande Maison, qui avoit péri pour

DE SAINT-EVREMOND. 49 la République, joignit ses ressentimens à ceux d'Emilie; & tous deux venant à s'animer par le souvenir des injures, autant que par l'intérêt du public, forme ent ensemble le dessein hardi de cette illustre & célébre conspiration.

Dans les conférences qu'il fallut avoir pour conduire cette affaire, les cœurs s'unirent aussi-bien que les esprits : mais ce ne sut que pour animer davantage la conspiration; & jamais Emilie ne se promit à Cinna, qu'à condition qu'il se donneroit tout entier à leur entreprise. Ils conspirerent donc avant que de s'aimer; & leur passion qui mêla ses inquiétudes & ses craintes à celles qui suivent toujours les conjurations, demeura foumife au desir de la vengeance, & à l'amour de la liberté.

Comme leur dessein étoit sur le point de s'exécuter, Cinna se laissant toucher à la confiance & aux bienfaits d'Auguste, fit voir à Emilie un ame sujette aux remords, & toute prête à changer de résolution : mais Emilie, plus Romaine que Cinna, lui reprocha sa soi-blesse, & demeura plus sortement attachée à son dessein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à son amant, ce sut-là qu'elle imposa des conditions que vous n'avez pû souffrir, & que vous approuverez, Madame, quand vous vous serez mieux consultée. Le desir de la vengeance sut la premiere passion d'Emilie : le dessein de rétablir la République

Tome IV.

GO OEUVRES DE M.

se joignit au desir de la vengeance; l'amour sut un esset de la conspiration, & il entra dans l'ame des conspirateurs, plus pour y servir que pour y régner.

Joignons à la douceur de venger nos Parens La Gloire qu'on remporte à punir les Tyrans, Et faisons publier par toute l'Italie, La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie: On a touché son ame, & son cœur s'est épris: Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. (1)

Vous êtes née à Rome, Madame, & vous y avez reçû l'ame des Porcies & des Arries (2), au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le génie des Italiens. Avec cette ame toute grande, toute Romaine, si vous viviez aujourd'hui dans une République qu'on opprimât, si vos parens y étoient profcrits, votre maison désolée, & ce qui est le plus odieux à une personne libre, si votre égal étoit devenu votre maître, ce coûteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verriez la ruine de votre patrie; ce coûteau ne seroit-il pas essayé contre le tyran, avant que d'être employé contre vous-même?

(2) Femmes de Brutus & de Petus,

⁽¹⁾ Vers d'Emilie à sa confidente dans le

DE SAINT-EVREMOND. 5r Vous conspireriez sans doute: & un miserable amant qui voudroit vous inspirer la soiblesse d'un repentir, seroit traité plus durement par Hortence, que Cinna ne le sut par Emilie.

Je m'imagine que nous vivons dans une même République, dont un citoyen ambitieux opprime la liberté. En cet état déplorable je vous offrirois un vieux Cinna, qui feroit peu d'impression sur votre cœur: mais quand vous lui auriez ordonné de punir le tyran, il ne reviendroit pas vous trouver avec des remords, avec cette vertu apparente qui cache des mouvemens de crainte, & des sentimens d'intérêt. Il recevroit la considence & les bienfaits du nouvel Auguste comme des outrages: les périls ne seroient que l'animer à vous servir; il se porteroit ensin si généreusement à l'exécution de l'entreprise, que vous le plaindriez mort pour avoir obéi à vos ordres, ou le loueriez vivant après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux Philosophe est malheureuse! Il ne se soucie point de gloire, & le mieux qu'il lui puisse arriver, c'est qu'un peu de louange soit le prix de tous ses services. Encore cette apparence de grace, toute vaine qu'elle est, ne lui est accordée que bien rarement; il voit même beaucoup plus de disposition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conserve Monsieur l'AmGEUVRES DE M.

bassadeur de Portugal (1)! S'il n'étoit plus au monde, le Philosophe seroit exposé le premier aux mauvais traitemens que son Excellence essuye tous les jours.

A Messieurs De * * *

III. S I je dispute quelquesois avec vous; Messieurs, ce n'est que pour remplir le vuide du jeu, & pour vous ôter l'ennui d'une conversation trop languissante. Je conteste à dessein de vous céder, & vous oppose de soibles raisons, tout préparé à reconnoître

la supériorité des vôtres,

Dans cette vûe, j'ai soûtenu que le Menteur Reur étoit une bonne Comedie, que le sujet du Cidétoit heureux, & que cet pièce faisoit un très-bel esset sur le Théatre, quoiqu'elle ne sûr pas sans désauts; j'ai soutenu que Rodogune étoit un fort bel ouvrage, & que l'Oedipe devoit passer pour un chefd'œuvre de l'art. Pouvois-je vous saire un plus grand plaisir, Messieurs, que de vous donner une si juste occasion de me contredire, & de saire valoir la force & la netteté de votre jugement aux dépens du mien?

J'ai soûtenu que pour faire une belle Comédie, il falloit choisir un beau sujet, le bien disposer, le bien suivre, & le mener naturel-

(1) Le Comte de Mélos.

DE SAINT-EVREMOND. 13
Iement à fa fin; qu'il falloit faire entrer les caractères dans les sujets, & non pas former la constitution des sujets après celle des caractères: que nos actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs; qu'il falloit remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que sont les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils sont; & qu'ensince n'est pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il

faut réprésenter sur le théatre.

Ne vous ai-je pas bien servi, Messieurs, quand je me suis rendu ridicule par de si sottes propositions? Pouvois-je faire plus pour vous, que d'exposer à votre censure la rudesse d'un vieux goûr, qui a fait voir le rasinement du vôtre? Vous avez raison, Messieurs, vous avez raison de vous moquer des songes d'Aristote & d'Horace; des rêveries de Heinsius & de Grotius; des caprices de Corneille & de Ben. Johnson; des fantaisses de Rapin & de Boileau. La seule régle des honnêtes gens, c'est la mode. Que sert une raison qui n'est point reçûe, & qui peut trouver à rédire à une extravagance qui plaît?

J'avoue qui'l y a eu des temps où il falloct choisir de beaux sujets, & les bien traiter: il ne faut plus aujourd'hui que des caractéres; & je demande pardon au Poëte de la Comédie de Monsieur le Duc de Buckingham, s'il

E iij

m'a paru ridicule quand il se vantoit d'avoir trouvé l'invention de faire des Comédies sans sujet (1). J'ai les mêmes excuses à vous faire; Messieurs: comme vous avez le même esprit, je vous ai tous offensés également; ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétens pas me raccommoder simplement avec vous sur la Comédie; j'espére que vous me serez à l'avenir un traitement plus savorable en tout, & que Madame Mazarin me sera moins opposée qu'elle n'est.

Que vous ai-je fait, Madame la Duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez? Il n'y a que moi & le Diable de Quevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités : si je veux me taire, je suis trop discret; si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque: quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paroît méprisante & dédaigneuse. Dis-je des nouvelles? je suis mal informé: n'en dis-je pas? je sais le mystérieux. A l'hombre on se déste de moi comme d'un piqueur, & on me trompe comme un imbécille. On me sait les injustices & on me condamne. Je suis puni du tort

⁽¹⁾ Voyez la Comédie du Duc de Buckingham intitulée, The Rehearsal; c'est-à-dire, LA REPETITION DES RÔLES.

DE SAINT-EVREMOND.

qu'ont les autres : tout le monde crie, tout

le monde se plaint, & je suis le seul à soussire.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses, Madame, sans compter que vous me donnez au public pour tel qu'il vous plaît. Vous me saites révèrer ceux que je méprise, mépriser ceux que j'honore, offenser ceux que je crains. Quartier, Madame la Duchesse; je me rens. Ce n'est pas voincre que d'avoir je me rens. Ce n'est pas vaincre que d'avoir affaire à des gens rendus: portez vos armes contre les rebelles, forcez les opiniâtres, & gouvernez avec douceur les soumis. Ladissérence des uns aux autres ne doit pas durer long-temps. Un jour viendra, (& ce grand jour n'est pas loin,) que le Comte de Melos ne murmurera plus à l'hombre, & que le Baron de la Taulade perdra sans chagrin. Pour moi, j'ai abandonné les Visionnaires & le MENTEUR: Racine est préséré à Corneille, & les caractères l'emportent sur les sujets. Je ne renonce pas seulement à mon opinion; Madame; je maintiens les vôtres avec plus de sermeté que Monsseur de Villiers n'en peut avoir à soûtenir la beauté de ses parentes. J'ai changé l'ordre de mes louanges & de mes Censures. Dès les cinq heures du soir je blâmerai ce que vous jugerezblâmable, & je loue-rai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier sacrifice, je continuerai, tant qu'il vous plaira, la maudite societé que nous

E iiii

avons eûe, Monsieur l'Ambassadeur de France, Monsieur le Comte de Castelmelhor (1), & moi. Proposez quelque chose de plus difficile, vos ordres, Madame, le seront éxécuter.

L E T T R E

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

S I vous trouvez des extravagances dans le petit livre que je vous envoye, vous êtes obligée de les excuser, puisque vous m'avez ôté le jugement qui m'auroit empêché de les écrire. J'ai passé ma vie avec des personnes sort aimables, à qui j'ai l'obligation de m'avoir laissé tout le bon sens dont j'avois besoin pour estimer leur mérite, sans interesser beaucoup mon repos: j'ai bien sujet de me plaindre de vous, de m'avoir ôté toute la raisson qu'elles m'avoient laissée.

(1) Dom Louis de Vasconcellos & Sousa, Comte de Castelmelhor, premier Ministre & savori d'Alphonse Roi de Portugal. Après la révolution qui arriva en Portugal en 1667. il sut obligé de se retirer à Turin, d'où il obtint permission de passer en Angleterre. Il y demeura dix ou douze ans, & retourna ensuite en Portugal.

DE SAINT-EVREMOND. 57

Que ma condition est malheureuse! J'air tout perdu du côté de la raison; du côté de la passion je ne voi rien pour moi à prétendre. Demanderai-je que vous aimiez une personne de mon âge? Je n'ai pas vécu d'une manière à pouvoir espérer un miracle en ma faveur. Si le mérite de mes sentimens obtenoit de vous un regret que je sois vieux, & un souhait que je susse je serois content. La grace d'un souhait est peu de chose, ne mé la resusez pas. Il est naturel de souhaiter que tout ce qui nous aime soit aimable. Il ne sus jamais de passion si desintéressée

que la mienne. J'aime les personnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos amans comme vos sujets, au lieu de les hair comme mes fivaux; ce qui est à vous m'est plus cher, que ce qui est contre moi ne m'est odieux. Pour ce qui regarde les personnes qui vous sont che-res, je n'y prens guére moins d'intérêt que vous: mon ame porte ses affections & ses mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de votre tendresse, je languis de vos langueurs. Les chants les plus passionnés des opera ne me touchent plus d'eux-mêmes: ils ne font d'impression sur moi que par celle qu'ils ont saite sur vous. Je suis touché de vous voir touchée, & ces soûpirs douloureux qui vous échappent, coûtent moins à votre

cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines, & j'en ai autant que vous à les fouffrir. Quelquefois vous produifez en nous une passion dissérente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous recitez les vers d'Andromaque, vous donnez de l'amour, avec les sentimens d'une mere qui ne veut donner que de la pitié. Vous cherchez à nous rendre sensibles à ses infortunes, & vous nous trouvez sensibles à vos charmes. Les choses tristes & pitoyables rappellent nos cœurs secrettement à la passion qu'ils ont pour vous; & la douleur que vous exigez pour une malheureuse, devient un sentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas sans en avoir sait l'expérience. Les matiéres les plus opposées à la tendresse prennent un air touchant dans votre bouche: vos raisonnemens, vos disputes; vos contestations, vos coléres ont leurs charmes; tant il est difficile de trouver rien en vous qui ne contribue à la passion que vous inspirez. Il ne sort rien de vous qui ne soit aimable: il ne se forme rien en nous qui ne soit amour.

Une réfléxion sérieuse vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce discours : mais vous ne sauriez vous moquer de mes soiblesses que vous ne soyez contente de votre beauté; & je suis satisfait de ma honte, si elle vous donne quelque satisfaction. On sacri-

fie son repos, sa liberté, sa fortune, la gloire ne se sacrisse point, dit Montagne. Je renonce ici à notre Montagne, & ne resuse pas d'être ridicule pour l'amour de vous. Mais on ne sauroit vous faire un sacrisse de cette nature-là: il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un Ministre renonce pour vous à sa politique, & un Philosophe à sa morale, sans intéresser leur réputation. Le pouvoir d'une grande beauté justisse toutes les passions qu'elle sait produire, & après avoir consulté mon jugement autant que mon cœur, je dirai sans craindre le ridicule, que je vous aime.

L'Homme sur le Retour.

Allons chercher une maîtresse.

Qui se contente en ses amans

De vertus au lieu d'agrémens;

Allons chercher la semme sorte;

Mais en est-il de cette sorte?

On la cherchoit en vain, dit-on,

Du temps même de Salomon.

S'il n'est de ces semmes divines.

Il est de solles héroïnes.

A qui d'illustres visions Tiendront lieu de perfections? L'une est folle de la vaillance L'autre est folle de la science, Et court après les beaux esprits Par le charmé de leurs écrits. Telle est si folle de sagesse Qu'elle en méprise la jeunesse ; Et se fait une vanité De plaire à notre gravité. Il est vrai que cette chimére N'est pas aux femmes ordinaire; Et qu'on leur voit des appétits Rarement pour les cheveux gris : Mais leur incertaine nature, Pour nous rompre toute mesure A le caprice quelquefois D'aimer sagesse, honneur & loix; Une impertinente adorable Ecoutera de vieux mortels; Qui vont révérer ses autels; Et quelque sotte inéxorable Pensant donner à ses appas La gloire de notre trépas, Nous laissera goûter ses charmes

DE SAINT-EVREMOND. 7

Sans qu'il nous en coûte des larmes. Il est mille chemins ouverts, Pour arriver à leurs travers. Mais laissons la galanterie Pour une jeunesse fleurie; Et n'espérons, pas étant vieux; De gagner le cœur par les yeux : Que l'esprit soit notre conquête, Tâchons d'assujettir la tête Et qu'un ascendant de raison Tienne la leur comme en prison, Si je trouvois une Lucréce Capable d'un peu de tendresse, J'accorderois avec plaisir, Son honneur avec mon desir; J'entretiendrois en sa belle ame La douceur d'une honnête flâme; Et les intérêts de son cœur, Ménagez avec sa pudeur Feroient voir au monde une prude Sans rien de trop doux, ni de rude? Mais Dieux! quelle espéce d'amour! O! triste & malheureux retour, Qu'il te faut d'art avec des belles Que tu veux tendres & cruelles!

Que d'art à vaincre des rigueurs!

Que d'art à borner les faveurs!

Que d'art à trouver la tendresse

Sans intéresser la Lucréce!

Encor, ce mal seroit léger

N'étoit qu'on ne peut plus changer.

Adieu, pour jamais je vous quite,

'Agréable légereté,

J'entre dans la saison maudite

Où la triste sidélité

N'a rien qu'un ennuyeux mérite

Dont on est bientôt dégoûté.

LETTRE

A

MONSIEUR LE COMTE

DE SAINT-ALBANS.

JA 1 failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; & en quoi je suis plus malheureux, c'est qu'il n'y a pas eu de maladie à Londres que la mienne; pas un thûme, un mal de dents, un accès de DE SAINT-EVREMOND. 63 goutte. Mylord Arlington, à qui vous cediez le rang de premier goutteux, pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail, aussi bien que la bonne semme qui vous sert. Pour moi, je ne suis pas encore bien guéri: mais sans les

secours que jai trouvés, je serois mort.

A quoi pensez-vous, Mylord, de passer l'hiver dans un pays où les chevaux sont traitez plus soigneusement cent sois que nous? Où il y a des Mayernes pour les maladies des chevaux de course; & des espéces de Maréchaux pour celles des hommes? Si vous aviez de ces Enthousiasmes de Religion qui rendent la vie odieuse à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque chose dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais si vous êtes homme comme nous; si vous conservez l'inclination naturelle de vivre, qui est demeurée à Monsieur le Maréclal de Villeroi, à Monsieur le Premier (1), à Monsieur de Ruvigny, & à vos autres contemporains, pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne passez aucun jour qui n'en retranche cinq ou six de votre vie ?

Je m'arrête trop sur des discours que je devois passer legerement, il saut venir à des idées plus agréables. Madame de Portsmouth vous donnera telle part dans sa banque qu'il

⁽¹⁾ Monsieur de Beringhen, premier Ecuyer.

vous plaira. Mylord Hyde (1) vous promet des honnêtetés qui se distingueront mal-aisément de la confiance. Monsieur l'Ambassadeur vous offre une pleine lumiére des affaires de Hongrie, & de la guerre où les Princes du Nord vont s'engager: & ce que j'estime beaucoup, Monsieur le Duc d'Ormond est prêt à jouer au Tric-trac avec vous sans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez presque plus, que vous êtes accablé d'incommodités qui peuvent aisément dégoûter le monde de vous. Vous prenez mal la chose, Mylord; c'est la Province qui se dégoûte de vous, & non pas le monde.

On juge de vous, à la campagne, par la foiblesse de votre vûe: vos instrmités y sont prises pour des désauts; & vous ne sauriez croire le mépris qu'a un homme de la Contrée, qui se porte bien, pour un homme de la Cour, qui se porte mal. Ici, Mylord, on vous considére par la force de votre esprit: vos maux y sont plaints, & vos bonnes qualités

révérées.

Quelle différence de sejour pour vous! Et cependant vous avez sait choix de celui qui est si contraire à votre santé & à votre réputation. La plus grande peine des disgraces, vous vous l'êtes imposée vous-même. C'est la privation du commerce des gens du monde,

⁽¹⁾ Ehsuite Comte de Rochester,

DESAINT-EVREMOND. 65 avec lesquels vous avez toûjours vécu. On se console de la perte de ses biens : on ne se console point d'avoir perdu la douceur des Societés agréables, & de souffrir l'ennui des importunes. Ayez tant de raison qu'il vous plaira, le secours de la raison ne peut rien où la délicatesse du goût est affligée.

Revenez donc, Mylord, revenez à des gens qui connoissent votre mérite, comme vous connoissez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribue de tous ses soins à votre soulagement, ou à vos plaisirs. La politesse de Myford Sunderland vous fera trouver rude & grossier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel; & la facilité de la vie commode qu'il sait établir à la Cour, vous détrompera pour jamais du faux repos de votre campagne. Madame Mazarin vous ôtera le scrupule de vos visites. Elle ne s'offensera point que vous foyez auprès d'elle sans la voir; & moins sensible à l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en souffrez, elle vous fera goûter la douceur d'un entrerien qui ne céde pas au charme de sa beauté. Pour vous, elle suspendra la fureur de la Bassette, & rappellera cette raison pure & tranquille qu'elle nous refuse tous les jours. Monsieur Waller vous garde une conversation délicieuse. Je ne suis pas si vain que de vous parler de la mienne! Il vaut mieux vous promettre mes services le Tome IV.

jour du Sabbat, & me laisser perdre aux échets toutes les sois que Monsieur de Saissac pariera pour moi. Je ne vous dis rien de Mademoi-selle Cross: depuis qu'elle est Duchesse de Chastellerault, je ne sai point ce qu'elle veut

être au Comte de Saint Albans (1).

Si ces tentations sont trop légeres, que vous ayez résolu de vous retirer du monde présentement, songez, Mylord, que c'est dans la Capitale qu'un honnête homme doit se retirer. Votre raison vous dérobe au monde dans la ville, quand il vous plaît, votre imagination vous y rend à la campagne, même quand vous ne le voulez pas. Vivez ici en Philosophe dans votre maison: c'est un nouveau mérite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au pays de Suffolck, c'est se rendre

(1) Mademoiselle Crosts, sœur de Mylord Crosts, avoit été sille d'honneur de la Reine. Après qu'elle eut quitté la Cour, sa Maison devint un réduit sort agréable, où le Comte de Saint-Albans & deux ou trois personnes de qualité alloient souper presque tous les soirs. Le Comte d'Arran, ensuite Duc d'Hamilton, s'attacha à cette Dame; & alors Mylord Saint-Albans se retira. Monsieur de Saint-Eyremond raille ici sur cette nouvelle intrique. Il appelle Mademoiselle Crosts Duchesse de Chastellerault, parce que le Comte d'Arrangavoit été en France pour tâcher de faire valoir de vieilles prétentions de la Maison d'Hamilton sur le Duché de Castellerault.

DE SAINT-EVREMOND. 67 obscur plûtôt que sage, & se saire oublier des autres au lieu de se connoître soi-même.

Les plus grands Philosophes de l'antiquité demeuroient dans la plus belle ville de la Grece; & celui qui conseilloit de cacher sa vie (1) avoit de beaux Jardins à Athenes, où cinq ou six de ses amis philosophoient avec lui. Je ne sai comment revenir d'Athenes à Londres. Je souhaiterois pourtant que votre retour sût aussi prompt que le mien. M'y voilà, Mylord, pour vous attendre, & vous supplier de nous amener Monsieur Jermyn. Rendez-le au monde malgré lui. Il ne sera pas long-temps sans vous savoir gré d'une si heureuse violence, ni vous, Mylord, sans nous remercier de la résolution que vous aurez prife par notre moyen.

(1) Epicure. Voyez le I. Tome, à la pénultiés me page.



LETTRE

A

MONSIEUR LE DUC

DE BUCKINGHAM.

MONSIEUR Burnet (1) est si fort per-suadé de votre conversion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos amis: Je suis prêt à répondre, sur monsalut, de celui du Duc de Buckingham, dans la ferme opinion que j'ai du changement de sa vie.» Conversion, » Monsieur Burnet! dit Monsieur Waller: " on ne se convertit pas ainsi; ce n'est ni par " vous, ni par moi, ni par homme vivant » qu'est venue la régularité nouvelle du Duc » de Buckingham. Un de ses nouveaux amis, » mort il y a long-temps, a fait depuis peu » la merveille que nous admirons. C'est Pe-» tronius Arbiter, le plus délicat homme de » son temps en poësies, en musiques en pein-» tures, voluptueux en toutes choses, qui » faisoit du jour la nuit, & de la nuit le jour :

⁽¹⁾ Gilbert Burnet, ensuite Evêque de Salisbury.

DE SAINT-EVREMOND. 69

» mais il étoit si maître de ces vices & de son » irrégularité, qu'il devenoit le plus réglé hom-" me du monde, quand il le jugeoit à propos. Le

" Duc de Buckingham, qui lui ressembloit dé-» ja par mille endroits, a voulu depuis peu lui " ressembler par ce dernier; & voilà, Mon-

» sieur Burnet, d'où vient cette régle que » vous avez prise pour une conversion. Avec la permission de Monsieur Burnet & de Monsieur Waller, je raisonnerai d'une autre sorte, & voici mon raisonnement. Il n'y a personne de bon goût qui aime le vice, quand le vice n'est pas agréable, & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat ait de la continence aux Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre sujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des objets capables de vous tenter, & on verra que le converti de Monsieur Burnet, & le nouveau Pétrone de Monsieur Waller, ne sont autre chose que le véritable Duc de Buckingham.

Dieu me préserve de vous tourner l'esprit du côté de l'amour. J'ai un autre péché à vous proposer que vous ne devineriez jamais, & que je vous souhaite de tout mon cœur ; c'est l'avarice, Mylord, que je tiens pré-ferable pour vous à la sagesse des Philosophes, & à la gloire des Conquérans. En effet, j'aimerois mieux vous voir ressembler à Sir Charles Herbert, qu'à Socrate, ni à César.

Où la difficulté est plus grande, le mérite me paroît plus grand aussi; & il est certain que vous aurez plus de peine à imiter ces Héros,

que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la persection, je n'éxige pas de vous cette austére discipline d'économie, qui porte un homme dur à soi-même à vouloir se passer de tout. Je desirerois seulement que vous observassiez avec soin ceux qui manient votre argent, pour leur conserver, en dépit d'eux, l'integrité qu'ils voudroient perdre cent sois le jour à votre service.

Si vous revenez jamais à Londres avec peu de valets & beaucoup d'argent, vous serez l'admiration de l'Angleterre: sans cela, My-sord, la multitude ne sera pas pour vous; & il faudra vous contenter de quelques admirateurs particuliers, dont votre très-humble serviteur sera le premier.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN;

AVEC UN DISCOURS

SUR LA RELIGION.

J'Ai songé toute la nuit à la conversation que nous eûmes hier au soir, & je ne m'en étonne point, Madame: quand on a eû le plaissir de vous voir & de vous parler le soir, il ne saut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me sembloit que Monsieur de Barillon raisonnoit avec beaucoup de solidité. Le Comte de Mélos, qui préséroit toujours la soûmission de l'esprit au raisonnement, voulut bien se rendre au vôtre; & vos lumières lui tinrent lieu de l'autorité, qu'il a coûtume de respecter.

J'avoue que j'étois convaincu & enchanté de vos raisons; elles faisoient leur impression sur mon esprit avec toute la force de la vérité, & s'insinuoient dans mon cœur avec tous vos charmes Le cœur doux & tendre comme il est, a une opposition naturelle à l'austérité

72 OEUVRESDE'M.

de la raison. La vôtre a trouvé un grand secret: elle porte des lumiéres dans les esprits, & inspire en même-temps de la passion dans les cœurs. Jusqu'ici la raison n'avoit pas été comptée entre les appas des femmes : vous êtes la premiere qui l'ait rendue propre à nous donner de l'amour. Sans vous, Madame, les vérités que nous cherchons, nous auroient paru bien dures. La vérité qu'on a bannie du commerce comme une fâcheuse, & qu'on a cachée au fond d'un puits, comme une séditieuse qui troubloit l'Univers ; cette vérité change de nature dans votre bouche, & n'en sort que pour vous concilier généralement tous les esprits. Vous la rétablissez dans le monde avec une pleine satissaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'est pas, Madame, que vous n'ayez votre part de la malignité de la nature. Vous avez quelquesois des desseins formés de nous choquer. Sans être trop pénétrant on découvre la malice de vos intentions; mais vos charmes sont au-dessus de ces intentions malicieuses. Vous plaisez, sors même que vous avez envie de déplaire; & de toutes les choses que vous voudriez entreprendre, ne plaire pas est la seule dont vous ne sauriez venir à bout.

La vérité ne peut plus souffrir la violence que vous lui saites: elle veut reprendre la secheresse DE SAINT-EVREMOND. 73 cheresse & l'austérité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ses qualités naturelles; & vous vous en apercevrez, Madame, à la lecture du petit discours que je vous envoye.

DISCOURS.

Us s 1-tôt que nous avons perdu le goût des plaisirs, notre imagination nous offre des idées agréables, qui nous tiennent lieu de choses sensibles. L'esprit veut remplacer des plaisirs perdus; & il va chercher ses avantages en l'autre monde, quand les voluptés qui touchoient le corps

» nous sont échapées.

» Le dégoût du libertinage nous fait quel» quefois naître l'envie de devenir dévots;
» mais sommes-nous établis dans un état plus
» religieux & plus saint, nous passons la vie
» à vouloir comprendre ce qui ne sauroit être
» compris; & il vient des temps de sécheres» se & de langueur, où l'on fait de sâcheuses
» résléxions sur le tourment qu'on se donne
» pour un bien opposé aux sens, peu connu
» à la raison, conçû soiblement par une soi
» incertaine & mal assurée. C'est de-là que
» viennent les plus grands désordres des Mo» nastéres. Quand la félicité qu'on promet
» aux Religieux leur paroît douteuse, le mal
Tome IV.

» certain qu'il faut souffrir leur devient insup?

» portable.

"La diversité des temperamens a beaucoup de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur les choses surnaturelles. Les hommes sur les choses surnaturelles. Les ames douces & tendres se portent à l'amour de Dieu; les timides se tournent à la crainte de l'enser; les irrésolus vivent dans le doute; les prudens vont au plus sûr, sans examiner les plus vrai. Les dociles se soûmettent; les opiniâtres s'obstinent dans le sentiment qu'on leur a donné, ou qu'ils se forment qu'on leur a donné, ou qu'ils se forment veux-mêmes; & les gens attachés à la raison, veulent être convaincus par des preuves qu'ils ne trouvent pas.

Duand les hommes, disoit Mousieur Wurts (1) auront retiré du Christianisme ce qu'ils y ont mis, il n'y aura qu'une même Religion, aussi simple dans sa Doëtrine, que

» pure dans sa Morale.

"Comme nous ne recevons point notre créance par la raison (2), aussi la raison ne nous en fait-elle pas changer. Un dégoût recret des vieux sentimens, nous fait sortir de la religion dans laquelle nous avons véz

(1) Général des Troupes Hollandoises, pen?

dant la guerre de 1672.

(1) Voyez le Commentaire Philosophique, de M. Bayle sur ces paroles de Jesus-Christ a contrain-les d'entrer, II. Part. pag. 534.

DE SAINT-EVREMOND. 75 cu; l'agrément que trouve l'esprit en de » nouvelles pensées, nous fait entrer dans une » autre: & lorsqu'on a changé de religion, » si on est sort à parler des erreurs qu'on a » quittées, on est assez soible à établir la vé-

» rité de celle qu'on a prise.

» La Doctrine est contessée par tout : elle » servira éternellement de matière à la dispute and dans toutes les Religions; mais on peut » convenir de ce qui regarde les mœurs. Le » monde est d'accord sur les Commande ; mens que Dieu nous fait, & sur l'obéissan-» ce qui lui est due, car alors Dieu s'expli-» que à l'homme en des choses que l'homme » connoît & qu'il sent. Pour les mystères, ils » sont au-dessus de l'esprit humain, & nous » cherchons inutilement à connoître ce qui » ne peut-être connu; ce qui ne tombe ni so sous les sens, ni sous la raison. La coû-» tume en autorise le discours, la seule gra-» ce en peut inspirer la créance.

» Il ne dépend pas de nous de croire ce » qu'on veut, ni même ce que nous vou-» lons. L'entendement ne sauroit se rendre » qu'aux lumiéres qu'on lui donne; mais la » volonté doit se soûmettre aux ordres qu'elle

2 reçoit.

PORTRAIT

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

N m'accuse à tort d'avoir trop de complaisance pour Madame Mazarin: il n'y a personne dont Madame Mazarin ait plus à se plaindre que de moi. Depuis six mois je cherche malicieusement en elle quelque chose qui déplaise; &, malgré moi, je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. Une curiosité chagrine me fait examiner chaque trait de son visage, à dessein d'y rencontrer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du desagrément qui me dégoûte. Que je réussis mal dans mon dessein! Tous ses traits ont une beauté particulière qui ne céde en rien à celle des yeux, & ses yeux; du consentement de tout le monde, sont les plus beaux yeux de l'Univers.

Voici une chose dont je ne me console point. Ses dents, ses lévres, sa bouche, & toutes les graces qui l'environnent, se trouvent assez consondues parmi les grandes & les diverses beautés de

DE SAINT-EVR EMOND. 77 son visage: mais si on les compare à ces belles bouches qui sont le charme des personnes qu'on admire le plus, elles désont tout, elles essacent tout: ce qui est peu distingué en elle ne laisse pas considérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma curiosité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque désaut en sa taille; & je trouve je ne sai quelle grace de la nature répandue si heureusement en toute sa personne, que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & afsectation.

Quand Madame Mazarin, plaît trop dans sa négligence, je lui conseille de s'ajuster avec soin; espérant que l'ajustement & la parure ne manqueront pas de ruiner ses agrémens naturels: mais à peine elle est parée, que je suis contraint d'avouer qu'on n'a jamais vû à personne un air si grand & si noble que le sien. Mon chagrin ne s'appaise pas encore. Je la veux voir dans sa chambre au milieu de ses chiens, de ses guenons, de ses oiseaux, & je m'attens que le défordre de sa coëffure & de ses habits lui fera perdre l'éclat de cette beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'est-là qu'elle est cent sois plus aimable; c'est-là qu'un charme plus naturel donne du dégoût pour tout art, pour toute industrie; c'est-là que la liberté de son esprit & de son humeur n'en laisse à personne qui la voye.

G iij

O E U V R E S D E M. Que feroit le plus grand de ses ennemis! Je lui souhaite une maladie qui puisse ruiner ses appas: mais nous sommes plus à plaindre qu'el-le dans ses douleurs: ses douleurs ont un charme qui nous cause plus de mal qu'elle n'en Souffre.

Après m'être laissé attendrir par ses maux; je cherche à m'attirer des outrages qui m'irritent: je choque à dessein toutes ses opinions: j'excite sa colere dans la dispute; je me sais saire des injustices au jeu; j'insinue moi-même les moyens de mon oppression, pour me donner le sujet d'un véritable ressentiment. Que me sert toute cette belle industrie? Ses mauvais traitemens plaisent au lieu d'irriter; & ses injures, plus charmantes que ne seroient les caresses des autres, sont autant de chaînes qui me lient à ses volontés. Je passe de son sérieux à sa gaité. Je la veux voir sérieuse; pensant la trouver moins agréable: je la veux voir plus libre, espérant de la trouver indiscrete. Sérieuse, elle sait estimer son bon sens: enjouée, elle fait aimer son enjouement.

Elle sait autant qu'un homme peut savoir; & cache sa science avec toute la discrétion que doit avoir une semme retenue. Elle a des connoissances acquises, qui ne sentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir : elle a des imaginations heureuses, austi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que

d'un naturel outré qui nous blesse.

DE SAINT-EVREMOND. 79

J'ai vû des semmes qui se saisoient des amans par l'avantage de leur beauté, qui les perdoient par les désauts de leur esprit: j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & spirituelles ensemble, & qui rebutoient comme indiscretes, peu sûres, & intéressées. Avec Madame Mazarin, passez du visage à l'esprit, des qualités de l'esprit à celles de l'ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache; tout vous lie; & que rien ne sauroit vous dégager. On se défend des autres par la raison, c'est la raison qui nous livre, & qui nous assujettit à son pouvoir. Ailleurs notre amour commence d'ordinaire où finit notre raison: ici notre amour ne sauroit finir que notre raison ne soit perdue.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame Mazarin, c'est qu'elle inspire toûjours de nouveaux desirs, que dans l'habitude d'un commerce continuel, elle sait sentir toutes les tendresses les douceurs d'une passion naissante. C'est la seule semme pour qui l'on puisse être éternellement constant, & avec laquelle on se donne, à toute heure, le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa personne: on change à tout moment pour ses traits; & on goûte en quelque saçon cette joie vive & nouvelle qu'une insidélité en

amour nous fait sentir.

Tantôt la bouche est abandonnée pour les

SO OEUVRES DE M.

yeux; tantôt on abandonne les yeux pour la bouche. Les joues, le nez, les sourcils, le front, les cheveux, les oreilles même, (tant la nature a voulu rendre toutes choses parfaites en ce beau corps!) les oreilles s'attirent nos inclina-tions à leur tour, & nous font goûter le plaisir du changement. A considérer ses traits séparés, on diroit qu'il y a une secrette jalousie entr'eux, & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des amans. A considérer leur rapport, à les considérer unis & liés ensemble, on leurvoit former une beauté qui ne soustre ni d'inconstance pour elle, ni de fidelité pour les autres. J'ai assez parlé des choses qui nous paroissent, devinons la perfection des endroits cachés, & disons, par conjecture, que le mérite de ce qu'on ne voit point, passe de bien loin tout ce qu'on voit.



E PITRE DE MONSIÈUR LÉ DUC

DENEVERS;

A MONSIEUR

L'ABBE' BOURDELOT. (1)

O Uoi! mes Vets, Bourdelot, sans grace & sans beautés,

Vivent dans ta mémoire, & sont par toi cités!

Du prosond de l'oubli tirant leur destinée;

Tu redonnes le jour à ma Muse étonnée!

Qui te prête la main? quel Dieu te fait agir,

Et t'inspire mes vers pour me faire rougir?

Moi, qui sur le Parnasse, apprenti téméraire;

Ai fait parler ma Muse une langue étrangère;

Et qui n'ai, dans mes vers, échapés au hazard;

Que l'audace pour régle, & le bon sens pour art.

Pour orner le François de nouvelles parures,

Je hazarde en mes vers d'insolentes sigures,

⁽¹⁾ Médecin de Christine, Reine de Suéde, & ensuite du Prince de Condé. Il mourut en 1684.

Qui par le choix des mots, & l'adresse du tour;
Eblouissent l'esprit de l'éclat d'un faux jour.
Que ne puis-je à présent dans l'ardeur qui m'anime
Donner de la Fayette (1) au travers du sublime:
Ou puisant dans Meré (2) tous les charmes divers,
Des plus beaux agrémens façonner tous mes vers!
Alors je donnerois par des traits connoissables
'A la postérité tes talens admirables:
L'éclat de ton esprit seroit un sûr garant
Pour dessiller les yeux du vulgaire ignorant.
Toi, qu'on a remarqué dans le siècle où nous
sommes,

Par tant de beaux endroits homme au-dessus des hommes;

Qui des travers du monde évitant le poison,
Te sais faire à toi-même un Dieu de la raison:
Tu ris de la fortune, & des tours de sa roue:
Quand du sort de nos jours l'inconstance se joue,
Tu sais qu'on n'a du Ciel des regards caressans
Que pour en ressentir des regrets plus cuisans.
Les astres trop cruels dans leur course changeante,
Nous sont voir du bonheur l'incertitude errante:
On voit dans l'Univers tant d'abus établis,
Se sonder en coutume au lieu d'être abolis:

⁽¹⁾ Madame de La Fayette.

⁽²⁾ Le Chevalier de Meré.

Le sang des grands Seigneurs mêlé dans la roture; Faire en naissant changer au Bourgeois de nature: Rome a vû radoter au Trône des Césars, L'Eglise dans les mains d'imbécilles vieillards, Donner à des neveux le saint Siège au pillage Et de ses fiefs sacrés démembrer l'apanage. Mais louons d'Innocent (1) la sainte austérité ? Que l'Eglise est superbe en son humilité! Il ôte à l'Univers l'effroyable scandale, L'hydre du Népotisme à Rome si fatale: Il veut du Jansénisme étousser le poison, Et les saintes erreurs qui troublent la raison. Admirons ses vertus dans le temps que le monde En vices éclatans plus que jamais abondes Un Ministre fameux (2) pour soutenir son nom Va pour neveu postiche adopter un Orgon; (3) Qui de ses grands trésors, pieuse frénésie! Des Tartuffes du temps nourrit l'hypocrifie, Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour buts Va, l'argent à la main, trafiquer son salut. S'il recevoit d'enhaut des notions plus claires. Il iroit à la Trape imiter les Macaires:

(1) Innocent XI. (2) Le Cardinal Mazarin.

⁽³⁾ Le Duc de La Meilleraye, à qui le Cardinal donna sa Niéce Hortence Mancini en mariage, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Mazarin.

Car dans le monde on fait des efforts impuissans?

Pour détacher l'esprit du commerce des sens.

C'est trop, n'en parlons plus; entrons en diliggence

Dans le pompeux néant de la grandeur immense; Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les lois, Un Cromwel déranger un long ordre de Rois; Qu'une Reine ait pû faire, exemte de tous crimes De deux freres vivans deux maris légitimes; (1) Une autre, par son fils, voit signer aujourd'hui L'arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui. (2) De quel œil de Caton ta divine prudence. Des caprices du fort perce l'extravagance? Défiant son pouvoir tu ris de son courroux Et tu mets les mortels à l'abri de ses coups. La nature à tes yeux se montre toute nue, T'apprend de ses secrets la science connue; Découvre à ton esprit les énigmes divins, Et sait faire à ton art obéir les destins. Ta main sait renouer d'une vie ébranlée,

(2) Marie - Anne d'Autriche, mere de Charles II. Roi

d'Espagne, obligée de se retirer à Toléde,

⁽¹⁾ Marie-Elisabeth-Françoise de Savoye, fille de Charles-Amé de Savoye, Duc de Nevers & d'Aumale, qui après avoir été mariée avec Alphonse VI. Roi de Portugal, épousa, du vivant de ce Prince, Dom Pedro son sière. Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle l'Article Por-TUGAL. (Alphonse VI. Roi de)

DE SAINT-EVREMOND. 85

Dans les doigts de Clothon la trame défilée;
Et de l'ame aux abois ranimant les ressorts,
Des bords de l'Achéron tu rappelles les morts.
Ton esprit, ton bon goût, ta science prosonde
Triomphent des erreurs qui régnent dans le monde;
Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrans,
Que ta main sait porter sur les vices du temps.
Chacun craint que ta plume en critique sertile
Ne répande sur lui son éloquente bile:
Pour moi qui ris du sort que mes vers trouveront;
Je baiserai les mains qui les déchireront.

Aussi-bien dans le monde, hors deux Auteurs cé-

Le reste est englouti dans l'horreur des ténébres.

Ces illustres du temps, Racine & Despreaux,

Sont du mont Helicon les Fermiers généraux;

Pour mettre des impôts sur l'onde d'Hippocrene,

Phœbus leur donne à bail son liquide domaine;

Tout passe par leurs mains; les précieux trésors

Ne coulent que pour eux des Castalides bords.

On a vû dans leurs vers leur extrême richesse;

Leurs plumes dégorgeoient des liqueurs du Permesses;

A présent de la rime abandonnant les loix; Ils yeulent que Phæbus reprenne tous ses droits;

Et sortant tout d'un coup de l'ordre poëtique.

Ils entrent étrangers dans le monde historique. (1)

Louis par ses hauts faits, qu'ils sont prêts à traiter,

Eblouit tout le monde à force d'éclater.

Qui peindra les beaux traits de sa gloire immoretelle;

Le peinceau trembleroit entre les mains d'Apelle, Quel bonheur d'être nez au siècle de Louis! Admirons, Bourdelot, ses exploits inouis, Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons, écrire;

Et plaignons l'avenir qui ne peut que les lire.

(1) Messieurs Racine & Despreaux surent nommés en 2677, pour écrire l'histoire de Louis XIV.



LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J E viens de lire avec Monsieur Van-Beu-ning (1) les vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet Ambassadeur, qui a passé sa vie dans l'étude, aussi bien que dans les affaires, les trouve fort beaux; & mon sentiment est, Madame, qu'il y en a dans ce petit ouvrage d'aussi élevés que j'en aye vû depuis long temps dans notre langue. Ce qui me les fait estimer davantage, c'est qu'il y a de la nouveauté & du bons sens; ajustement disficile à faire. Car nos nouveautés ont souvent de l'extravagance, & le bon sens qui se trouve dans nos écrits, est le bon sens de l'antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'esprit des anciens nous en inspire, mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la

⁽¹⁾ Ambassadeur des Etats Généraux en Angleterre.

grace de la nouveauté, lorsqu'ils le saisoient: ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de siècle en siècle, & est tombé comme éteint

dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles productions; qui se pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumieres pour les siennes? On nous apporte une insinité de régles qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui; & on ne considére point que ce ne sont pas les mêmes sujets qu'il faut traiter, ni le

même génie qu'il faut conduire.

Si nous faisions l'amour comme Anacréon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule; comme Terence, rien de plus bourgeois; comme Lucien, rien de plus grossier. Tous les temps ont un caractère qui leur est propre; ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires: ils ont leur morale, en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'est toujours l'homme, mais la nature se varie dans l'homme; & l'Art qui n'est autre chose qu'une imitation de la nature, se doit varier comme elle. Nos sottisses ne sont point les sottises dont Horace s'est moqué; nos vices ne sont point les vices que Juvenal a repris: nous devons employer un autre ridicule, & nous servir d'une autre censure,

J'ai

DE SAINT-EVREMOND. 89 J'ai obligation à Monsieur de Nevers: je cherchois de la nouveauté il y a long-temps, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui fait penser lui-même ce qu'il écrit, & qui donne son propre tour à l'expression de ses pensées.

Moi qui n'ai dans mes vers, échapés au hazard; Que l'audace pour régle, & le bon sens pour art:

Si la fortune, l'audace, & le bon sens produisent tant de beautés, je conseille aux Auteurs de renoncer aux régles de l'Art, & de s'abandonner purement à leur génie.

Pour orner le François de nouvelles parures; Je hazarde en mes vers d'infolentes figures:

Celui qui hazarde ces insolentes sigures, est assuré de n'en avoir que de nobles; c'est une hardiesse heureuse qui n'a rien d'extravagant ni de saux; un éclat d'imagination que le jugement peut avouer pour une de ses lumieres.

Je ne sai pas bien si les avantages que Monsieur de Nevers attribue à Madame de la Fayette, & à Monsieur de Meré, sont sincères. Leur mérite me persuade la sincérité: sans cela la délicatesse du tour me seroit suspecte & je craindrois qu'il n'y eût quelque ri-

Tome IV.

dicule caché sous le Sublime de l'une, & sous les charmes divers de l'autre. Les louanges que l'on donne à Monsieur Bourdelot sont plus nettement expliquées. Je n'en donnerois pas moins à sa personne, mais je voudrois qu'elles sussent plus dégagées de sa profession. A mon avis, la Médecine rompt plus de trames qu'elle n'en renoue; & il ne falloit pas moins que les vers de Monsieur votre srere, pour remettre en honneur une science que ceux de Moliere avoient décriée. A vous parser franchement, je retrancherois quelque chose de l'habilité du Médecin, pour donner plus, s'il étoit possible, aux lumières du bel esprit.

J'ai plus de vénération pour la Cour de Rome, que pour la Faculté de Paris; & quoi que j'aye toute liberté de parler du PAFE, dans un pays où on le brûle tous les ans, je ne dirai rien de son éloge, sinon que Saint Pierre en doit avoir de la jalousse: car il est plus aisé de sonder un Etat que de le résormer;

d'y mettre l'ordre que de l'y rétablir.

La discrétion que vous avez toûjours en parlant de Monsieur votre mari, me sait passer legerement sur Orgon, & ma retenue sondéz sur la vôtre m'ôte l'idée de Monsieur Mazarin. Mais un homme qui trassqueroit son salut l'argent à la main, me donneroit mauvaise opinion du Marchand qui achete le

DE SAINT-EVREMOND. 91 Ciel, & plus méchante de ceux qui le vendent.

Revenons à la beauté des vers, qui ne peut pas être égale par tout. L'élevation de l'esprit l'aisse de petites choses en prise à l'exactitude de la critique; & c'est une consolation que les grands génies ne doivent pas envier aux médiocres. Que des malheureux à qui la nature a été peu savorable, se fassent valoir comme ils pourront par le travail d'une étude si génante: pour moi je me sens transporté avec plaisir à des endroits qui m'enlevent; & mon admiration ne laisse point de place au chagrin de la censure.

en prose qu'en vers. Les vers, avec tout le merveilleux de la Poësse, n'approchent point de la magnificence du sujet: & en Prose, une vérité simple est un grand éloge. Il ne faut que dire purement ce qu'a fait le Roi, pour essacer tout ce qu'on a écrit des autres. Monsieur de Nevers a entrepris une chose plus dissicile : il a cherché des pensées qui pûssent égaler les actions de son Héros. Le dessein étoit hardi; mais il n'a pas été tout-à-sait malheureux; car s'il demeure sort au dessous de la gloire de ce-lui qu'il loue, il s'éléve sort audessus du génie de tous ceux qui l'ont loué.

Qui peindra les beaux traits de sa gloire immortelle? H ij

Le pinceau trembleroit entre les mains d'Apelle?

Quel bonheur d'être nés au siècle de LOUIS!

Admirons, Bourdelot, ses exploits inouis,

Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire,

Et plaignons l'avenir, qui ne peut que les lire.

Je plaindrois la condition de nos neveux, si la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vivront un jour; ils entreront dans le monde, d'où je suis prêt de sortir, où je suis réduit à lire les exploits du Roi, sans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'est un grand malheur de passer la vie loin de son Empire; mais si la sortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas sous le vôtre, Madame. Vous inspirez de la passion à tout ce qui en est capable, & la raisson vous donne ceux que la passion ne touche plus.



E P I T R E A U R O I.

A RBITRE des mortels; je connois ta puissance; Que ne puis-je aussi-bien connoître ta cléz mence!

L'excès de tes bontés en tous lieux est connu ? Mais tu m'as réservé pour une autre vertu: Je dois servir toujours à montrer ta justice, Sans murmurer jamais d'un assez long supplice. On ne me verra point par de tristes accens; Par un air douloureux, des soupirs languissans, M'attirer la pitié, qu'excite un misérable, Ni faire l'opprimé lorsque je suis coupable. Que des infortunés soulagent leur douleur, Par la compassion qu'on a de leur malheur! Pour moi je me condamne, & sévére à moi-même; Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême. Je vis depuis long-temps éloigné d'une Cour, Pour qui le plus sauvage auroit eu de l'amour ; L'exil a consumé la vigueur de mon âge, Et me laisse aujourd'hui la vieillesse en partage 3

Il joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triste souvenir de ceux que j'ai passés.
Cependant mes regrets ont de plus justes causes?
Des merveilles du Roi, de tant de grandes choses.
Malheureux que je suis, hélas! je n'ai rien vû,
C'est le bien le plus cher qu'un sujet ait perdu.
Sans un fatal exil j'aurois vû ces armées,
Dont tant de nations sont encore allarmées:
J'aurois vû ces grands Chess, sameux par mille exploits,

Commandés & conduits par le premier des Rois; Et mes yeux attachés sur sa seule personne, N'auroient sait qu'observer les ordres qu'il leur donne;

J'aurois vû sa valeur inspirer aux soldats L'ardeur qui les anime au milieu des combats z J'aurois vû ce qu'on voit rarement sur la terre, Une paix glorieuse autant que sut la guerre.

Après tant de périls, après tant de travaux, Chacun sit le dessein de terminer ses maux; On ne regarda plus que son propre dommage; Et qui sut moins constant s'estima le plus sage. La Hollande soside en tous ses intérêts, Laissa les impuissans avec leurs saux projets; Et l'Espagne connut dans cette sigue use

DE SAINT-EVREMOND.

95

La vanité des noms qui l'avoient abusée.

Le Lorrain qu'animoient l'Empire & sa maison;

Par mille camps divers parvint jusqu'à Mouçon;

Mais à peine sut-il regarder la Champagne,

Que Fribourg emporté termina la campagne:

La paix sut résolue au Conseil de Madrid,

Et résolue à Vienne, aussi-tôt qu'on l'apprit;

Et le parti consus après ce coup suneste,

A ses Ambassadeurs saissa le soin du reste.

Mais tous les Généraux allarmés de la paix;

Se montroient plus ardens & plus siers que jamais;

Ils cherchoient les combats, quand les soins de leurs Princes

Se tournoient pleinement au repos des Provinces.

Que servoient dans les camps ces dernieres ardeurs,

Qu'à coûter au public, & du sang & des pleurs?

Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
Sur le point que la guerre alloit être sinie!

Il ne nous restoit plus qu'à réduire le Nord
Qui sembloit de si loin mépriser notre essort,

Espérant vainement que notre politique
Craindroit le bruit sameux que sait la Mer Baltique;

Espérant follement que des lieux reculés,

Où jamais les François n'étoient encore allés?

Pour éteindre ce feu qui forme notre audace,

'Auroient assez pour eux du seul nom de leur glace.'

Que vous connoissez mal les François d'aujour?

d'hui!

On nous a vûs legers chez nous & chez autrui:

Mais ceux qu'on accusoit autresois d'inconstance
N'auront, à vos dépens, que trop de patience.
Peuples qui nous cédez l'avantage d'agir,
Nous savons mieux que vous fatiguer & souffrir;
Vos plus vastes forêts, vos plus grandes rivieres
Sont contre les François d'impuissantes barrieres.
Crequi marche, il approche, il vous donne comp

Il passe le Wezer, votre sierté s'abat;
Tous les consédérés ont de vives allarmes;
Et leur docilité sut l'esset de nos armes.
On vit là nos amis que Wrangel (1) a perdus,
Malgré, d'un jeune Roi, les naissantes vertus;
Malgré tant de combats où parut sa vaillance,
On vit là nos amis, tombés dans l'impuissance,
D'un sort si malheureux se relever par nous,
Et du plus triste état passer dans le plus doux.
Ainsi des Nations surent les dessinées,

(1) Général des Troupes Suédoises.

Comme il plut à Louis, dures ou fortunées: Ainsi fut rétabli ce tranquille repos, Qui ne dément en rien la gloire du Héros. On voit dans le repos les plaisirs sans mollesse, Les intérêts conduits avec ordre & sagesse, Les fidéles conseils prudemment écoutés. Et les plus grands projets justes & concertés. Le courage du Prince à la guerre l'anime, Sa raison n'en veut point qui ne soit légitime. Il est sage, il est grand, il est ambitieux. Vertus & passions, tout en est glorieux, 'Au milieu des progrès la justice l'arrête; A peine a-t-il promis qu'il rend une conquête : De sa simple parole il se fait un devoir, Qui l'oblige à régler lui-même son pouvoir ; Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire? Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire. Mais s'il a quelquefois une offense à punir, Un droit à conserver, un rang à maintenir, C'est alors que l'ardeur d'un courage héroïque, 'Anime les raisons qu'avoit la politique: Tout s'émeut, tout agit à son commandement, Et l'Espagne tremblante à chaque mouvement, N'a pour se rassûrer que la seule espérance De trouver des jaloux ennemis de la France.

Espagne, devien sage, & quitte une fierté
Si contraire aux moyens qui sont ta sureté:
Abandonne un orgueil qui s'attache à des Tietres; (1)

Dans le cœur de Louis va chercher des arbitres; C'est-là qu'est le salut du reste des Etats Que tes foibles esforts ne conserveroient pas. Peuples abandonnés, que rien ne peut désendre; Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre.

Nous vous laissons troublés de cent maux intestins; Assez & trop punis par vos propres destins,

Du plus grand des mortels je connois la puissance;
Mille autres du plus doux ont connu la clémence;
Du plus juste en tous lieux j'ai ressenti la loi;
Et le sâcheux état dans lequel je me voi,
Me seroit demander la sin de ma soussrance;
Mais puisqu'il a tant sait pour l'honneur de la
France,

Puisque de tous nos Rois c'est le plus digne Roi, François, comme je suis, il fait assez pour moi.

⁽²⁾ Le Roi d'Espagne en cédant la Franche-Comté, vouloit retenir le Titre de DUC DE BOURGOGNE.

ETTR

MONSIEUR LE COMTE

D'OLONNE.

J E ne sai pas pourquoi vous admireriez mes vers, puisque je ne les admire pas moi-même; car vous devez savoir qu'au sentiment d'un grand Maître de l'Art Poëtique, (1) le Poëte est toujours le plus touché de son ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrois corriger, si l'exactitude ne saisoit trop de peine à mon humeur, & ne consumoit trop de temps à une personne de mon âge. D'ailleurs j'ai une excuse que vous recevrez, si je ne me trompe: les coups-d'essai ne sont pas souvent des chefs-d'œuvres, & les louanges que je donne au Roi, étant les prémieres véritables & sinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi. Les vôtres, pour moi, ont une ironie ingénieuse, dans laquelle je me suis vû si grand maître autresois,

Universit

⁽¹⁾ Aristote.

que le Maréchal de Clerambaut ne trouvoit que moi capable de vous disputer le mérite de cette sigure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage; & qui est autant votre serviteur que je le suis. Vous me voyez assez en garde contre le ridicule; & malgré toutes mes précautions je ne laisse pas de me laisser aller agréablement aux louanges que vous me donnez sur mon goût. Vous avez intérêt qu'il soit bon, juste, & délicat; car l'idée du vôtre que je conserve toujours, régle le mien.

Le Miracle d'amour (1) que je vis à Bourbon, est le miracle de beauté que je vois à Londres: quelques années qui lui sont venues lui ont donné plus d'esprit, & ne lui ont rien

ôté de ses charmes.

Beaux yeux, de qui l'éclat feroit cacher sous l'onde Ceux qu'on en vit sortir pour animer le monde; Je ne m'étonne pas que les plus grands malheurs

Ne vous coûtent jamais de pleurs;

Ce n'est pas au malheur à vous causer des larmes; On ne les connoît point où régnent tant de charmes:

Si vous avez, beaux yeux, des larmes à jetter, C'est l'amour seulement qui vous les doit coûters

(1) Madame Mazarin.

DE SAINT-EVREMOND. 101

Pour les attentats que vous me conseillez, je suis peu en état de les saire, & elle est en état de les soussire. S'il saut veiller les nuit entieres, on ne me donne pas quarante ans: s'il saut saire un long voyage avec le vent & la pluye, quelle santé que celle de Monsieur de Saint-Evremond! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir des cheveux, & baisser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu MadameGabrielle, (1) & si j'ai sait ma cour à Marie de Médicis. Le papier me manque: je vous prie de me mettre au rang des amis solides, immédiatement après Monsieur de Canaples (2). Miracle d'amour est votre servante

(1) Gabrielle d'Estrées, Maîtresse de Henry

(2) Alphonse de Crequi, Marquis de Canaples, qui a été ensuire Duc de Lesdiguieres.



LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

S I je venois un jour pénétré de vos charmes, Me mettre à vos genoux & répandre des larmes,

Pour obtenir de vous la grace d'un baiser,

Pourriez-vous me le resuser?

Le pourriez-vous en conscience?

Répondez, répondez, Hortence.

Las! il y va de mon trepas!

Pour Dieu ne me resusez pas:

Donnez-le moi par complaisance;

Ou prenez-le par pénitence,

Comme une sainte affliction;

Propre pour la dévotion

De ce triste temps de Carême;

Ce temps, où chacun le teint blême,

Le cœur contrit, les yeux en pleurs,

Cherche la peine & les douleurs.

DE SAINT-EVREMOND, 103

Baiser, aux ames salutaire
Plus que jeûner & porter haire
Baiser, devant Dieu, précieux,
Tu conduirois Hortence aux cieux
Et l'établirois dans la gloire
Sans passer par le Purgatoire.
Qu'à la Trape, des Résormés
D'un zéle indiscret animés,
Ne mangent rien qu'herbe & légume,
Aillent nuds pieds & prennent rhûme,
Couchent sans chemise & sans draps,

De leurs austérités je ne fais pas grand cas :

Mais consoler une vieillesse
D'un petit esset de tendresse;
Prendre soin de mes pauvres sens
Tout insirmes, tout languissans;
Et ranimer ma froide masse
Par la chaleur de quelque grace;
C'est une sainte charité,
C'est un essicace de mérite,
Qui de rout péché rendroit quitte
La plus criminelle beauté.

Merveille de nos jours, ô belle & sage Hortence, Qui pour vivre sans crime ignorez les remors, Ne vous siez pas trop à la simple innocence;

Pour le salut de l'ame il faut hair le corps;
Gêner ses appétits, se faire violence;
Il faut faire sur vous de vertueux efforts;
Et me baiser, Midame, en est un, que je pense;
Beaucoup plus cher à Dieu que n'est la contienence.

Après vous avoir demandé un baiser en vers, je vous en demanderai un en prose, dont je vous sollicite autant pour votre intérêt que pour le mien. Ce sera le dernier effet de la piété, ou le dernier effort de la raison; & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus grande Sainte, ou la plus grande Philosophe qu'on vît jamais. Priver nos sens de certains plaisirs, est un commencement de sagesse; vaincre leur répugnance & leurs dégoûts, c'est la perfection de la vertu. Que n'avez - vous été pécheresse! Vous auriez une belle occasion d'être pénitente : faut-il que votre innocence soit un obsta-cle à votre sainteté & à mon bonheur! Mais il n'y a rien qui ne se puisse réparer: si le passé n'a aucun droit sur votre repentir, j'espère que l'avenir y aura les siens; & en ce cas, Madame, je vous propose une espéce d'indulgence, qui regarde les péchés à faire aussi-bien que les péchés déja faits. On porte envie aux injures que vous me dites; il n'y a personne qui ne voulût être appellé sot comme je le suis;

DE SAINT-EVREMOND. 105 cependant, Madame, il y a des graces moins détournées, des graces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est présentement dans mes intérêts: Madame Hyde vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses couches, pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger: Mademoiselle Beverweert est prête à rendre des oracles en ma saveur. Il me semble que je la voi les cheveux en desordre, & les coësses de côté; que je la voi toute émûe de son esprit, toute inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement, Baisez le vieillard, REINE; baisez-le.

Que ferez - vous, Madame? Négligerez - vous les prieres, les avertissemens, les oracles! Compterez - vous pour rien mes services, des dents que j'ai sauvées, (1) le charme de vos oreilles que j'ai découvert? Compterez - vous pour rien les précipices où je me suis jet - té, les périls que j'ai courus, les douleurs que m'a donné votre maladie; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres! Mais ce qui est de plus important, n'aurez - vous aucun soin de votre salut? S'il est ainsi, Madame; plus de sainteté, plus de sagesse, plus de re-connoissance, plus de justice. Adieu toutes les vertus. Vous serez comme une simple sem-

⁽¹⁾ M. de Saint-Evremond empêcha Madame Mazarin de se faire arracher quelques dents.

me, comme une petite coquette à qui une ride fait peur, & que des cheveux blancs peu-

vent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raison. Vous n'avez rien des soiblesses de votre sexe. Votre ame tout-à-sait maîtresse de vos sens ; peut les obliger, malgréeux, à saire mes plaisirs sans songer aux vôtres.

Je viens, pénétré de vos charmes; Vous demander avec des larmes, La grace d'un simple baiser; Pouvez-vous me le resuser?

LETTRE

A

MONSIEUR LE COMTE

DE GRAMMONT.

J'Aı appris de Monsieur le Maréchal de Crequi, que vous étiez devenu un des plus opulens Seigneurs de la Cour. (1) Si les richesses qui amolissent le courage, & qui sa-

⁽¹⁾ Il avoit hérité de son frere, Henry de Grammont, Comte de Toulongeon, mort en 1679.

DE SAINT-EVREMNOD. 107 vent anéantir l'industrie, ne sont pas de tort aux qualités de mon Héros, je suis prêt à me réjouir du changement de votre fortune: mais si elles ruinent les vertus du Chevalier, & le mérite du Comte, je me repens de n'avoir pas exécuté le dessein que j'ai eu tant de sois de vous tuer, pour assûrer l'honneur de votre mémoire. Que j'aurois de chagrin, Monsieur le Comte, de vous voir renoncer au jeu, & devenir indifférent pour les Dames: de vous voir réserver de l'argent pour le mariage de votre fille; aimer les rentes, & parler du fonds de terre, comme d'une chose nécessaire à l'établissement des maisons! Quel changement, si vous faissez tant de cas du fonds de terre, après l'avoir abandonné si longtemps aux Pies, aux Corneilles & aux Pigeons! Quel changement si vous aspiriez à devenir Monsieur le Baron de Saint-Meat, pour avoir la Noblesse de Bigorre à votre lever, & entretenir vos voisins avec ce fausset heureux & brillant, qui gagne tous les cœurs de la Gascogne!

Ah! que deviendroit cette vie, Tant admirée & peu suivie?

Que deviendroient tous les avantages que je vous ai donnés sur Salomon?

Ce grand Sage avec ses PROVERBES;

TOS OEUVRES DE M.

Avec sa connoissance d'Herbes, Et le reste de ses talens, Sans bien, comme tu vis, n'eût pas véçu deux ans

Beaux éloges, vous seriez esfacés de la mémoire des hommes; & pour toute louange du Comte de Grammont, on entendroit dire aux Gascons & aux Bearnois: La Maison de Monsieur le Comte va bien; on y mange dans le vermeil de Monsieur de Toulongeon, & Pordre y est excelent: si les choses continuent, Mademoiselle de Grammont se fait un des bons partis de la Cour. Sauvez-vous, Seigneur, de tout discours de cette nature; celui qui a soin des alloiiettes, aura soin de vos ensans. C'est à vous de songer à votre réputation & à vos plaisirs.

Devenez opulent, Seigneur, devenez riche;
Mais ne vous donnez pas un languissant repos;
Vous pouvez n'être pas en amour un héros,
Que vous ne serez pas comme un Comte de
Guiche.

On peut, on peut encore aujourd'hui vous aimer; Et si jamais le temps à tous inéxorable, Vous ôtoit les moyens de plaire & de charmer; N'aimez pas moins, Seigneur, ce qui paroit aimable.

DE SAINT-EVREMOND. 109

Salomon, après vous, ce sage incomparable, Sur la fin de ses jours se laissoit enslâmer, Et plus il vieillissoit, plus ce seu secourable Savoit le ranimer.

Waller qui ne sent rien des maux de la vieillesse;

Dont la vivacité fait honte aux jeunes gens,

S'attache à la beauté pour vivre plus long-temps;

Et ce qu'on nommeroit en un autre foiblesse,

Est en ce rare esprit une sage tendresse,

Qui le fait résister à l'injure des ans.

Contre l'ordre du Ciel, je reste sur la terre;

Et le charme divin

De celle qui me fait une éternelle guerre, Arrête mon destin.

Du chagrin malheureux où l'âge fait conduire; Les plus beaux yeux du monde ont droit de mç fauver:

Un funeste pouvoir qui tâche à me détruire, En rencontre un plus fort qui veut me conserver! Mon corps tout languissant, ma triste & froide

Reçoit une chaleur qui vient fondre sa glace; Et la nature usée abandonnant mes jours, Je vis sans elle encor par de nouveaux secours; Je vis, & chez un autre est le sond de ma vie;

Je ne suis animé que de seux empruntés, Ma machine ne va que par ressorts prêtés,

> Ma trame desunie Se reprend & se lie;

Par des esprits secrets qu'inspirent ses beautés.

N'enviez pas, Seigneur, ces innocentes aides,

Que nous savons tirer de nos derniers desirs:

Les sentimens d'amour sont pour nous des remedes,

des.

Et pour vous des plaisirs.

Notre exemple pour vous, n'est pas encore à suivre:

Par diverses raisons nous nous laissons charmer;

Dans l'âge où je me voi, je n'aime que pour vi-

Il vous reste du temps à vivre pour aimer.

Je vous souhaiterois un siècle, si je ne savois que les hommes extraordinaires ont plus de soin de leur gloire, que de leur durée.

Soutenez jusqu'au bout la gloire d'une vie Qui fait l'amour d'un sexe, & de l'autre l'envie; Unissez les talens d'un Abbé singulier, Avec les qualités d'un rare Chevalier; Joignez le Chevalier au Comte; DE SAINT-EVREMOND. III Et qu'on trouve au Héros, qui mon Héros sur monte.

ABBE', vous sûtes plaire à ce grand Richelieu; Vous plûtes, Chevalier, au Foudre de la Guerre;

Le Comte a le plus digne lieu, Il a part aux bienfaits du Maître de la terre, D'un Roi que l'Univers regarde comme un Dieu; Je sais que son courroux est pis que le tonnerre; Heureux qui peut jouir de ses saveurs! Adieu.

L' A M I T I E'

SANS AMITIE,

A

MONSIEUR LE COMTE

DE SAINT-ALBANS. (1)

J'A 1 crû long-temps que les femmes avoient un assez grand avantage sur nous; en ce que nous ne sommes aimés que des moins sages, & que le plus sage des hommes

⁽¹⁾ Madame la Duchesse Mazarin sit imprimer cette Pièce à Londres en 1681, & y mit malicieusement ce Titre.

TIZ OEUVRES DE M.

a trouvé à propos de les aimer toute sa viel Le plus galant de l'antiquité, le plus vertueux, le plus grand; Alcibiade, Agesilas, Alexandre, ont connu d'autres appas que ceux des Dames. Le plus magnanime des Romains; Scipion, l'honneur d'une République, à qui on ne peut rien reprocher que l'ingratitude qu'elle eut pour lui: Scipion, est loué d'une continence qui ne sutautre chose que le peu de goût, que le peu de sentiment qu'il eut pour elles. César qu'il sussit de nommer pour tour elles. César qu'il sussit de nommer pour tour elles. César qu'il sussit de nommer pour tout éloge, ne se montra dissicile à aucun amour. Salomon sut bien éloigné de ces partages, & de ces dégoûts; il s'attacha pleinement aux semmes, insensible à tous autres charmes que les leurs.

C'est une chose assez surprenante, que les plus galans, les grands-hommes, les gens de bien, les magnanimes, ayent pû se passer de l'amour des semmes; & comme si cet amour étoit reservé pour le caractère du Sage, que Salomon en ait fait la plus ordinaire occupation de sa vie: il est surprenant, je l'avoue; mais après y avoir fait quelque réfléxion, je n'y trouve rien qui doive étonner. Les galans de l'antiquité avoient une grande répugnance pour la sujetion : amoureux de tous agré-mens, ils se gardoient la liberté de passer d'un Sexe à l'autre à leur fantaisse. L'amour des femmes auroit amolli le courage des grands hommes

DE SAINT-EVREMOND. 113 hommes; la vertu des gens de bien en eût été alterée; la grandeur d'ame des magnanimes en eût pû être affoiblie: mais la sagesse couroit peu de danger avec les semmes. Le sage, supérieur à leurs soiblesses, à leurs inégalités, à leurs caprices, sait les gouverner comme il lui plaît, ou il s'en désait comme bon lui semble. Tandis qu'il voit les autres dans la servitude, agités de quelque passion malheureuse, il goûte une douceur qui char-me ses maux; qui lui ôte le sentiment de mille ennuis, qu'on ne rend pas insensibles par la raison. Ce n'est pas qu'il ne puisse tomber en quelque erreur; la nature humaine ne laisse à notre ame aucun état assuré: mais il n'est pas long-temps sans retrouver ses lumières égarées & sans rétablir la tranquillité qu'il a perdue.

C'est ce qu'on a vû pratiquer à Salomon; lequel aima les semmes toute sa vie : mais disféremment, selon les temps dissérens. Etant jeune il eut la tendresse d'un amant : ses expressions molles & amoureuses le témoignent assez; & il sussit de lire le Cantique des Cantiques pour s'en convaincre. Quon me pardonne si je n'y cherche pas un sens mystique. On ne me persuadera jamais que Salomon ait voulu faire parler Jesus-Christ à son Eglise avec des sentimens plus moûs & des expressions plus lascives, que n'en ont eu Catulles pour Lesbie, Ovide pour Corinne, en

Tome IV.

vers plus tendres que ceux de Pétrarque pour Laure, plus galans que ceux de Voiture pour Belize. Je croi que Salomon ne parloit pas même à une épouse: tant d'amour, tant d'ardeur regardoit une maîtresse cherement aimée. Il avoit connu par l'expérience de ses amours, que les semmes sont plus passionnées que les hommes. C'est une vérité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous assurer : car voulant exprimer les sentimens que David & Jonathan avoient l'un pour l'autre; ils s'aimoient, dit-elle (1), de l'amour d'une semme: pour montrer que c'étoit le plus tendre des amours. Salomon dans la vigueur de son âge, fait

Salomon dans la vigueur de son âge, sait voir moins de tendresse & de sincérité dans ses affections. Il employa jusqu'à la réputation de sa sagesse pour se saire aimer. C'est par-là qu'il tira tant d'or de la Reine de Saba: de cette Reine, sollement éprise de la sagesse; qui voulut quitter son Royaume pour voir un sage. Comme Salomon approcha de la vieillesse, il changea de conduite avec les semmes. Lorsqu'il eut perdu le mérite de plaire, il s'en sit un d'obéir. Il pouvoit commander; il pouvoit contraindre: mais il ne voulut

⁽¹⁾ Au second Livre de SAMUEL, chap. I. vers. 26. Il y a dans l'Hébreu, L'amour que vous aviez pour moi éroit extrême: il passoit l'amour des Femmes. C'est David qui parle de son cher Jonathan, qu'il venoit de perdre.

DE SAINT-EVREMOND. 115 rien devoir à la puissance; il voulut que la docilité & la soûmission lui tinssent lieu de ses agrémens passés. Tout Roi, tout sage qu'il est, il se soûmet aux maîtresses sur ses vieux jours: croyant qu'en cet âge trisse & malheureux, il saut se dérober autant qu'on peut à soi-même; & qu'il vaut mieux se livrer aux charmes d'une beauté, qui enchante nos maux, qu'à des résléxions qui nous attrissent, & à des imaginations qui nous essrayent.

Je n'ignore pas que Salomon a été blâmé

de cette dernière conduite: mais quoique sa raison parût affoiblie, il ne laissoit pas d'être sage à son égard. Il adoucissoit par-là ses chagrins, flattoit ses douleurs, détournoit des maux qu'il ne pouvoit vaincre; & la sagesse, qui ne trouvoit plus les moyens de le saire heureux, se servoit utilement de diversions, pour le rendre moins misérable. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commens çons à nous déplaire, par un dégoût qui se forme secrettement en nous de nous-mêmes. 'Alors notre ame vuide d'amour-propre, se remplit aisément de celui qu'on nous inspire; & 'ce qui n'auroit plû que légerement autre-fois, par la résistance de nos sentimens, nous charme & nous assujettit dans notre soiblesse. C'est parlà que les maîtresses disposent à leur gré des vieux amans, & les femmes des vieux maris; c'est par-là que Syphax s'abandonna

Kij

aux volontés de Sophonisbe, & qu'Auguste fut gouverné par Livie; & pour ne pas tirer tous mes exemples de l'antiquité, c'est ainsi que Monsieur de Senectere (1), digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs, par le seul mérite d'honnête-homme; c'est ainsi que ce courtisan aussi sage, que délicat & poli, se laissoit aller mollement à l'amitié d'une jeune femme, qu'il avoit épousée sur ses vieux jours. Si vous saviez, disoit-il à ses amis, quel est l'état d'un homme de mon âge, qui n'a que soi même à se présenter dans la solitude; vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une compagnie qui me plait, à quelque prix que ce fût. Je ne l'en blâmai jamais : comment blâmer une chose que Salomon a autorisée par son exemple, & que Monsseur le Maré-chal d'Estrées vient d'autoriser par le sien (2); Cependant malgré toutes ces autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de sorce d'esprit, pour conserver le goût de la liberté jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'est pas qu'une pleine indépendance soit toûjours louable : de ses gens si libres & si détachées, se sont les indissérens & les ingats. Evitons l'assujettissement & la liberté entière;

⁽¹⁾ Pere du Maréchal de la Ferté. (2) Le Maréchal d'Estrées épousa en troisiémes nôces, & à l'âge de 91 ans, Gabrielle de Longueval, fille de Manicamp.

pour nous contenter d'une liaison douce & honnête, aussi agréable à nos amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des soins, pour les intérêts de ceux que j'aime, plus que mes petits secours; tout soibles qu'ils sont dans les besoins; plus que la discrétion dans le commerce, & le se-cret dans la considence; qu'on aille chercher ailleurs des amitiés: la mienne ne sauroit sour-inir rien davantage.

Les passions violentes sont inégales; & font craindre le désordre du changement. En amour, il les faut laisser pour les Polexandres & les Cyrus dans les Romans; en amirié, pour Oreste & Pylade dans les Comédies. Ce sont des choses à lire & à voir représenter, quon ne trouve point dans le monde: & heureusement on ne les y trouve pas, car elles y produiroient des avantures bien extravagantes.

Qu'a fait Oreste, ce grand & illustre exemple d'amitié: qu'a-t-il fait qui ne doive donner de l'horreur? Il a tué sa mere, & assassiné Pyrrhus, il est tombé en de si étranges sureurs, qu'il en coûte la vie aux Comédiens, qui tâchent de les bien réprésenter (1). Observons

⁽¹⁾ Montsseuri sit de si grands essorts pour représenter le personnage d'Oreste: dans l'Andromaque de Racine, qu'il tomba malade & en mourut. La même chose étoit arrivée à Mondori dans une représentation de la Mariane de Tristan.

TIS OEUVRES DE M.

avec attention la nature de ces attachemens uniques qu'on vante si fort, & nous trouverons qu'ils sont sormés d'une mélancolie noire qui fait tous les Misantropes. En esset, se réduire à n'aimer qu'une personne, c'est se disposer à hair toutes les autres: & ce qu'on croit une vertu admirable à l'égard d'un particulier, est un grand crime envers tout le monde. Ce-lui qui nous sait perdre le commerce des hommes, par un abandonnement pareil au sien, nous fait perdre plus qu'il ne vaut; cût-il un mérite considérable. Faisons les désinteressés tant qu'il nous plaira; renfermons tous nos desirs dans la pureté de notre passion, n'imaginant aucun bien qui ne vienne d'elle; nous languirons cependant en cette belle amitié, si nous ne tirons de la societé générale; des commodités & des agrémens qui animent la particuliere.

L'union de deux personnes attachées entiérement l'une avec l'autre; cette belle union a besoin de choses étrangeres qui excitent le goût du plaisir, & le sentiment de la joie. Avec toute la sympathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à sournir la consolation de l'ennui qu'elle sait naître. C'est dans le monde, & dans un mélange de divertissement & d'affaires, que les liaisons les plus agréables & les plus

DE SAINT-EVR EMOND. 119 utiles sont sormées. Je sais plus de cas de la liaison de Monsieur le Maréchal d'Estrées & de Monsieur de Senecterre, qui ont vécu cinquante ans à la Cour dans une considence toujours égale: je sais plus de cas de la consiance que Monsieur de Turenne a eue en Monsieur de Ruvigni, quarante ans durant, que de ces amitiés toûjours citées, & jamais mises en

usage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié, il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Les amis importuns font souhaiter des indifférens agréables. Les difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services. Les impérieux nous tyrannisent : il faut hair ce qu'ils haissent, fût-il aimable, il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouve-rions désagréable & sâcheux. Il saut saire violence à notre naturel; asservir notre jugement; renoncer à notre goût; &, sous le beau nom de complaisance, avoir une soûmission générale pour tout ce qu'impose leur autorité. Les jaloux nous incommodent : ennemis de tous les conseils qu'ils ne donnent pas; chagrins du bien qui nous arrive sans leur entremise; joyeux & contens du mal qui nous vient par le ministère des autres. Il y a des amis de pro-

fession, qui se font un honneur de prendre notre parti sur tout: & ces vains amis ne servent à autre chose qu'à aigrir le monde contre nous, par des contestations indiscretes. Il y en a d'autres qui nous justifient, quand personne ne nous accuse: qui par une chalcur imprudente nous mettent en des affaires où nous n'étions pas ; & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces amitiés; pour moi je ne me satisfais pas d'une bonne volonté nuisible, je veux que cette bonne volonté soit accompagnée de discrétion & de prudence. L'affection d'un homme ne raccommode point ce que sa sottise a gâté. Je lui rens graces de son zéle impertinent, & lui conseille d'en faire valoir le mérite parmi les sots. Si les lumières de l'entendement ne dirigent les mouvemens du cœur, les amis sont plus propres à pous sâcher qu'à les amis sont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire; plus capables de nous nuire que de nous servir.

Cependant on ne parle jamais que du cœur; dans tous les discours qu'on entend faire sur l'amour & sur l'amitié. Les Poëtes en deviennent importuns; les amans ennuyeux; & les amis ridicules. On ne voit autre chose à nos Comédies que des filles de Roi, qui donnent le cœur, & resusent la main; ou des Princesses qui offrent la main, & ne sauroient consentir à donner le cœur. Les amans se rendent

DE SAINT-EVREMOND. 128

Ment fades à demander éternellement la purcté de ce cœur; & les amis, érigés en précieux, le veulent avoir comme les amans. Ce n'est pas en connoître bien la nature: car pour un peu de chaleur mal réglée; pour quelque tendresse inégale & incertaine qu'il peur avoir, il n'y a caprice, ingratitude, infidelité,

qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour aveugle, fort mal-àpropos, n'en déplaise aux rêveries des Poëtes, & aux fantaisses des Peintres. L'Amour n'est autre chose qu'une passion, dont le cœur fait d'ordinaire un méchant usage. Le cœur est un aveugle, à qui sont dues toutes nos erreurs. C'est lui qui présère un sot à un honnête-homme; qui sait aimer de vilains objets, & en dédaigner de fort aimables; qui se donne aux plus laids, aux plus dissormes, & se refuse aux plus beaux, & aux mieux faits.

C'est lui, qui par un Nain a fait courir le monde, A l'ami de Joconde. (1)

C'est lui qui déconcerte les plus réguliéres; qui enleve les prudes à la vertu, & dispute les saintes à la grace. Aussi peu soûmis à la régle dans le Convent, qu'au devoir dans les samilles: insidéle aux époux; moins sûr

Tome IV.

⁽¹⁾ Voyez dans les Contes de la Fontaine la Nouvelle intitulée Joconde.

aux amans; troublé le premier, il met le dés fordre & le déréglement dans les autres. Il agit sans conseil & sans connoissance: révolté contre la raison qui le doit conduire, & mû secrettement par des ressorts cachés, qu'il ne comprend pas, il donne & retire ses affections sans sujet; il s'engage sans dessein; rompt sans mesure, & produit ensin des éclats bizarres, qui deshonorent ceux qui les soussrent & ceux

qui les font.

Voilà où aboutissent les amours & les amitiés, fondées sur le cœur. Pour ces liaisons justes & raisonnables, dont l'esprit a sû prendre la direction, il n'y a point de rupture à ap-préhender: car ou elles durent toute la vie; ou elles se dégagent insensiblement, avec discrétion & bienséance. Il est certain que la nature a mis en nos cœurs quelque chose d'ai-mant (si on le peut dire) quelque principe secret d'affection; quelque sond caché de tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le temps : mais l'usage n'en a été reçû & autorisé parmi les hommes, qu'autant qu'il peut rendre la vie plus tranquille & plus heureuse. C'est sur ce sondement qu'Epicure l'a tant recommandé à ses disciples: Que Ciceron nous y exhorte par ses discours, & nous y convie par des exemples: Que Sénéque, tout rigide & tout austére qu'il est, devient doux & tendre, aussi-tôt qu'il parle de

DE SAINT-EVREMOND. 123

l'amitié: Que Montagne encherit sur Sénéque, par des expressions plus animées: Que Gassendi explique les avantages de cette vertu, & dispose ses lecteurs, autant qu'il lui est

possible à se les donner.

Toutes les personnes raisonnables; tous les honnêtes gens imitent en cela les Philosophes, sur le sondement que l'amitié doit contribuer plus qu'aucune autre chose à notre bonheur. En esset, on ne se détacheroit point en quelque saçon de soi-même, pour s'unir à un autre si on ne trouvoit plus de douceur en cette union que dans les premiers sentimens de l'amour-propre. L'amitié des sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde. Celle des autres, impétueuse & déconcertée, trouble la paix de la societé publique, & le plaisir des commerces particuliers. C'est une amitié sauvage, que la raison désavoue, & que nous pourrions souhaiter à nos ennemis, pour nous venger de leur haine.

Mais quelque honnêtes, quelque réglés que soient les amis, c'est une chose incommode que d'en avoir trop. Nos soins partagés ne nous laissent ni assez d'application pour ce qui nous touche, ni assez d'attention pour ce qui regarde les autres. Dans l'épanchement d'une ame, qui se répand universellement sur tout, les affections dissipées ne s'actachent proprement à rien. Vivons pour peu

L ij

de gens qui vivent pour nous: cherchons la commodité du commerce avec tout le monde, & le bien de nos affaires avec ceux qui peuvent nous yservir.

LAPRUDE

EŢ

LA PRECIEUSE

A M A D A M E. * * *

Pour un plaisir trop rare en commerce d'az mour,

Une Dame galante est souvent décriée, Quand la semme de bien, la Prude mariée Epuise chastement son époux nuit & jour.

Dans leur volupté domestique
Si l'époux une fois tombe en quelque langueur;
Aussi-tot la Prude se pique;

Sa vertu se chagrine, & le fâcheux honneur De la bonne Dame pudique,

Ne laisse rien exemt de sa méchante humeuri Mais passons à la Précieuse,

Vestale à l'égard d'un amant

DE SAINT-EVREMOND. 125

Et solide voluptueuse Avec un mari peu charmant. Le jour sa belle ame épurée

Vit d'un tendre desir, & d'une chere idée;

La nuit, elle prend soin du corps, Animant d'un époux les vertueux essorts.

L'appétit conjugal la presse,
Et sa pudeur, d'un homme nû
Sousse la robuste caresse:
Mais ses façons & sa vertu
Reprennent leur délicatesse,
Si-tôt que le jour est venu.
Par quelque secrete influence
Qui se rend maîtresse des mœurs:
C'est votre sort, mes cheres sœurs,

De jouir sans amour, d'aimer sans jouissance.

J'en veux excepter les plaisirs De votre amitié mutuelle, Qui tient souvent au-dessous d'elle La simple douceur des desirs.

Nous ne vous plaignons point, ô cheres Précieuses,

Qui, dans les bras aimés de quelque tendre sœur, Savez goûter le fruit des peines amoureuses, Sans intéresser votre honneur.

L iij

Nous plaignons, nous plaignons une Dame ga-

Discrete en ses amours, & rarement contente;
Elle a dans sa maison à souffrir le courroux
Ou les soins inquiets d'un bizarre jaloux.
Pour des indifférens il lui saut se contraindre;
Dissimuler ses maux; ne parler que pour seindre;
Voir toujours son époux, & vouloir un amant;
'Ah! qui peut exprimer un si cruel tourment?

Aimer est une chose rude,
Au prix du métier de la Prude
Le Prude n'a point ces langueurs,
Dont on voit sécher tant de cœurs;
La nuit se donne à la nature;
Tout le jour se passe en censure;
Elle blâme jusqu'aux desirs;

Et parlant de vertus, se créve de plaisirs.

On condamne ce qu'elle blâme,
Par respect à son jugement;
L'appétit sui tient lieu de flâme;
Elle jouit commodément:
Si Dieu m'avoit fait naître semme;
Je serois Prude affûrément.

Je pourrois bien aussi d'une sœur précieuse, Vivre aimée autant qu'amoureuse;

DE SAINT-EVREMOND. 127

Mais quand le premier des Medors,

Pour me toucher le cœur, feroit tous ses efforts;

Il me trouveroit inhumaine,

Je rirois de ses vains soupirs,

Et serois tous les jours sa peine,

Sans faire jamais ses plaisirs.

LETTRE

A

MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

OTR E vie, ma très-chere, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la sin. Que l'enser de Monsieur de la Rochesoucault ne vous épouvante pas (1); c'étoit un enser médité, dont il vouloit saire une maxime: prononcez donc le mot d'amour hardiment, & que ce-lui de vieille ne sorte jamais de votre bouche.

⁽¹⁾ L'ENFER DES FEMMES, C'EST LA VIEIL-LESSE, disoit un jour le Duc de la Rochesoucault à Mademoiselle de l'Enclos. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond.

Il y a tant d'esprit dans votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingatitude d'avoir honte de nommer l'A MO UR, à qui vous devez votre mérite & vos plaisirs! Car enfin, ma belle gardeuse de Cassette, la réputation de votre probité est particuliérement établie, sur ce que vous avez rélisté à des amans qui se sussent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos passions pour faire valoir toutes vos vertus; cependant vous n'avez exprimé que la moitié du caractére : il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis; rien de plus sec que ce qui regarde vos amans. En peu de vers je veux faire le caractère entier; & le voici, formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez enes.

En amitié, toujours sûre & sincére;

Pour vos amans les humeurs de Vénus;

Pour vos amis les solides vertus.

Quand les premiers vous nommoient infidelle;

Et qu'affervis encore à votre loi,

Ils reprochoient une flâme nouvelle;

Les autres se louoient de votre bonne soi.

Tantôt c'étoit le naturel d'Héléne,

Ses appétits comme tous ses appas;

Dans vos amours, on vous trouvoit légere;

Tantôt c'étoit la probité Romaine,

C'étoit d'honneur, la régle & le compas.

Dans un Couvent en sœur dépositaire,

Vous auriez bien ménagé quelque affaire;

Et dans le monde à garder les dépôts,

On vous eût justement présérée aux dévots.

Que cette diversité ne surprenne point.

L'indulgente & sage nature A formé l'ame de Ninon De la volupté d'Epicure, Et de la vertu de Caton.

LETTRE

A

MONSIEUR JUSTEL.(1)

JE suis ravi, Monsieur, de vous voir en Angleterre; le commercé d'un homme aussi savant, & aussi curieux que vous, me

(1) M. Justel, homme de mérite, & qui avoit une grande connoissance des Livres, se retira à Londres avec toute sa famille au mois d'Octobre 1681. Quelques années après il obtint la Charge de Bibliothécaire du Roi à saint James.

130 OEUVRES DE M.

donnera beaucoup de satisfaction: mais permettez-moi de n'approuver pas la résolution
que vous avez prise de quitter la France, tant
que je vous verrai conserver pour elle un si tendre, & si amoureux souvenir. Quand je vous
vois triste & désolé, regretter Paris aux bords
de notre Tamise, vous me remettez dans l'esprit les pauvres Israëlites, pleurant leur Jerusalem aux bords de l'Euphrate. Ou vivez heureux en Angleterre, par une pleine liberté de
conscience; ou accommodez-vous à de petites rigueurs sur la religion en votre pays,
pour y jouir de toutes les commodités de la
vie.

Est-il possible que des images, des ornemens, de légeres Cérémonies; que de petites nouveautés superstieuses à votre égard, dévores au nôtre; que de certaines questions agitées avec plus de subtilité pour la réputation des Docteurs, que de connoissance & de bonne soi pour notre édification; est il possible, enfin, que des dissérences si peu considérables, ou si mal sondées, troublent le repos des Nations, & soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes? Il est beau de chercher Dieu en esprit é en vérité; ce premier Etre; cette souveraine intelligence mérite nos spéculations les plus épurées: mais quand nous voulons dégager notre ame de tout commerce avec nos sens, sommes-nous assurés qu'un

DESAINT-EVREMOND. 131 entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues, & ne se sorme plus d'extrava-gances, qu'il ne découvrira de vérités ? D'où pensez-vous que viennent les absurdités de tant de Sectes, que des méditations creuses, où l'esprit, au bout de sa rêverie, ne rencontre

que ses propres imaginations?

Perdez, Monsieur, cette opposition chazgrine & opiniâtre que vous avez contre nos Images: les images arrêtent en quelque saçon cet esprit si difficile à sixer. Dailleurs il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'imitation; & de toutes les imitations, il n'y en a point de si légitime que celle d'une peintu-re, qui nous réprésente ce que nous devons révérer. L'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de leurs vertus, & fait naître en nous un juste desir d'acquerir la perfection qu'ils ont acquise. Il est des émulations de sainteté aussi bien que des jalousies de gloire: & si le Portrait d'Alexandre anima l'ambition de César à la conquête du monde, l'Imade nos Saints peut bien exciter en nous l'ar-deur de leur zéle, & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les cieux.

Chacun sait que Numa désendit toutes sorte d'Images dans les Temples des Romains; & sa Loi sut religieusement observée assez long-temps: mais il fallut revenir à la nature, qui se passe avec trop de peine de la réprésentation des objets, lorsque les objets lui manquent; & les livres de ce Législateur ayant été trouvés par hazard dans son sépulcre, on jugea plus à-propos de les brûler, que de retourner à la sécheresse de ces premieres institutions. Les Peres n'ont rien attaqué si vivement chez les Payens, que les sigures & les images: c'étoient des Dieux de bois & de pierre; c'é

J'avoue que le vieux Testament ne permettoit pas de rien sormer à la ressemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand ouvrage de l'Univers. Les cieux, le soleil, les étoiles, les élemens, étoient les images de son immensité & de sa puissance; l'ordre merveilleux de la nature nous exprimoit sa sagesse; notre raison, qui veut tout connoître, trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie; & voilà tout ce qui pouvoit être figuré d'un Dieu, qui ne se découvroit aux hommes que par ses œuvres. Il n'en est pas ainsi dans la nouvelle alliance.

⁽¹⁾ Le second Concile de Nicée, tenu l'an 787. par les intrigues de l'Impératrice Iréne.

DE SAINT-EVREMOND. 133
Depuis qu'un Dieu s'est fait homme pour no tre salut, nous pouvons bien nous en sormer des images, qui nous excitent à la reconnois. sance de sa bonté & de son amour. Et en efset, si on a condamné, comme Hérétiques, ceux qui nioient son humanité, n'est-ce pas une absurdité étrange de nous traiter d'Idolà-: tres, pour aimer à la voir représentée? On nous ordonne de songer toujours à sa passion; de méditer toujours sur ses tourmens; & on nous fait un crime d'avoir des Figures, qui en entretiennent le souvenir: on veut que l'ima-ge de sa mort soit toûjours présente à notre esprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Votre aversion pour les Ornemens de nos Prêtres, & pour ceux de nos Eglises, n'est pas mieux sondée. Ne savez-vous pas, Monsieur, que Dieu prit le soin d'ordonner luimême jusqu'à la frange des habits du Grand Pontife ? Nos habits Pontificaux n'approchent point de ceux du grand Sacrificateur: & vous ne pardonneriez guerre à nos Evêques un Pestoral & de petites Clochettes, s'ils disoient la Messe avec ces beaux ornemens. Pour la pompe de nos Eglises, vous avez raison de la nommer vaine, si vous la comparez avec la magnificence solide du Temple de Salomon, où l'or & l'argent auroient pû servir de pierre à la structure de ce bâtiment sisomptueux. Votre austérité n'est pas moins farou-

che à retrancher nos Musiques, qu'à condant ner nos images. Vous devriez vous souvenir que David n'a rientant recommandé aux Israë-lites, que de chanter les louanges du Seigneur avec toutes sortes d'instrumens. La Musique des Eglises éleve l'ame, purifie l'esprit, touche le cœur, inspire & augmente la dévotion.

Lorsqu'il s'agit d'un mystère, ou d'un miracle, vous ne connoissez que les sens & la raison: dans les choses naturelles, qui conduisent à la picté, les sens & la raison sont vos ennemis: là vous donnez tout à la nature, ici à la grace: là on ne vous allegue rien de surnaturel, que vous ne traitiez de ridicule ; ici on ne vous dit rien d'humain, que

vous ne trouviez profane & impie. Les contrarietés, Monsieur, n'ont duré que trop long-temps. Convenez avec nous des usages légitimement établis; & nous crierons avec vous contre des abus, qui s'introduisent; contre un sale intérêt, des gains sordides; contre des piéges tendus à la foiblesse des semmes, & à la simplicité des hommes superstitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la corruption, travaillent à se donner de la pureté: que ceux qui ont la vanité de se croire purs, s'accommodent à de petites altérations insensibles, où tombe la condition humaine par nécessité. Qu'ici un Catholique ne soit pas exterminé comme Idolâtre; que là un Protestant ne soit pas brûlé comme HéréDE SAINT-EVREMOND. 135 tique. Il n'y a rien de plus juste que d'adorer ce qu'on croit un Dieu; il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit simplement un Signe; & je ne sai comment cette diversité de créance a pû causer des supplices si barbares dans une Religion toute sondée sur l'amour. Si ce sont-là des effets de zéle qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la sureur!

Une partie des Peres s'est attachée au sens litéral de ces paroles, Ceci est Mon Corps: l'autre les a prises au sens figuré, dans un pays où l'on parloit presque toujours par sigure. La vérité de ce que je dis se prouve très-claire-ment par les livres de Monsieur Arnauld & de Monsieur Claude, où quand Monsieur Arnauld allegue un passage de quelque Pere, tout l'esprit & la dextérité de Monsieur Claude suffisent à peine pour l'éluder; & lorsque ce dernier en cite un autre avantageux à son opinion, toute la force & la véhemence de Monsieur Arnauld ne renversent point l'argument de Monsieur Claude. Cette différence de sentimens dans les Peres est maniseste. Il ne saut qu'avoir un peu de sens pour le connoître, & un peu de sincérité pour l'avoiier. Cependant, Monsieur, cette dissérence ne rompoit point la Communion de l'Eglise, & tous ces Peres alloient religiensement ensemble recevoir les graces qui nous sont promises en ce Sacrement.

¥36 OEUVRES DE M.

Vous me direz, qu'il est difficile de con: venir avec nous d'un Corps sans figure, & sans extension: mais est-il aisé de s'accommoder avec yous de votre Manducation spirituelle; de cette Foi qui mange réellement la substance de ce même Corps? La difficulté est grande de tous côtés, & un miracle est aussi nécessaire à votre opinion qu'à la nôtre. Laissez-nous donc la créance d'un Mystére inconcevable; & nous vous laisserons ce mêlange bizarre de foi & de raison, inexplicable pour vous, & incompréhensible pour les autres. Que chacun demeure attaché à sa Doctrine comme il lui plaira: mais accordons-nous dans l'usage du Sacrement : les Peres en ont usé autrefois ainsi, pourquoi ne serons-nous pas aujourd'hui la même chose ?

L'article de l'Adoration n'y doit pas être un obstacle, puisque la véritable Adoration est un acte intérieur, qui dépend de vous; & sans la direction de votre esprit, & le mouvement de votre cœur, vous avez beau vous mettre à genoux, vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer, les ensans seroient idolâtres en Angleterre, pour aborder leurs Parens dans cette posture humble & soumise; & un amant qui se met aux pieds de sa maîtresse feroit un acte d'Idolâtrie; & les Espagnols; dont les révérences sont des espéces de génufléxions, seroient pour le moins des prosanes.

DE SAINT-EVREMOND. 137 C'est par un rasinement de votre principe, que les Quakers n'ôtent leur chapeau ni aux Princes ni aux Magistrats, dans l'apréhension qu'ils ont de communiquer à la créature, la gloire qui n'est dûe qu'au Créateur. Chose étrange! que vos Messieurs, qui sont une guerre ouverte à la superstition, tombent euxmêmes dans une conduite plus surperstitieuse, que celle qu'on impute aux Catholiques les moins instruits. En esset, ne pas rendre le respect qu'on doit, par un scrupule de religion mal sondé, est plus inexcusable, que d'en rendre trop par un zéle mal entendu.

Si j'avois été en la place des Résormés, j'au-

rois reçu le Livre de Monsieur de Condom le plus favorablement du monde; & après avoir remercié ce Prélat de ses ouvertures insinuantes, je l'aurois supplié de me sournir une Catholicité purgée, & conforme à son Ex-position de la Foi Catholique. Il ne l'auroit pas trouvée en Italie, en Espagne, ni en Portugal: mais il auroit pû vous la faire trouver en France, dégagée des supersti-tions de la multitude, & des inspirations étrangeres; reglée avec autant de sagesse, que de pieté par nos loix, & maintenue avec fermeté par nos Parlemens. Alors, si vous crai-gniez la puissance du Pape, les libertés de l'Eglise Gallicane vous en mettront à couvert; alors sa Sainteté ne sera ni insaillible, ni arbi-Tome IV.

138 OEUVRES DE M.

tre souveraine de votre soi : là, elle ne disposera ni des Etats des Princes, ni du Royaume des Cieux à sa volonté : là, devenus assez Romains pour révérer avec une soumission légitime son caractère & sa dignité, il vous suffira d'être François pour n'avoir pas à craindre

sa jurisdiction.

Que si l'amour de la séparation vous possede encore, & que vous ne puissiez vous détacher en rien de l'habitude de vos sentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous ôte, comme d'une injustice; remerciez de ce qu'on vous laisse, comme d'une grace. Le chagrin, les murmures, les oppositions, sont capables d'avancer la ruine de votre parti: une conduite plus respectueuse, des intérêts plus discretement ménagés que violemment soûtenns, pourroient arrêter le dessein de votre perte, s'il étoit formé. Les controverses ne sont qu'aigrir les esprits: en l'état que sont les choses, vous avez besoin de bons directeurs, plus que de bons écrivains, pour vous conserver. Vos Peres ont mis tous leurs talens en usage, pour se faire accorder des Priviléges; votre habileté doit être employée pour empêcher qu'on ne vous les ôte. L'audace, la vigueur, la fermeté, ont sû faire les protestans: le zéle, la fidelité la soumission vous maintiendront; & on souffrira comme obéissans, ceux qu'on détruiroit comme rebelles. Enfin,

Monsieur, si vous avez une Religion douce & paisible, dans laquelle vous ne' cherchiez que votre salut, il saut croire qu'on ne troublera point des exercices modestes & pieux: mais si jalouse & querelleuse elle attaque celle de l'Etat; si elle reprend, censure, & condame les choses les plus innocentes, je ne vous répons pas d'une longue indulgence, pour l'indiscrétion d'une étrangére, injuste, & sâcheuse en ses corrections.

Une des premieres sagesses, & des plus commandées, c'est de respecter en tout pays la religion du Prince. Condamner la créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même-temps. Un Catholique Anglois, qui dans ses discours ou dans ses écrits donne le nom d'HERESIE à la Religion Anglicane, traite le Roi d'Angleterre d'HERETIQUE, & lui fait une infulte dans ses propres Etats. Un Huguenot en France, qui traite la Religion Catholique d'I-DOLATRIE, accuse le Roi, par une conséquence nécessaire, d'être I DO LATRE: ce que les Empereurs Payens même n'ont pû fouffrir. Je ne trouve rien de plus injuste, que de persecuter un homme pour sa créance; mais je ne vois rien de plus sou, que de s'attirer la persécution.

Voulez vous me croire, Monsieur, jouis fa sez paisiblement de l'exercice qu'on vous per-

net, tel qu'il puisse être, & soyez persuadé que les Princes ont autant de droit sur l'extérieur de la Religion, qu'en ont les sujets sur le sond secret de leur conscience.

Si vous entrez bien dans la considération de cette vérité, un Temple abattu en Lan-guedoc ne vous sera pas une injure; Charen-ton conservé sera un bien-sait. La sureur des opinions & l'opiniâtreté des partis, ne sont pas pour un homme sage comme vous; vo-tre honneur & votre zéle sont à couvert de tout reproche, par ce que vous avez déja souffert; & vous ne sauriez mieux saire, que d'aller fixer à Paris une Religion errante & vagabonde, que vous avez traînée de pays en pays assez long-temps. Je vous exhorterois vainement à y renoncer, dans la disposition où vous êtes: un sentiment comme naturel; qui se forme des premieres impressions; l'attachement qu'on se fait par les anciennes habitudes; la peine qu'on a de quitter une créance, dans laquelle on est nourri, pour en prendre une autre où l'on a vécu toujours opposé; une fausse délicatesse de scrupule, une fausse opinion de constance, sont des liens que vous romprez difficilement: mais laissez à vos en-fans la liberté de choisir, que vos vieux engagemens ne vous laissent pas. Vous vous plai-gnez de l'Arrêt qui les oblige de saire choix d'une Réliglon à sept ans, & c'est la plus

prande faveur qu'on leur pouvoit faire. Parlà on leur rend la Patrie, que vous leur aviez ôtée; on les remet dans le sein de la République, d'où vous les aviez tirés; on les fait rentrer dans le droit des honneurs & des dignités dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez donc point, Monsieur, des avantages; que vous avez negligés; & gardant pour vous vos opinions & vos malheurs, remettez le soin de leur Religion & de leur sortune à la Providence.

Où est le Pere qui n'inspire le zéle de sont parti, autant que celui de sa religion, à ses enfans? Et que sait on ce qui arrivera de ce zéle, s'il s'en sormera de la sureur, ou de la piété, s'il produira des crimes, ou des vertus? Dans cette incertitude, Monsieur, remettez tout à la disposition d'une loi, qui n'a pour but que le bien public, & l'intérêt particulier de vos sa-milles. En esset, ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des loix de son pays, que de la liberté de sa santaisse, ou de l'animosité des factions où l'on se trouve; que de saire le premier point de sa soi de la haine des PAPIS-TES, comme injustement vous nous appellez?
Soyez sage, soyez prudent, quand les emportés devroient vous appeller tiéde; il vous convient d'achever en paix les jours qui vous restent. Dieu vous tiendra compte de votre repos; car il se plaîc à la sagesse qu'il a inspirée, &

ne peut sousser le zéle indiscret, qui cause ou attire le trouble imprudemment.

EPITRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN;

SUR LA BASSETTE.

Où la raison, d'accord avec vos plus doux vœux; Où les discours sensés de la Philosophie Partageoient les plaisirs de votre belle vie!

Les plus fages vous admiroient,
Les cœurs les plus durs soupiroient;
Et vous, qui connoissiez les ressorts de votre ame,
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de sem-

Non, vous n'en aviez rien; vos charmes n'étoient pas

Sujets aux changemens des fragiles appas: De ce fond de beauté, sans fard, & sans mollesse, Le Ciel avoit voulu sormer une Déesse.

Vous n'aviez point de visions, Point de fausses impressions; Et la vanité rebutée

Alloit chercher ailleurs qui pût être flatée: Vous jouissiez en liberté D'une heureuse tranquillité:

Enfin on vous trouvoit & trop sage & trop belle
Pour avoir rien d'une mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette vertu si complete;
Hortence joue à la bassete
Aussi long-temps que veut Morin.
Que le soleil vienne éclairer le monde
Il vous voit la carte à la main;

Que lassé de son cours il repose sous l'onde;

Vous veillez jusqu'au lendemain.

Plus d'Opera, plus de Musique,

De-Morale, de Politique.

Chop; (1) animal traître & malin,

Des Savans tient l'ame inquiéte,

Et sait saire aussi-tôt retraite

Au grand & doste Van Beuning.

Vossius apportoit un Traité de la Chine,
Où cette Nation paroît plus que divine;
Et vous auriez vû Rome en ses derniers écrits,
Quarante sois au moins plus grande que Paris.(2)

(1) Dogue de Madame Mazarin.

⁽²⁾ Voyez la VIE de M. de S. Lvremend sur l'année 1682;

T44 OEUVRES DE M.

Justel, plein des leçons de la rare Critique Qui du Vieux Testament tout le fonds nous explique,

Etoit venu chercher au bruit de votre nom, Comment sans crainte & sans dommage On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage Du trop savant Pere Simon (1).

Leti, de Sixte-Quint vous présentoit l'HISTOIRE (2) Tout prêt à travailler pour votre propre gloire, Et vous pouviez tirer de son talent si beau

Un caractère tout nouveau.

Que sert à ces Messieurs leur illustre science?

A peine leur fait-on la simple révérence;

Et les pauvres Savans, interdits & consus,

Regardent Mazarin qui ne les connoît plus.

Tout se change ici-bas, à la fin tout se passe; Les Livres de Bassete ont des autres la place: Plutarque est suspendu, Don Quichotte interdit; Montagne auprès de vous a perdu son crédit; Racine vous déplast, Patru vous importune; Et le bon la Fontaine à la même fortune.

Qu'est devenu ce temps heureux Où la raison d'accord avec vos plus doux vœux; Où les discours sensés de la Philosophie Partageoient les plaisits de votre belle vie!

Vous n'avez écouté six ans que la raison : La fantaisse esclave étoit comme en prison,

^{(1), (2),} Voyez la VIE de M. de S. Evremend, sur l'année 1688.

Indocile,

Indocile, à regret elle portoit sa chaîne,
Souffroit, impatiente, un ordre qui la gêne,
Haissoit du repos le solide intérêt,
Et vouloit établir le caprice qui plast:
Trop libre, & maintenant à la Bassette unie,
Elle usurpe le droit qu'avoit son ennemie,
Et la pauvre Raison, dans la captivité,
De ce régne nouveau souffre la dureté.
Vos sens plus désolés en ce triste esclavage,
Se plaignent avec elle, & souffrent davantage.

On ôte au cœur tous ses tendres soûpirs, En lui donnant comme une autre nature; On fait, le gain, l'objet de ses desirs, Et sa perte est sa peine la plus dure.

La bouche qui formoit la plainte des amans,
Nesert plus qu'à fournir aux Joueurs, des sermens.
Le goût est négligé: de Bassette passée
Le discours ennuyeux a l'oreille lassée,
Tandis que le bon sens, ou timide, ou discret,
De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.
Dans l'étroite union de ce commun martyre,
Quand la raison gémit, la volupté soûpire;
Déplorant, à l'envi, la perte d'une Cour, (1)

Tome IV.

⁽¹⁾ La Maison de Madame Mazarin, que ses amis nommoient leur COUR.

146 OEUVRES DE M.

Où cent & cent douceurs se goûtoient chaque jour; Sans qu'on y vît jamais votre ame possédée Ni d'un faux sentiment, ni d'une vaine idée. Nous allions, il est vrai, sur de tranquilles eaux, Chercher les raretés qu'apportoient les Vaissés seaux, (1)

Mais vous n'expossez point à la sureur de l'onde Cette tête adorable, & chere à tout le monde. Aujourd'hui vous bravez les plus siers matelots; Et ne craignez rien tant que le calme des slots. Il faut des temps fâcheux, il saut un grand orage; Vous haïriez la mer sans péril de nausrage;

Et l'on vous entendroit gémir Si vous pouviez, à l'aise, & manger & dormir, Votre ancien repos, votre délicatesse Auroit bien mieux servi notre juste tendresse;

La nonchalante Oisiveté,

De crainte & de souci nous auroit exemté:

Au lieu que des dangers les sunestes images;

Ont marqué leur esset sur nos pâles visages,

Que de votre grenier même les solles peurs

Ont été de vrais maux à nos sensibles cœurs!

Passons à la retraite.

⁽¹⁾ Madame Mazavin aimoit à aller jusqu'à l'embouchure de la Tamise, pour voir les Vaisseaux qui revenoient des Indes, & y acheter des curiosités,

Madame est de retour, Et dès le même jour On joue à la Bassette.

D'abord le jeu commence avec tranquillité;
Mais six tailles après chacun est démonté;
Et chez les moins émûs l'on voit bientôt détruite.
Cette basse raison qu'on appelle conduite:
Par degrés toutesois on discerne aisément
Le dissérent état du bel emportement.
En charmes seulement vous êtes sans seconde;
Car votre chere amie, (1) en marques si séconde,

Fait des Paix & des doubles Paix,
Plus que vous n'en ferez jamais.

Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime

A dire toujours, PAROLI;
Mais ne disputez rien à l'ardeur magnanime
Qui du sept & le va pousse le coup hardi:

Une ardeur si noble & si belle N'appartient qu'à Mademoiselle.

Parlons sans raillerie; un peu de gravité:

Avez-vous résolu de perdre la santé?

Vos yeux, dont les mortelles armes Coûtoient aux nôtres tant de larmes; Eux, qui mettoient tout sous vos loix,

⁽¹⁾ Mademoiselle de Beverweert,

148 OEUVRESDEM

S'usent aujourd'hui sur un trois; Et votre ame attentive à la carte qui passe Tremble seorétement du péril de la face.

Beaux yeux, quel est votre destin!

Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?

Cieux, daignez rétablir les séances de l'Hombre!

Envoyez la Bassette en ce royaume sombre,

Qu'on nomme les Enfers:

C'est un nouveau tourment, c'est un nouveau supplice,

Pour punir des Démons l'infidéle malice;

Pire que leurs feux & leurs fers.

On verroit s'affembler les Ombres criminelles

Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pout
elles

Dans un noir & commun chagrin; La flâme d'un bûcher serviroit de lumiére; Et ces infortunés sermeroient la paupière

Aussi peu que Morin.

Et vous, Dames & Demoiselles, Que l'amour trouve si rebelles, Depuis la nouvelle sureur;

Pouvez-vous écouter la voix triste, dolente;

Du malheureux qui se lamente,

D'être chassé de votre cœur?

Si c'étoit pour être plus sages Que vous lui fissiez ces outrages; Si c'étoit par dévotion, Grands intérêts, ambition, Véritable desir de gloire, Dessein de vivre dans l'Histoire Comme la femme de Pétus, (1)

Y vit encor par ses vertus:

- » Amour, dirois-je, il faut se taire;
- » Cédez au plus haut caractère:
- » Sentimens délicats & doux,
- » Molle passion taisez-vous: Mais qu'une petite Bassette Triomphe ici de sa défaite, Et le tienne en un rang si bas, Amour ne le souffrira pas.

Vous me quittez, dit-il, folles, & je vous quitte, Je pars avec Maroc (2) pour chercher ce mérite,

(1) Arria, Femme de Pétus Cecinna, voyant son Mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une conspitation contre l'Empereur Claude, prit un poignard, se l'ensonça dans le sein, & le présentant ensuire à Pétus, lui dit; que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de se donner qui lui causoit de la douleur, mais celui qu'il alloit se donner luimême.

(2) L'Ambassadeur du Roi de Maroc, qui étoit alors en Angleterre, & qui s'y sit beaucoup estimer par sa politesse ; par son esprit, & par son adresse à manier un Cheval. Que!que temps auparavant, le Roi de Maroc avoit obligé l'En-

150 OEUVRES DE MI

Que signala jadis le peuple Grenadin;

Je vais chercher les feux dont une ame soupire;

Je vais trouver les cœurs dignes de mon empire;

Et laisse pour jamais les vôtres à Morin.

L E T T R E A L A M E S M E.

J'A 1 toujours eu sur la conscience d'avoir soupçonné que vos yeux pouvoient s'user à la Bassette.

Vos yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes;
Fux, qui mettoient tout jous vos loix
S'usent aujourd'hui sur un trois;
Et votre ame attentive à la carte qui passe;
Tremble secrétement du péril de la face.

voyé d'Angleterre de paroître nuds pieds à l'Audience qu'il lui donna: Charies II. réfolut d'en user de même à l'égard de cet Ambassadeur, & de s'en divertir. Il choisit un jour qu'il faisoit excessivement froid, (le 21. de Janviet 1682.) & le reçut dans une salle pavée de marbre, où son Excellence, sort mal à son aise, se tenoit tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, &c. M. de S. Olon dans son ETAT PRESENT DE L'EMPIRE DE MAROC, l'appelle l'Alcayde de Mehemeth Adou ben Atar, & dit qu'il étoit alors (1693.) savori & premier Ministre du Roi de Maroc.

Beaux yeux, quel est votre destin! Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?

C'est une question injurieuse qui m'a laissé un si grand scrupule, que pour me mettre l'esprit en repos, j'ai été obligé d'ajouter quelques vers, qui montrent que votre beauté est incapable de recevoir aucune altération.

Beaux yeux, quel est votre destin!

Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?

Non: d'un charme éternel le fonds inépuisable

Vous rend, malgré Morin, chaque jour plus aima
ble:

Sa Bassette a détruit, bien, repos, liberté;
Tout céde à son désordre hormis votre beauté;
Tout se dérégle en vous, tout se confond par elle
Mais le déréglement vous rend encor plus belle
Et lorsque vous passez une nuit sans sommeil;
Plus brillante au matin que l'éclat du soleil,
Vous nous laissez douter si sa chaleur séconde
Vaut le seu de vos yeux pour animer le monde,

N'appréhendez pas, Madame, de perdre vos charmes à Newmarket: montez à cheval dès cinq heures du matin; galopez dans la foule à toutes les Courses qui se feront; enrouez-vous à crier plus haut que Mylord

N iiij

1/2 OEUVRES DE M.

Thomond (1) aux combats des Cocqs; usez vos poûmons à pousser des Done (2) à droit & à gauche; entendez tous les soirs ou la Comédie de Henri VIII (3) ou celle de la Reine Elisabeth (4); crevez-vous d'Huîtres à souper, & passez les nuits entières sans dormir; votre beauté qui est échapée à la Bassette de Monsieur Morin (5), se sauvera bien des satigues de Newmarket.

Venons au grand Morin: parler de vos appas; Est un discours perdu, vous ne l'écoutez pas. A votre jeu fatal l'ame la plus sincére, De tromper le tailleur fait sa premiere affaire; Et le noble tailleur autant & plus loyal, Sur l'argent du metteur fait un dessein égal: Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice De voler son voisin sans craindre la justice, Laissant d'un vieil honneur la scrupuleuse loi,

(2) Expression Angloise, qui en matiere de pari, répond

à notre V A.

(3) Composée par le sameux Shakespear, mort en 1616.

(5) Morin se croyoit souvent malade; & il n'étoit pas possible que les veilles n'épuisassent un corps aussi suct que

le sien.

⁽¹⁾ Henri O Brian, Comte de Thomond en Irlande; grand parieur aux combais des Cocqs.

⁽⁴⁾ Composée par Thomas Heywood, qui sleurissoit sous les régnes d'Elisabeth & de Jacques I. Toutes les Piéces de Théâtre de ces temps-là sont extrémement longues, & fort ennuyeuses

Et le groffier abus de toute bonne foi:

Il établit ses droits dans la seule industrie,

Et l'adresse des mains est sa vertu chérie.

Tel est le vrai banquier: pour les nouveaux taile leurs,

Ils quitteront bientôt ou banque ou bonnes mœurs.

Otez au grand Morin son subtil avantage,
La Bassette pour lui sera pis que la rage;
Quoi qu'on ose lui dire il doit tout endurer,
Et chacun s'autorise à le désespérer.
Que sa langueur augmente avecque sa jaunisse, (1)
Il saut, malgré son mal, qu'il sasse son office.

MORIN:

Madame, ze (1) me meurs.

MADAME MAZARIN.

Vous taillerez, Morin;

Expirer en taillant est une belle sin:

Pour derniere oraison, lorsque vous rendrez l'ame;

Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame;

Quelle plus digne mort que d'être enséveli,

Après avoir gagné quelque gros paroli!

C'est par de si beaux coups qu'une célébre histoire;

⁽¹⁾ Morin grasseyoit beaucoup, & se donnoit de grands airs ridicules.

154 OEUVRESDEM.

Aux banques à venir portera votre gloire. Mais c'est trop discourir, la bourse, Pelletier, Et vous, Maître Morin, faites votre métier.

MORIN.

Un moment de repos, Madame la Dussesse;
Sacun vous le dira, Madame la Comtesse,
Et Monsieur de Verneuil & Monsieur de Bezon;
Parbleu l'on m'auroit crû l'ensant de la maison (1).
C'étoit assûrément toute une autre manière,
Un petit compliment en forme de priere,
Monsieur, Monsieur Morin, dinez avecque nous;
Ou bien quelque autre sose d'honnête & de doux:
Ici z'entens gronder touzours quelque tempête;
Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête:
Si ze me porte mal, vous taillerez, Morin;
Expirer en taillant est une belle sin.
Ah! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite,
Lorsque l'on veut sez soi tenir une Bassette,

MADAME MAZARIN.

Monsieur, Monsieur Morin, l'enfant de la maison De Monsieur de Verneuil, de Monsieur de Bezon, Sans petit compliment en forme de priere,

⁽²⁾ Morin étoit de Beziers, & il avoit quelquefois joué avec Monsieur le Duc de Verneuil, & avec Monsieur de Bezons. Le premier étoit Gouverneur de Languedoc, & l'autre en étoit Intendant.

Je vous dirai tout net d'une franche manière; Il faut tailler, Morin, & tailler promptement; Ou sortiraussi-tôt de mon appartement.

Il taille, eût-il la mort peinte sur son visage: Mais d'une main fidéle il ne perd pas l'usage; Et son œil attentif par un soin diligent Aide la Provençale (1) à s'attirer l'argent.

Laissez, ô grand Morin, parler toute la terre;

Que chacun par dépit vous déclare la guerre;

Que certains enchanteurs irrités contre vous;

Fassent passer la mer à tous vos billets-doux;

(Billets, que la noirceur d'une magie étrange;

A transformés à Londre en des Billets de change ge (2);

Ne vous allarmez point, un plus grand enchanteur S'est déclaré déja pour votre protecteur: De Merlin & Morin le secret parentage Vous donnera sur eux un entier avantage; C'est par lui qu'à Saint James vous taillez hardiment;

(1) Maniere de mêler les cartes à la Bassette, venue de Provence.

⁽²⁾ Morin étoit venu de France fort endetté, & dès qu'on savoit qu'il avoit gagné au jeu, on lui envoyoit ses billets pour les acquitter.

TIG OEUVRES DE M.

C'est par lui qu'à White-hal vous dormez sures ment (1);

Par lui de Newmarket les routes détournées Dans l'ombre de la nuit vous seront enseignées; Et de son char volant les magiques ressorts Transporteront Morin & Morice à Windsors (2): Du géant Malambrun l'ordinaire monture, Chevillard n'eût jamais une si douce allûre: Et l'on ne vit jamais ce renommé coursier Porter si digne maître, & si rare écuyer. Loin felons malandrins, sorciers, races damnées, Sur le Bon Don Quichotte autrefois déchaînées; Loin, maudits enchanteurs; restes de la Voisin (3), Députés de satan pour tourmenter Morin, Sortez d'ici, méchans, abandonnez une Isle Où tant de gens de bien ont cherché leur asyle; Vos piéges décevans sont ici superflus, Fourbes, retirez-vous, & ne revenez plus.

Mais plûtôt, cher Morin, forcez cette Canaille D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille;

(1) Morin perdoit quelquefois de si grosses sommes, qu'il n'osoit paroître que dans les lieux privilégiés.

(3) La Voisin sut brûlée à Paris pour sortilége.

⁽²⁾ Quand la Cour étoit à Newmarket, & que Morin vouloit y aller, il faisoit souvent ce voyage la nuit, de peur de ses Créanciers, & prenoit avec lui un Valet de Chambre de Madame Mazarin, nommé Morice, qui étoit un boutson assez plaisant.

Produisez devant eux un miracle nouveau,

Plus fort que leur magie, plus grand plus beau;

Découvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées;

Des Banques par vos loix sagement gouvernées a

Un Valet bien soûmis à l'ordre de vos doigts,

Qui pour vous obéir perdra les quatre sois;

Ce sidéle Valet acquittera les dettes

Qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites que vous nous faites voir tous les jours de naise sance;

Elle vous fournira frange, Point de Paris,
Boucles de diamans & boutons de rubis:
Elle vous fournira des repas pour les Dames;
Qui savent contenter vos amoureuses flammes;
Nymphes, dont le mérite & le charme divin
Vous ont fait oublier feu la Dame Morin.
Quatre Rois aujourd'hui devenus tributaires;
Font leur soin principal d'avancer vos affaires,
Travaillent, à l'envi, d'un zéle assez égal,
'A qui remplira mieux votre Trésor Royal;
Ensin dans votre Etat, tout ce qui fait sigure,
Ou ce qui n'en fait point, est votre créature;

ES OEUVRES DEM

Et par cette raison, Madame Mazarin
Nous nomme & nommera toujours LE GRAND
MORIN.

Après m'être élevé au genre sublime pour donner des louanges aux vertus de mon Héros, vous trouverez bon, Madame, que je descende à la naïveté du stile ordinaire, pour vous rendre compte de la Volatille de votre Mai-son.

Le Pretty (1) ne se porte pas mal: mais comme c'est un oiseau fort bien né, & qui vient assurément de bon lieu, il se plaint modessement d'être abandonné à une servante, au sortir des mains délicates de Mademoiselle Silvestre. Ce n'est pourtant pas là son plus grand chagrin; il ne voit plus Madame; il ne peut plus voler après elle, ou la suivre à la trace sur ces petits pieds; voilà sa douleur. On n'oublie rien pour le consoler, on lui donne du thé tous les matins; mais ce n'est pas sur votre lit: il a réglément son bœus à dîner: mais ce n'est pas sur votre table: rien ne peut consoler son affliction, que l'espérance de votre retour.

Ma première visite se fait au Pretty; la seconde aux Poules, qui sont bien les plus

⁽¹⁾ Perroquet de Madame Mazarin, Pretty en Anglois, veut dire, Joli,

DE SAINT-EVREMOND. 155 honnêtes Poules que j'aye vûes de ma vie. Elles préferent un vieux Cocq tout couvert de playes, un vieux Soldat estropié, qui pourroit demander place aux invalides de Newmarket; elles le préserent à un jeune Galant, qui a la plus belle crête & la plus belle queue du monde. Il saut que je me satisfasse de ma condition, telle qu'elle est, mais si j'avois à choisir, j'aimerois mieux être vieux Cocq parmi ces vertueuses Poules, que vieil homme parmi les Dames. Cette considération me fait visiter vos Poules deux fois le jour; & là, par une fausse idée, je m'applique en quelque saçon la nature & le bonheur de votre Cocq. Il marche avec une gravité extraordinaire, glorieux du respect qu'on lui rend, & fort content de luimême. Nous n'avons point de terme en notre langue, qui puisse bien exprimer cette satisfaction grave & composée qui se répand sur tout l'extérieur: l'Ufano des Espagnols y seroit tout-à-sait propre; mais je ne sai si Monsieur Poussy (1) permettroit qu'on s'en servît pour, d'autre que pour lui.

Si vous me donnez quelque commission ajoûtée à celle que j'ai reçue pour avoir soin de la Volatille, il n'y a personne au monde qui s'en acquitte si ponctuellement que moi. Ma Guenon devient plus maigre que je ne

4 . .

⁽¹⁾ Le Chat de Madame Mazarin.

voudrois, & sans l'attachement que j'ai aud près d'elle, elle seroit morte il y a long-temps.

PENSE'ES, SENTIMENS, MAXIMES.

Sur la Santé.

I.

S I vous avez quelque soin de la délicatesse de votre goût, & de l'intérêt de votre santé, vous ne mangerez que des Viandes naturelles sans mêlange aucun, mais exquises par leur bonté propre, & par la curiosité de votre choix.

II.

Que tous les Potages gommés, Précis, Ragoûts, Hors d'œuvres, & généralement toutes compositions de Cuisine, soient bannies de votre table, pour éviter des maladies qu'on ignoroit autresois dans la simplicité des repas.

III.

La diversité des Vins peut être agréable quelquesois; jemais utile: soyez tempérant & délicat, buyez peu de vin, mais excellent,

DE SAINT-EVREMOND. 161 lent, & le plus long-temps du même qu'il sera possible.

IV.

Les Vins de Champagne sont les meilleurs: ne poussez pas trop loin ceux d'Ay; ne commencez pas trop tôt ceux de Rheims. Le froid conserve les esprits des Vins de Rivierre; les chaleurs emportent le goût de terroir des Vins de Montagne.

V.

Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le régime, trop de précaution contre les remédes. Le régime entretient la santé & les plaisirs: les remédes sont des maux présens, dans une vûe assez incertaine du bien à venir.

VI.

Les plaisirs & le régime doivent avoir une espèce de concert, & une proportion assez juste. Les plaisirs déreglés mettent la nature en désordre, une exactitude séche & triste ternit les esprits, & insensiblement les éteint.

Sur l'Amour.

VII.

'Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer; pas assez pour troubler notre repos. Le cœur nous a été donné pour aimer, ce qui est un mouvement agréable; non pas

Tome IV.

pour souffrir, ce qui est un sentiment doulous reux.

VIII.

C'est aller contre l'intention de la nature; que de faire notre tourment d'une chose dont elle a voulu faire notre plaisir.

IX.

Les voluptueuses sentent moins leur cœur que leurs appétits: les Précieuses, pour conferver la pureté de ce cœur, aiment leurs Amans tendrement sans jouissance, & jouissent de leurs maris solidement avec aversion;

Sur la Dévotion.

X.

Les Dames galantes qui se donnent à Dieu; lui donnent ordinairement une ame inutile qui cherche de l'occupation; & leur dévotion se peut nommer une passion nouvelle; où un cœur tendre qui croit être repentant, ne sait que changer d'objet à son amour.

XI.

Quand nous entrons dans la dévotion, il nous est plus aisé d'aimer Dieu que de le bien servir. La raison en est, que nous conservons un cœur accoûtumé à l'amour; & une ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les vices. Le cœur ne trouve rien de nouveau dans ses mouvemens: il y a beaucoup de nouveauté,

DE SAINT-EVREMOND. 163 pour une ame déreglée, dans les sentimens de la vertu; ainsi, quelque changement qu'il paroisse, on est toujours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit: on est injuste, glorieux, & intéressé, comme on l'étoit auparavant.

XII.

La vraye dévotion est raisonnable & bienfaisante: plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les hommes.

XIII.

La Vie des Religieux est la même pour la régle; mais inégale par l'inégalité de l'assiéte où se trouvent les esprits.

XIV.

Le doute a ses heures dans le Couvent, la persuasion les siennes; il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les pechés commis.

Sur la Mort.

XV.

La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort, c'est qu'on ne sauroit l'éviter! La Philosophie nous donne la sorce d'en dissimuler le ressentiment; & ne-l'ôte pas: la Religion y apporte moins de constance que de crainte.

O ij

OEUVRES DE M. XVI.

A juger sainement des choses, la sagesse consiste plus à nous saire vivre tranquillement, qu'à nous saire mourir avec constance.

XVII.

Les belles morts fournissent de beaux discours aux vivans, & peu de consolation à ceux qui meurent:

Attendant la rigueur de ce conimun destin, Mortel, aime la vie, & n'en crain pas la fin.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

JE vous souhaite une heureuse Année; quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en espérer de longues. C'est une méchante condition, Madame, d'être mal satisfait du présent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir : mais je me console de ce malheur, par la pensée que j'ai de me voir bientôt en état de vous servir. Vous savez que vous n'avez point de serviteur si dévoué que moi en ce monde;

DE SAINT-EVREMOND. 1651 mes vers vous apprendront que je ne serai pas moins attaché à vos intérêts dans l'autre. Comptez donc sur mon Ombre, comme sur ma personne; & soyez assûrée d'une sidelité éternelle jointe à une égale discrétion. Je ne viendrai point vous importuner au jeu par ma présence; je ne viendrai point vous esfrayer par des apparitions, je ne vous troublerai point par des songes, & n'inquiéterai en quelque manière que ce puisse être, le peu d'heures que la Bassette vous laisse pour le sommeil.

Voilà des effets de ma discrétion, apprenez ceux de mon zéle. Je vais déclarer la guerre à Hélene & à Cléopatre pour l'amour de vous; je vais réduire des rebelles, & remettre des indociles dans le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai besoin d'une instruction que je vous demande dans mes Vers: vous ne sauricz me l'accorder trop promptement; autant de temps que vous tarderez à me la donner; autant de retardement apporterez-vous à vo-

tre gloire.

Je m'aperçois que ma raison (1);
Trop long temps au corps asservie,
Est prête à quitter sa prison,
Pour goûter le bonheur d'une plus douce vie.

⁽¹⁾ Ces Stances sont imitées de l'Epigramme de Maynard au Cardinal de Richelieu; ARMAND, L'AGE AFFOIBLIT, MES YEUX, O'c.

Bien-tôt je verrai ces beautés Qui sont dans les Champs Elisées, D'un repos éternel & de biens enchantés, Heureusement savorisées.

> Je verrai dans ces lieux charmans Les Hélénes, les Cléopatres, Dont les fameux événemens Font tant de bruit sur nos Théatres.

Là, s'informant de vos beaux yeux; Et de tous les traits d'un visage Qui nous est donné par les Dieux, Comme le plus parfait ouvrage; Elles sauront que vos appas

'Auroient ôté Pâris à son aimable Héléne; Qu'Antoine, que César près de vous n'auroient pas Regardé seulement le sujet de leur peine; Et vous auriez sauvé d'un suneste trépas, Deux Héros malheureux que perdit cette Reine;

Rome a là des objets également connus,
Sa Virginie, & sa Lucréce:
Mais pour avoir suivi de farouches vertus,
Elles gardent encor certain air de rudesse,
Et leurs rares attraits, odieux à Vénus,
Ne jouiront jamais de la douce mollesse.

DE SAINT-EVREMOND. 167

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous, Elles voudront savoir si quelque amour trop vainc; De jeu, d'amusement, ou de plaissir trop doux N'ont pas gâté l'esprit d'une Dame Romaine.

Je leur dirai que votre cœur, Est digne de leur République; Ferme & constant comme le leur, Mais plus noble & plus magnisique.

Je dirai que du plus beau corps,
Et de l'ame la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords;
Et je ne dirai pas un mot de la Bassette.

Je leur dirai que Brute & Collatin,
Sont fort de votre connoissance;
Que d'Appius vous sauvez le destin
Et comment finit sa puissance:
Mais pour Coné, Mazenot, & Morin (1),
Ils seront passés sous silence.

De-là, j'irai chercher les beautés de nos jours?

Marion, Montbazon, modernes immortelles,

A qui nous donnerons toujours,

L'honneur d'avoir été de leur temps les plus belles?

(1) Les trois tailleurs de Bassette de Madame Mazaring

Je pense voir leurs déplaisirs,

Je voi déja couler leurs larmes;

Et le sujet de leurs soûpirs,

C'est d'entendre parler tous les jours de vos charz mes.

Vous qui venez du séjour des mortels, (Me dira-t'on dans un humeur chagrine,) Nous cherchez-vous pour parler des autels Dressez par tout à votre MAZARINE.

Ah! c'est nous faire un enfer de ces lieux;

Qu'on destinoit aux ames fortunées;

Le malque nous causent ses yeux;

Est plus grand mille fois que celui des damnées.

- » Ombres, goûtez le bien d'avoir jadis été
 - » Les merveilles de notre France;
 - » Heureuse est une vanité,
 - » Que la mort met en assurance!
 - » Si le jour vous étoit resté,
- » Vous en auriez hai la triste jouissance;
- » Ou, du moins, auriez-vous cherché l'obscurité;
- » Pour ne pas voir l'éclat de la divine Hortence.
- » Mais que servent enfin tous ces chagrins jaloux?

 » Le grand maître de la nature,

DE SAINT-EVREMOND. 169

Ne pourra-t'il former rien de plus beau que vous,

- P Sans attirer votre mumure?
- » Héléne auroit plus de raison
- De murmurer & de se plaindre;
- » Oue Madame de Montbazon;
- Dependant elle sait sagement se contraindres
- Delle qui put armer cent & cent Potentats;
- » Qui d'Hector & d'Achille anima la querelle;
 - » Qui fit faire mille combats,
- © Où les Dieux partagés étoient pour ou contre elle:
- Héléne, à Mazarin, ne le dispute pas,
 - » Et vous aurez un cœur rebelle,
 - » Vous qui borniez l'honneur de vos appas
 - » Au peu de bruit que fait une Ruelle ?

A ces mots, sans rien contester,

Nos Ombres baisseront la tête;

Et docile pour m'écouter,

Chacune aussi-tôt sera prête.

Je dirai que vos yeux pourroient tout enflammer: Et comme ceux d'Héléne armer toute la terre:

Mais vous aimez mieux la charmer,

Que la désoler par la guerre.

Tome IV.

Je leur dirai que tous nos vœux,
S'adressent à vous seule au milieu de nos Dames;
Que nos plus sorts liens se sont de vos cheveux,
Que le front, le sourcil, ont leur droit sur nos ames;

Je dirai que tous les amans, Voudroient mourir sur une bouche Qu'environnent mille agrémens, Et de qui le charme nous touche.

De la gorge & du coû (ce miracle nouveau)
L'orgueilleuse beauté sera bien exprimée:
Les bras, les mains, les pieds dignes d'un corps seau,

'Auront aussi leur part à votre renommée.

La chose jusques-là ne peut mieux se passer;

Et leur consusion ne peut-être plus grande;

Mais si youlant m'embarrasser

Elles me sont une demande;

Si Marion veut s'informer

De cet endroit caché qui se dérobe au monde Et que je n'ose ici nommer; Que voulez-vous que je réponde? Là, ma connoissance est à bout, Et je devrois connoître tout;

DE SAINT-EVREMOND. 17F

O belle! ô généreuse Hortence! Sauvez-moi de cette ignorance.

A LA MESME.

Sur le dessein qu'elle avoit de se retirer dans un Couvent.

JE ne sai si le titre d'Amitie' sans Amitie', que vous avez donné à mon Ecrit lui convient assez (1) mais je sai bien qu'il ne convient pas à mes sentimens, particulièrement à ceux que vous m'inspirez, Madame. Je les abandonne à votre pénétration: l'état où je suis ne me laisse pas la force

de les exprimer.

Depuis ce soir malheureux que vous m'apprîtes la suneste résolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos; ou pour mieux dire, vous m'avez laissé une peine continuelle; une agitation bien plus violente que la perte du repos, qui seroit une assez grande afflictition pour tout autre que pour moi. La premiere nuit de votre trouble je ne sermai pas les yeux; & ils surent ouverts pour verser des larmes. Les nuits suivantes, je dormis quelques heures d'un sommeil inquiet

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, page 111.

par un sentiment secret de mes douleurs; & je ne m'éveillai pas si-tôt que je retrouvai mes soupirs, mes pleurs & tous les tristes essets de mon tourment. Je les cache le jour autant que je puis; mais il n'y a point d'heure qu'ils n'échapent à la contrainte que je leur donne; & voilà, Madame, cet homme si peu animé, ce grand partisan des Amitiés commodes.

o aisées.

Comment est-il possible que vous quittiez des gens que vous charmez, & qui vous adorent: des amis qui vous aiment mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, pour aller chercher des inconnus qui vous déplairont, & dont vous serez peut-être outragée? Songez-vous, Madame, que vous vous jettez dans un Couvent, que Madame la Connétable (1) avoit en horreur. Si elle y rentre, c'est qu'il y faut rentrer ou mourir; sa captivité présente, toute affreuse qu'elle est, lui semble moins dure que cet infortuné séjour: & pour y aller, Madame, vous voulez quitter une Cour où vous êtes estimée, où l'affection d'un Roi doux & honnête vous traite si bien; où toutes les personnes raisonnables ont du respect & de l'amitié pour vous. Le jour le plus heureux que vous passerez dans le Couvent, ne vau-

⁽¹⁾ Marie Mancini, sœur de Madame Mazarin, qui avoit épousé le Prince Colonne, Connétable du Royaume de Naples.

DE SAINT-EVREMOND. 173 dra pas le plus triste que vous passerez dans votre maison.

Encore si vous étiez touchée d'une grace particulière de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zéle, qui vous rendroit tout supportable: mais je ne vous trouve pas persuadéc; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses, & ne trouverez point cet époux qui les console. Tout Epoux vous est odieux, & dans le Couvent, & dans le monde. Doûter un jour de la felicité de l'autre vie, est assez pour désespérer la plus sainte sille d'un Couvent; car la foi seule la fortifie, & la rend capable de supporter les mortifications qu'elle se donne. Qui sait, Madame, si vous croirez un quart-d'heure ce qu'il saut qu'elle croye toujours pour n'être pas malheureuse? Qui sait si l'idée d'un bonheur promis, aura jamais la force de vous soûtenir contre le sentiment des maux présens ?

Il n'y a rien de plus raisonnable à des gens véritablement persuadés, que de vivre dans l'austérité, qu'ils croient necessaire pour arriver à la possession d'un bien éternel: & rien de plus sage à ceux qui ne le sont pas, que de prendre ici leurs commodités, & de goûter avec modération tous les plaisirs où ils sont

P iij

sensibles. C'est la raison pourquoi les Philosophes qui ont crû l'immortalité de l'ame, ont compté pour rien toutes les douceurs de ce monde; & que ceux qui n'attendoient rien après la mort, ont mis le souverain bien dans la volupté. Pour vous, Madame, vous avez une Philosophie toute nouvelle. Opposée à Epicure, vous cherchez les peines, les mortifications, les douleurs: contraire à Socrate, vous n'attendez aucune récompense de la vertu. Vous vous faites Religieuse, sans beaucoup de Religion: vous méprisez ce monde ici, & vous ne faites pas grand cas de l'autre. A moins que vous n'en ayiez trouvé un troisséme sait pour vous, il n'y a pas moyen de justifier votre conduite.

Il faut, Madame, il faut se persuader avant que de se contraindre: il ne saut pas soussiristans savoir pour qui l'on soussire. En un mot ; il faut travailler sérieusement à connoître Dieu avant que de renoncer à soi-même. C'est au milieu de l'Univers que la contemplation des merveilles de la nature vous sera connoître celui dont elle dépend. La vûe du Soleil vous sera connoître la grandeur & la magnificence de celui qui l'a sormé: cet ordre si merveilleux & si juste, qui lie & entretient toutes choses, vous donnera la connoissance de sa sagesse. Ensin, Madame, dans ce monde que vous quittez, Dieu est tout ouvert & tout expli-

DE SAINT-EVREMOND. 175 qué à nos pensées. Il est si resserré dans les Monastéres, qu'il se cache au lieu de se découvrir; si déguisé par les basses & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître. Cependant une vieille Superieure né vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins; elle vous commandera des sottises, & une exacte obéissance suivra toûjours le commandement, quelque ridicule qu'il puisse être. Le Directeur ne prendra pas moins d'ascendant sur vous, & votre raison humiliée se verra soûmise à une ignorance présomptueuse. La raison, ce caractère secret, cette image de Dieu que nous portons en nos ames, vous fera passer pour rebelle, si vous ne revérez l'imbecillité de la nature humaine en ce Directeur. De bonnes Sœurs trop simples vous dégoûteront; des libertines vous donneront du scandale : vous verrez les crimes du monde, hélas vous en aurez quitté les plaisirs.

Jusqu'ici vous avez vécu dans les grandeurs & dans les délices : vous avez été élevée en Reine, & vous meritiez de l'être. Devenue héritiere d'un Ministre qui gouvernoit l'Univers, vous avez eu plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe ensemble n'en ont porté aux Rois leurs époux. Un jour vous a enlevé tous ces biens; mais votre mérite vous a tenu lieu de votre fortune, & vous

P iiij

a fait vivre plus magnifiquement dans les pays étrangers, que vous n'eussiez vécu dans le nôtre. La curionté, la délicatesse, la propreté, le soin de votre personne, les commodités, les plaisirs ne vous ont pas abandonnée: & si votre discrétion vous a désendu des voluptés; vous avez cet avantage, que jamais faveurs

n'ont été si desirées que les vôtres.

Que trouverez-vous, Madame, où vous allez? Vous trouverez une défense rigoureuse de tout ce que demande raisonnablement la nature, de tout ce qui est permis à l'humanité. Une cellule, un méchant lit, un plus détestable repas, des habits sales & puants remplaceront vos délices. Vous serez seule à vous servir, seule à vous plaire au milieu de tant de choses qui vous déplairont; & peutêtre ne serez-vous pas en état d'avoir pour vous la plus secrete complaisance de l'amourpropre; peut-être que votre beauté devenue toute inutile, ne se découvrira ni à vos yeux, ni à ceux des autres.

Cependant, Madame, cette beauté si merz veilleuse, ce grand ornement de l'Univers ne vous a pas été donné pour le cacher. Vous vous devez au public, à vos amis, à vous-même. Vous êtes saite pour vous plaire, pour plaire à tous; pour dissiper la tristesse, inspirer la joie; pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les laides & les imbecilles se

DE SAINT-EVREMOND. 179 jettent dans les Couvens; c'est une inspira, tion divine qui leur fait quitter le monde, où elles ne paroissent que pour saire honte à leur Auteur: sur votre sujet, Madame, c'est une vraye tentation du Diable, lequelenvieux de la gloire de Dieu, ne peut souffrir l'admiration que nous donne son plus bel ouvrage Vingtans de Pseaumes & de Cantiques chantés dans le cœur, ne feront pas tant pour cet-te gloire, qu'un seul jour que votre beauté sera exposée aux yeux du monde. Vous montrer est votre véritable Vocation: c'est le culte le plus propre que vous puissiez lui rendre. Si le temps a le pouvoir d'effacer vos traits, comme il efface ceux des autres; s'il ruine un jour cette beauté que nous admirons, retirez-vous alors, & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée, allez chanter ses louanges dans le Couvent. Mais suivez la disposition qu'il a faite de votre vie ; car si vous prévenez l'heure qu'il a destinée pour votre Retraité, vous trahirez ses intentions, par une secrete complaisance pour son ennemi.

Un de vos grands malheurs, Madame, si vous écoutez cet ennemi, c'est que vous n'aurez à vous prendre de tous vos maux qu'à vous même. Madame la Connêtable rejette les siens sur la violence qu'on lui sait. Elle à les cruautés d'un mari qui la force, l'injustice, d'une Cour qui appuye son mari; elle amille

objets vrais ou faux qu'elle peut accuser. Vous n'avez que vous, Madame, pour cause de votre insortune; vous n'avez à condamner que votre erreur. Dieu vous explique ses volontés par ma bouche, & vous ne m'écoutez pas i il se sert de mes raisons pour vous sauver, & vous ne consultez que pour vous perdre. Un jour, accablée de tous les maux que je vous dépeins, vous songerez, mais trop tard, à celui

qui a voulu les empêcher.

Peut-être êtes-vous flatée du bruit que sera votre Retraite; &, par une vanité extravagante, vous croyez qu'il n'y a rien de plus illustre que de dérober au monde la plus grande beauté qu'on y vit jamais, quand les autres ne donnent à Dieu qu'une laideur naturelle, ou les ruïnes d'un visage tout esfacé. Mais depuis quand préserez-vous l'erreur de l'opinion à la réalité des choses? Et qui vous a dit, après tout, que votre résolution ne paroîtra pas aussi solle qu'extraordinaire? Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuse? qu'on ne croira pas que vous voulez saire trois cens lieues pour chercher une avanture, celeste si vous voulez, mais toujours une espece d'avanture?

Je ne doute point que vous n'espériez trouver beaucoup de douceur dans l'entretien de Madame la Connêtable: mais ,si je ne me trompe, cette douceur-là finira bien-tôt. Après

DE SAINT-EVREMOND 179 avoir parlé trois ou quaître jours de la France & de l'Italie; après avoir parlé de la passion du Roi, & de la timidité de Monsieur votre Oncle; & de ce que vous avez pensé être, & de ce que vous êtes devenue; après avoir épuisé le souvenir de la maison de Monsieur le Connêtable, de votre sortie de Rome, & du malheureux succès de vos Voyages, vous vous trouverez ensermée dans un Couvent; & votre captivité, dont vous commencerez à sentir la rigueur; vous sera songer à la douce liberté que vous aurez goûtée en Angleterre. Les choses qui vous paroissent ennuyeuses aujourd'hui, se présenteront avec des charmes & ce que vous aurez quitté par dégoût, reviendra solliciter votre envie. Alors, Madame, alors de quelle force d'esprit n'aurez-vous pas besoin, pour vous consoler des maux présens & des biens perdus?

Je veux que mes pénétrations soient sausses & mes conjectures mal sondées; je veux que la conversation de Madame la Connêtable ait toujours de grands agrémens pour vous: mais qui vous dira que vous en pouvez jouir librement? Une des Maximes des Couvens est de ne sousser aucune liaison entre des personnes qui se plaisent; parce que l'union des particuliers est une espéce de détachement des obligations contractées avec l'Ordre. D'ailleurs, les soins de Monsieur le Connêtable;

pourront bien s'étendre jusqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un homme soupçonneux qui a trop offensé. Je ne parle point des caprices d'une Supérieure; ni des secretes jalousses des Religieuses, qui voudront nuire à une personne dont le mérite consondra le leur. Ainsi, Madame, vous vous serez faite Religieuse pour vivre avec Madame la Connêtable, & il arrivera que vous ne la verrez presque pas. Vous serez donc ou seule, avec vos tristes imaginations; ou dans la soule, parmi les sottises & les erreurs, ennuyée de Sermons en langue qui vous sera peu connue, satiguée de Matines qui auront trou blé votre repos, lassée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres, & du murmure importun de quelque Resserse.

importun de quelque Rosaire:

Quel parti prendre, Madame? Conservez
votre raison: vous vous rendrez malheureuse
si vous la perdez. Quelle perte de n'avoir plus
ce discernement si exquis, & cette intelligence si rare! Avez - vous commis un si grand
crime contre vous, que vous deviez vous punir, aussi rigoureusement que vous saites? Et
quel sujet de plainte avez - vous contre vos
amis, pour exercer sur eux une si cruelle vengeance? Les Italiens assassinent leurs ennemis:
mais leurs amis se sauvent de la justice sauva-

ge qu'ils se veulent faire.

Mademoiselle de Beverweert & moi avons

DE SAINT-EVREMOND. 181 déja eu les coups mortels : la pensée de vos maux a fait les nôtres, & je me trouve aujourd'hui le plus misérable de tous les hommes, parce que vous allez vous rendre la plus malheureuse de toutes les femmes. Quand jevais voir Mademoiselle de Beverweert les matins, nous nous regardons un quart - d'heure sans parler; & ce triste silence est toujours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous Madame, si vous n'en avez de vous-même. On peut se priver des commodités de la vie pour l'amour de ses amis: nous vous demandons que vous vous priviez des tourmens, & nous ne saurions l'obtenir. Il saut que vous ayiez une dureté bien naturelle, puisque vous êtes la premiere à en ressentir les essets. Songez, Madame, songez sérieusement à ce que je vous dis : vous êtes sur le bord du précipice; un pas en avant vous êtes perdue; un pas en arriere, vous êtes en pleine sûreté. Vos biens & vos maux dépendent de Vous. Ayez la force de vouloir être heureuse, & vous la ferez.

Si vous quittez le monde, comme vous semblez vous y préparer, ma consolation est que je n'y demeurerai pas long-temps; la nature plus savorable que vous, sinira bientôt ma triste vie. Cependant, Madame, vos ordites préviendront les siens quand il vous plaites; car les droits qu'elle se garde sur moi, ne

wont qu'après ceux que je vous y ai donnés. Il n'est point de voyage que je n'entreprenne; & si pour derniere rigueur vous n'y voulez pas consentir, je me cacherai dans un désert, dégoûté de tout antre commerce que le vôtre. Là, votre idée me tiendra lieu de tous objets. Là, je me détacherai de moi-même, s'il est permis de parler ainsi, pour penser éternellement à vous; là, j'apprendrai à tout le monde ce qu'auront pû sur moi le charme de votre mérite, & la sorce de ma douleur.



SENTIMENS DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

QUISE CONSACRE A DIEU.

STANCES.

SAINTS & sacrés ennuis, salutaire tristesse,
Dégoûts dont mon esprit est occupé sans cesse,
Chassez les vains desirs qui restent dans mon cœur;
Eteignez dans mon sein le sentiment des vices;
Eteignez l'appétit de mes sausses délices,
Et saites que le Ciel aujoud'hui soit vainqueur,

C'est pour lui désormais que j'ai dessein de vivre:
Wous m'attirez, Seigneur, Seigneur, il faut vous
suivre;

Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon amour; A vos loix seulement je vais être asservie; Et je veux bien donner le reste de ma vie, Au Dieu dont la bonté m'a sû donner le jour;

Ce Dieu qui me forma si charmanțe & si belle;
A borné ses faveurs & me laisse mortelle,
Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes appas;
Le temps esfacera les traits de mon visage,
Et l'esprit, de ce Dieu la plus vivante image;
Echappera lui seul aux rigueurs du trépas.

Quel bonheur est certain d'une longue durée!

Quelle condition nous peut-être assurée!

Qui peut nous garantir des injures du sort?

On ne posséde rien qui ne soit périssable;

Souvent le plus heureux devient si misérable;

Qu'il semble avoir besoin du secours de la mort.

J'ai connu tous les biens qu'apporte la fortune,
J'ai connu la grandeur & sa pompe importune;
En amour, pour le moins, j'ai connu les desirs;
Des fausses vanités j'ai fait l'expérience,
Et je connois ensin qu'une heure d'innocence
Vaut mieux qu'un siécle entier de frivoles plaisirs;

Faites, faites, Seigneur, que vos saintes lumiéres, Dissipent l'ignorance & les erreurs grossières, Dont mon csprit consus étoit enveloppé, Le mande est un trompeur, Dieu seul est véritable

DE SAINT-EVREMOND. 185

Je n'espère qu'en lui; je ne suis plus capable, De me laisser surprendre à ce qui m'a trompé.

Temps, où se doit fixer ma longue incertitude; Lieux, qui devez finir ma triste inquiétude, Quand me donnerez-vous ce repos souhaité? Je délibére encor, jour & nuit je consulte Si je dois présérer vos douceurs au tumulte : C'en est fait, Lieux sacrés, vous l'avez emporté.

O vous, Maître absolu de la terre & de l'onde, Vous, dont l'ordre secret gouverne tout le monde, Voudrez-vous bien, Seigneur, devenir mon Epoux? Celui qu'on me donna n'est pas digne de l'être, C'est vous seul aujourd'hui que je veux reconnoître, Mes liens sont rompus, & je suis toute à vous.

Vieux & tristes liens, causes de tant de larmes,
Peutêtre que sans vous le monde eût euses charmes;
Mais le monde avec vous est aisément vaincu:
Je ferai désormais en quelque solitude
D'un doux & saint repos une paisible étude,
Et compterai pour rien le temps que j'ai vécu.

Palais, meubles, habits, folle magnificence,

Tome IV,

Jeu, repas, vains sujets de luxe & de dépense, de luxe & de dépense de luxe & de de dépense de luxe & de de dépense de luxe & de desense de luxe & de dépense de luxe & de desense de luxe & de desense de luxe & de de dépense de luxe & de de dépense de luxe & de de desense de luxe & de de desense de luxe & de desense

Qui prenoient en mes yeux les amoureuses flâmes; Beaux cheveux, je vous coupe, & vous consacre à DIEU.

Un voile pour jamais va convrir mon visage;

Et ma beauté cachée y perdra tout usage

De ce charme trompeur qui sait flatter les sens:

Un amant y perdra le sujet de sa peine;

Je vais perdre les noms d'Ingrate, d'Inhumaine,

Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

Je vous dégage, Amans, des loix de mon empire;
Pour des objets nouveaux si votre cœur soupire,
Je ne me plaindrai point d'une insidélité,
J'aimerois micax pourtant.... que les semmes sont
vaines!

J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes chaînes
Jouir paisiblement de votre liberté.

J'aimerois mieux encor, que votre ame fidéle; De sa premiere ardeur formât un nouveau zéle, Qui nous tiendroit unis même après le trépas;

DE SAINT-EVREMOND. 187

De ce nouvel amour sentez l'heureuse atteinte, Vous m'aimâtes profane, aimez-moi comme sainte, Et suivez mes vertus au lieu de mes appas.

Mais des adieux si longs aux amans que l'on quitte, Montrent notre soiblesse, ou marquent leur mérite;

C'est un reste secret des profanes amours:

Permettez, lieux Divins, quelque humaine ten-

Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laisse,

Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toujours.

A Monsieur de SAINT-EVREMOND.

Sujet, trifte sujet, qui pleurez mon absence,

Pourquoi me plaignez-vous quand mon bonheur
commence?

C'est à vous seulement que vous devez des pleurs; Je ne menerai plus cette vie incertaine Dont vous sûtes témoins; & finissant ma peine, Je vous donne un exemple à finir vos malheurs.

La retraite à votre âge est toujours nécessaire; Avec tant de beauté yous me la voyez saire,

Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours? Que si la voix du Ciel de tout autre écoutée, Sur le bord du cercueil est par vous rejettée, De la morale au moins écoutez le discours.

Le Ciel est impuissant, & la raison timide

Sur vos durs sentimens trop soiblement préside;

Mais vous devez encor reconnoître ma loi:

Retirez-vous, vieillard; c'est moi qui vous l'or
donne;

Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne ; Vieillard, quittez le monde en même temps que moi.

SAINT-EVREMOND.

Ma Reine me verroit à son ordre fidéle,

Mais la mort où je cours m'empêche d'obéir;

Il m'est plus aisé de mourir

Que de vivre un moment sans elle;



LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

INCONSOLABLE

SUR LA MORT DE SON AMANT. (1)

N m'a dit comme une chose assurée que vous quittez l'Angleterre, incertaine encore du séjour que vous choisirez, mais toute resolue à sortir du pays où vous devriez demeurer. Ah! Madame, à quoi pensez-vous? Qu'allez-vous saire? Vous allez donner à vos ennemis des raisons invincibles contre vous, & ôter à vos amis tout moyen des vous, servir. Vous allez réveiller par cette nouvelle course, la faute assoupie de toutes les autres, vous allez ruiner tous les interêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en votre vie. Mais comment se montrer, dites-vous, après l'étrange malheur qui vient d'arriver? Mais

⁽¹⁾ M. de Baniere, tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. Voyez la Vie de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1683.

comment se cacher, vous répondrai-je, à moins que de vouloir faire un crime d'un simple malheur? Il est certain que notre méchant procedé tourne en fautes les infortunes. Vous l'éprouverez, Madame : si l'obscurité de vôtre Retraite est continuée plus long-tems, chacun vous sera les reproches que vous paroissez vous saire, & vous serez condamnée par mille gens qui sont présentement dans la dis-

position de vous plaindre.

Mais que vous est-il arrivé, Madame, qui n'arrive assez communément? Je poursois vous alleguer des beautés modernes, qui ont souffert la perte de leurs amans avec des regrets fort moderés, si je ne gardois pour vous un plus grand exemple. Héléne, moins belle que vous, & après vous la plus belle qu'ait vû le monde; Héléne a sait battre dix ans durant les Dieux & les Hommes, plus glorieuse de ce qu'on faisoit pour elle, que honteuse de ce qu'elle avoit fait. Voilà, Madame, les Héroïnes qu'il faut imiter; non pas les Didons & les Thisbés, ces miserables qui ont deshonoré l'amour par l'extravagance desesperée de leur passion. Mais que pensez-vous faire par vos regrets? Pleurer un mort n'est pas pleurer un amant. Votre amant n'est plus que le triste ouvrage de votre imagination: c'est être amoureuse de votre idée; & l'Amante d'Alexandre

DE SAINT-EVREMOND. 1918 (1) est aussi excusable dans sa vision, que vous dans la vôtre, puisqu'un homme mort aujourd'hui, n'a pas plus de part au monde que ce conquerant.

Votre Amant est enseveli;

Et dans les noirs slots de l'Oubli;

Où la Parque l'a fait descendre

Il ne sait rien de votre ennui;

Et ne fut-il mort qu'aujourd'hui;

Puisqu'il n'est plus qu'os & que cendre;

Il est aussi mort qu'Alexandre,

Et vous touche aussi peu que lui. (2)

C'est donc vous qui faites le sujet de vos armes; vous, qui trop sidéle à vos douleurs; tâchez vainement de rétablir ce que la nature à sû détruire:

Quittez de ce trépas l'inutile entretien;
Abandonnez un deuil si fatal à vos charmes;
Celui que vous pleurez aujourd'hui n'est plus
rien,

Et c'est vous qui formez le sujet de vos larmes. Votre ame, d'un amas de lugubres esprits,

(1) Voyez les Visionnaires de Des Marets. (1) Parodie de l'Ode de Théophile à M. de L. fur la mort de son pere. Compose un vain objet dont elle est possedée; Elle retrace en soi les traits qu'ellea chéris; Et prête à sa douleur une funeste idée.

Je vous dis les meilleures raisons du monde en prose & en vers: mais plus je prens de peine à vous consoler, & plus je vous trouve inconsolable. Depuis Artemise, & Madame de Montmorenci, fameuses en regrets, & célébres toutes deux par leurs Mausolées, on n'a point vû d'affliction pareille à la vôtre. Il est vrai qu'elle vous a été comme ordonnée par l'Intendante de vos déplaisirs (1). Il n'y a pas de moment que la Doloride (2), cette apparition assidue, ne s'approche de votre oreille, pour vous dire des nouvelles de l'autre Monde : il n'y a point de fecret qu'elle n'employe pour entretenir dans votre ame l'amour des morts & la haine des vivans. Tantôt c'est un air triste & désolé; tantôt un discours suneste; quelquefois pour la varieté de la mélancolie, un chant lamentable. Jerusalem, Monsieur Dery (1), JERUSALEM! Monsieur

(1) Madame de Ruz, que M. Mazarin avoit envoyée à Londres avec quelques jeunes Dévotes, pour engager Madame Mazarin à se retirer dans un Couvent, comme on l'a remarqué dans la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1683.

(2) Voyez l'Histoire de Dom Quichotte;

seconde Partie, Chap. 36. & suiv.

(3) Page de Madame Mazarin.

DE SAINT-EVRE MOND. 193 Dery obéit; & des Leçons de Tene-BRIS(1) instituées dans l'Eglise pour nous faire pleurer la mort du Seigneur, sont chantées douloureusement à sa Naissance, quand la même Eglise nous ordonne de nous réjouir.

Que si l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gaité; si vous aviez la moindre saillie de joie par une impulsion de la nature, qui eût échappé aux ordres de la Doloride, aussi-tôt un regard sévére vous fait rentrer dans le devoir de votre deuil; & tant de talens, d'ennui & de langueur sont employés à vous inspirer le dégoût du monde, que si on avoit ces tristes soins & cette noire application avec Monsieur Talbot, je ne doute point que l'on ne pût faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoué de tous les hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la Doloride ait réussi dans les machines d'une désolation étudiée : l'étonnement doit être que vous ayez conservé

Tome IV

⁽¹⁾ Dans l'Eglise Romaine, on appelle Ténébres les Matines qui se chantent l'après-dinée des Fêtes majeures de la Semaine Sainte. Les Leçous de Ténébres sont tirées des Lamentations de Jérémie sur les malheurs de Jérusalem, qu'on chante sur es tons plaintifs, le Jeudi Saint, & qui finissent dar ces paroles, Jerusalem. Jerusalem, convertere paDominum, &c.

l'esprit qui vous reste. Il vous en reste, Mazdame, malgré le dessein qu'on avoit de vous le faire perdre entiérement, asin de disposer de vous avec plus de facilité à votre ruine: mais avec cela, ne trouvez pas mauvais que je vous fasse voir la dissérence qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame Mazarin, que nous avons connue spirituelle & pénétrante? qu'auroit dit notre Madame Mazarin, si elle avoit vû un petit troupeau religieux passer la mer pour établir sa sainteté vagabonde chez une personne de qualité ? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hospitaliere qui auroit logé ces bonnes Sœurs? Qu'auroit die Madame Mazarin, si elle avoit vû la Révérende Mere Supérieure, partager son temps, entre les exercices de piété, & ses leçons amoureuses; entre la serveur de la priere, & l'avidité de la Guinée; entre les fraudes pieuses de la Religion, & les tromperies à la Bassette? Qu'auroit-elle dit, si elle avoit vû ces jeunes plantes, qui avoient besoin d'être arrosées, porter miraculeusement un fruit avancé par la bénédiction particulière de cette Maison? Venez, petite Marote, (1) proselyte de leurs saintetés; venez nous apprendre

⁽¹⁾ Une des jeunes Dévotes qui étoient venues avec Madame de Ruz, & celle qui portoit le fruiç avancé.

DE SAINT-EVREMOND. 195 quelque chose du Mystére où vous êtes initiée: montrez-vous, Marote, & saites voir au public un plein effet de leurs salutaires in-

au public un plein effet de leurs salutaires instructions. L'affaire est trop sérieuse & trop

pressante pour railler long-temps.

Au Nom de DIEU, Madame, ce Nom dont abusent les hypocrites, qui au jugement de Baccon sont les grands Athées: au Nom de Dieu, désaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de sottise. A peine en serez-vous désivrée, que vous reprendrez toute votre intelligence, & que vous retrouverez votre premiere réputation. Songez solidement à vos intérêts, & sagement à votre repos. C'est toute la grace que je vous demande. Rendez-vous heureuse, & vous ferez plus pour moi que vous ne sauriez saire pour un Amant, quelque précieuses que soient vos saveurs.

A LA MESME.

Sur la résolution qu'elle avoit prise de quitter l'Angleterre.

J E me donne l'honneur de vous écrire; Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes graces, que pour avoir la sa-

R ij

tissaction de vous dire la plus grande vérité du monde; c'est, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de serviteur si fidéle que je l'ai été, & que je le serai toujours. Il est vrai que cette fidélité ne s'attachoit qu'à vos intérêts. Laissant aux autres pour flater vos fantailies, la complaisance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs. Je regardois ce qui vous convenoit pour votre bien; & m'opposois à ce qui vous plaisoit malheureusement pour vous perdre. Après une si juste assurance de mon zele, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en Angleterre, que ceux qui vous en dégoûtent:& plût à Dieu que vous sussiez aussi-bien persuadée de l'honnêteré des Anglois, qu'ils sont prêts à vous en donner des marques en toute occasion! Montrez-vous, Madame: vous ne pouvez rien faire de si désavantageux pour vous, que de vous cacher: mais en vous rendant accessible, laissez-nous un autre chemin pour aller à vous, que cet appartement maudit (1) plus propre à évoquer l'ame de Samuel, qu'à conduire dans la chambre de Madame Mazarin. Si tout cet appareil est de l'ordon-nance d'Arcabonne, (2) il faut prier Dieu

⁽¹⁾ Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond sur l'année 1683.

⁽²⁾ Fameuse Magicienne, sœur de l'Enchanteur Arçalais, dans Amadis de Gaule.

DE SAINT-EVREMOND. 197 qu'il nous garantisse de l'enchantement. Si la noirceur de cette mélancolie est de votre propre humeur; si vous ne songez qu'à vous nuire; si toute votre application est de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'est d'être cruel à soi-même: qui ne se pardonne point, ne mérite pas que les autres lui pardonnent; il leur enseigne la sévérité & la rigueur. Venons un peu à la chose, je me lasse de tant de discours généraux.

Posez que Monsieur votre Neveu (1) perde ses Bénésices, je ne désavoue point que cela ne soit sâcheux: mais vous avez perdu de plus grands biens, & vous vous en êtes consolée. Un homme qui paroissoit avoir de l'amour pour vous a été tué; c'est une chose assez malheureuse: mais il n'y a rien de sort extraordinaire en cette avanture, que votre douleur: les Amoureux sont mortels comme les autres: saites qu'aimer soit un privilège pour ne mourir pas, les Dames seront accablées d'Amans; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je sai qu'il est honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment; mais d'appeller au secours de notre deuil ce qu'il y a de plus sunesse. & de prendre par-là des ré-

(2) Le Prince Philippe de Savoye.

solutions ruineuses, c'est ce que les morts n'e-

xigent point de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche assez honteux, mais nécessaire, pour vous animer à sortir de l'abattement où vous êtes. Dans les temps de prospérité je ne vois personne si Philosophe que vous : vous êtes plus grave dans vos discours que Plutarque; vous dites plus de sentences que Sénéque; vous saites plus de résléxions que Montagne. Au moindre socieleme moindre accident, au moindre embarras qui vous survient, tout conseil vous abandonne, vous renoncez à votre raison, pour vous livrer à des gens qui n'en ont point, ou qui sont leur intérêt de votre perte. C'est trop, c'est trop; Madame, que de donner deux fois la même Comédie dans une famille. Et pourquoi vous êtes-vous tant étonnée que Madame la Connétable ait quitté Turin, où elle n'avoit que la protection de Monsieur le Duc de Savoye séche & nuc? Pourquoi vous en êtes vous tant étonnée, si vous êtes capable aujourd'hui de quitter celle du Roi d'Angleterre, aussi assûrée par sa puissance, que solide par ses biensaits?

Malgré toutes mes raisons, si nettes & si fortes, j'ai peur que vous n'ayiez les yeux sermés à vos intérêts; malheureuse de ne pas voir en Angleterre ce qui vous convient, plus malheureuse de ne voir que trop ce qui vous covenoit quand vous en serez sortie! Les lumie-

DE SAINT-EVREMOND. 199 res vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens de vous en servir. Tant que vous serez en ce Royaume, à la Ville, à la campagne, en quelque lieu que ce soit, vous pou-vez raccommoder vos affaires, toutes gâtées qu'elles sont: après l'embarquement, nulle ressource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni satisfaction, ni intérêts, où vous trouverez vos imaginations trompées;où vous trouverez pour vous tourmenter le sentiment d'une misére présente, & le souvenir d'une félicité passée.

Vous n'aimez pas les exemples, Madame, mais je n'aurai nul égard à votre aversion; pour vous dire que la Reine de Bohême (1) au sortir de l'Angleterre a traîné une nécessité vagabonde de Nation en Nation, & que Marie de Médicis, mere & belle-mere de trois grands Rois, (2) est allé mourir de faim à Cologne. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une personne sacrifiée, si vous n'avez pas la force de vous sauver du sacrifice. Faites autant pour vous, qu'a fait Racine pour Iphigénie: mettez une Épi-taphe en votre place; & venez réjouir les hon-

nêtes gens de votre salut & de sa perte.

⁽¹⁾ Elisabeth Stuart, fille de Jacques I. (2) Mere de Louis XIII. belle mere de Philip-pe IV. Roi d'Espagne, & de Charles I. Roi d'Angleterre.

A LA MESME,

Sur le même sujet.

Ous ne doutez pas, Madame, que se ne sois sensiblement touché de vous voir quitter l'Angleterre, mais je serois au désespoir, si c'étoit pour aller trouver les Princes Allemands, ou les Grands d'Espagne. Rien n'est plus naturel pour vous que le séjour de France: je ne demanderois ni un meilleur air, ni un plus beau pays. L'Angleterre pourtant ne laisse pas d'avoir ses commodités: beaucoup de guinées, avec la liberté d'en jouir à sa fantaisse.

Je ne puis continuer cette sorte de discours. Pour amuser ma douleur, toute diversion m'est nécessaire; mais l'usage en est bien dissicile, quand je songe que je ne vous verrai jamais. Je vous regarde comme une personne morte à mon égard: toutes vos bonnes qualités s'offrent à moi pour m'assliger, & je ne saurois envisager aucun désaut qui me console. Plût à Dieu que vous m'eussiez laissé quelque sujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de mérite! Un juste ressentiment de quelque injure m'animeroit

DE SAINT-EVREMOND. Zon contre vous; mais votre mépris m'oblige à me faire une justice fâcheuse, & ne me laisse rien à vous reprocher. Ma Lettre me servira d'adieu, s'il vous plaît; car je n'aurai pas la force de vous le dire, & je pleurerai dans ma chambre, comme je fais déja, pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquesois d'un ancien Serviteur. Je crains pourtant ce que je demande; car vous ne vous en souviendrez que dans la vérité de mes prédictions, & j'aime beaucoup mieux qu'elles soient sausses & être oublié.

Pour vous, Madame, vous ne serez jamais oubliée des personnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins disposés à vous plaindre, ne vous pardonnent point la résolution que vous avez prise de nous quitter. Vous n'avez d'ennemis qu'en vous; & autour de vous de tristes idées, un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans votre tête, comme on peut voir sur votre visage, on trouveroit votre cervelle toute noircie des Morts de la Trappe, (1) & de vos autres imaginations sunestes. Adieu; Madame; le seul discours de votre affliction feroit la mienne, si elle n'étoit pas toute sormée. Devinez ma douleur & mon zéle; il

⁽¹⁾ On a publié la VIE de quelques personnes qui sont mortes à la Trappe en odeur de sainteté:

202 OEUVRES DE M.
n'est pas en mon pouvoir de vous l'expri-

Il y a long-temps que je ne me mêle pas de vous donner des conseils: le dernier est de vous accommoder avec Monsieur Mazarin, pour peu de sûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune, revenez en Angleterre demeurer quelque temps à la campagne. Je suis persuadé que le Roi ne vous abandonnera pas, & vous trouverez plus de gens disposés à vous servir que vous ne croyez. Pour les Couvens, on y est malheureux, à moins que de devenir imbecille. Soussrir pour soussirir, il vaut mieux pour une semme mariée que ce soit avec son mari, qu'avec une Supérieure: il y a plus d'honneur & de vertu. Désaites - vous le plûtôt qu'il vous sera possible, des noires santaissies nées de la rate, où l'imagination même n'a point de part.



A LA MESME

Vous avez un mérite extrême; Gloire du temps présent, honte des temps passés ? On ne sauroit vous admirer assez

Quand on vous voit purement en vous-même.

Quelquefois par ennui vous quittez vos vertus.

Et votre esprit alors, incertain & confus,

Voudroit bien se donner les qualités des autres.

Mais, hélas! pensez-vous que des gens délicats

Accoûtumés au goût des vôtres,

Puissent jamais les perdre, & ne se plaindre pas Rendez-nous, rendez-nous vos charmes,
C'est un bien acheté par le prix de nos larmes,

Tout celui qu'on remarque en vous Est du fond de votre nature;

Pour ces dévots soupirs qui s'expliquent à nous.
Ce sont des mouvemens formés par avanture.

Qu'un dégoût léger fait venir,
Qu'un peu de raison fait finir.

Elevez-vous à Dieu par votre intelligence,
Admirez sa grandeur, révérez sa puissance:

Quand vous y mêlerez vos tendres sentimens

Au lieu que votre esprit doit adorer sans cesse De son ordre éternel la prosonde sagesse, Votre cœur le prendra pour un de vos Amans,

Certe humeur triste & délicate,
Qui vous afflige & qui vous state,
Est un faux mouvement du cœur
Où la rate joint sa vapeur.

Telle on vous voit qu'on voyoit Alexandre; Egal aux Dieux, plus grand que tout Mortel,

Aux heures qu'on le pouvoit prendre Dans son propre & vrai naturel. Désendez-vous d'une chose étrangere

Qui pourroit en vous s'imprimer;
Point de mélange à ce beau caractére
Qu'en sa persection le Ciel a sû former.
L'une assecte votre air aux choses que vous faites,
Vainement l'autre aspire à vos graces secretes,
Esprit, manière, humeur, tout se fait souhaiter;
La Nature vous sit pour servir de modelle,

Et vous vous rendez criminelle Lorsque yous voulez imiter.

OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Discernement DES FRANÇOIS.

Uo I QUE le génie ordinaire des Fran-çois paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous : sont capables de produire les plus belles choses: mais quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer; & si nous avons rendu justice à quelque excellent ouvrage, notre légereté ne le laisse pas jouir long-temps de la répuration que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le bon goût ne se trouve pas en des lieux où régne la barbarie, & qu'il n'y ait point de discernement où les Lettres, les Arts, & les disciplines sont perdues; il seroit ridicule aussi de chercher une lumiére si exquise en certains temps d'imbécillité & d'ignorance; mais ce qui est étonnant, c'est de yoir dans la Cour la mieux polie, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit, être tour à tour à la mode comme les habits.

J'ai vû des gens considérables passer tantôt pour les ornemens de la Cour, & tantôt être traités de ridicules; revenir à l'approbation,

retomber dans le mépris, sans qu'il y eût aucun changement ni en leur personne ni en leur
conduite. Un homme se retire chez lui avec
l'approbation de tout le monde, qui se trouve le lendemain un sujet de raillerie, sans savoir ce que peut-être devenue l'opinion qu'on
avoit de son mérite. La raison en est qu'on juge rarement des hommes par des avantages
solides, qui fassent connoître le bon sens; mais
par des manières dont l'applaudissement sinit
aussi-tôt que la fantaisse qui les a fait naître.

Les ouvrages des Auteurs sont sujets à la même inégalité de notre goût. Dans ma jeunesse on admiroit Théophile, malgré ses irrégularités & ses négligences, qui échapoient au peu de délicatesse des courtisans de ce temps-là. Je l'ai vû décrié depuis par tous les versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination, & aux graces heureuses de son génie. J'ai vû qu'on trouvoit la Poësie de Malherbe admirable dans le tour, la justesse & l'expression. Malherbe s'est trouvé négligé quelque temps après; comme le dernier des Poëtes, la fantaisse ayant tourné les François aux Enigines, au Burlesque & aux Bouts-rimés. J'ai vû Corneille perdre sa reputation, s'il étoit possible qu'il la perdît, à la réprésentation de l'une de ses meilleurs Pieces (1). J'ai vû les deux meilleurs Comédiens du monde (1) exposés nos railleries; & l'influence de ce faux esprit étant passée, ils se firent admirer comme auparavant, par un heureux retour de notre bon goût. Les Airs de Boisset, qui charmerent autresois si justement toute la Cour, surent laissés bien-tôt pour des Chansonnettes; & il fallut que Luigi, le premier homme de l'Univers en son art; que Luigi les vînt admirer d'Italie, pour nous faire repentir de cet abandonnement, & leur redonner la réputation, qu'une pure fantaisse leur avoit ôtée. Si vous en démandez la raison, je vous dirais que l'industrie tient lieu en France du plus grand mérite, & que l'art de se faire valoir donne plus souvent la réputation, que ce, qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que les bons Auteurs; comme il est aussi disficile de trouver le discernement dans les uns que le génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plast; & il argrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à son mauvais goût, ou tout au plus à son intelligence médiocre. Ajoûtez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se désendent mal-aisément. Le mérite où nous sommes accoûtumés, laisse sommer avec le temps une habitude ennuyeuse; & les

⁽¹⁾ Floridor & Montfleuri;

LOS OEUVRES DE M.

défauts sont capables de nous surprendre agréablement, en ce que nous n'avons pas vû. Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne sont plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles: Celles au contraire à qui on ne devroit aucune estime, sont moins souvent rejettées comme méprisables, que re-

cherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains, qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût: mais la multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étousse le petit nombre des Connoisseurs. Dailleurs, les gens du plus grand éclat sont tout valoir à leur santaisse, & quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, & à celles où elle ne se connoît pas.

Iln'y a point de pays où la Raison soit plus rare qu'elle est en France: quand elle s'y trouve, iln'y en a pas de plus pure dans l'Univers; communément tout est santaisse, mais une santaisse si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les étrangers honteux de leur bon-sens, comme d'une qualité grossière, cherchent à se faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, & renoncent à des qualités essentielles, pour affecter un air &

des

des manières qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux meubles & aux habits, qu'on nous reproche, & qu'on suit toujours, devient, sans y penser, une sagesse bien grande: car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'est un intérêt plus solide qu'on ne croit, d'avoir des François répandus par tout, qui forment l'extérieur de tous les peuples sur le nôtre; qui commencent par assujettir les yeux, où le cœur s'oppose encore à nos loix; qui gagnent les sens en saveur de notre Empire, où les sentimens tiennent encore pour la liberté.

Heureux donc ce caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis: mais nous devrions nous défaire de ceii qui veut regner dans les Arts, & qui décide impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon-goût, ni la raifon. Quand nous sommes arrivés à la perfection de quelque chose, nous devrions fixer notre délicatesse à la connoître, & la justice que nous lui devons, à l'estimer éternellement: sans cela on pourra nous saire un reproche bien fondé; que les Etrangers son plus justes estimateurs du mérite de nos Ouvrages, que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choses qui viennent de nous, conserver ailleurs leur réputation, quand elles n'en ont plus en France: nous yerrons ailleurs

Tome IV.

nos fottises rejettées par le bon sens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un vice opposé à celui-ci, qui n'est pas plus supportable; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre temps que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Horace a formé là-dessus le caractère de la vieillesse, & un Vieillard à la vérité est merveilleusement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti:

Dans cet âge triste & malheureux, nous imputons aux objets les désauts qui viennent: purement de notre chagrin; & lorsqu'unl doux souvenir détourne notre pensée de ce que nous sommes, sur ce que nous avons été; nous attribuons des agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans notre esprit l'idée de notre jeunesse, où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens. Mais ce n'est pas à la seule vieillesse qu'on doit imputer cette humeur-là: il y a des gens qui croyent se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, & qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux Ouvrages. Il y en a qui, de leur propre naturel, sont mécontens de ce qu'ils voyent, & amou-

reux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre, aux mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une assez commune vertu, & auront de la peine à souffrir la gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime, c'est de vivre; la plus favorable recommandation, c'est d'avoir été. Ils loueront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant sa vie, & leur esprit déga-

gé du chagrin de leur humeur, rendra fainement à la mémoire ce qu'il avoit dérobé in-

justement à la personne.

J'ai toujours crû que pour faire un fain jugement des hommes & de leurs Ouvrages, il les falloit considérer par eux-mêmes, avoir du mépris ou de la vénération pour les chofes passées, selon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai crû qu'il ne falloit pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aversion, ni les rechercher par amour de la nouveauté; mais les rejetter ou les recevoir selon le véritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de notre humeur; ce qui n'est pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choses. Le point le plus essentiel est d'acquérir un vrai discernement, & de se donner des lumières

pures. La nature nous y prépare, l'expérience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

I L n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez le changement des bontés que vous aviez pour moi. J'en cherche le sujet en moi-même sans le pouvoir trouver. Faitez-moi la grace de me le dire: il me semble que je serai moins malheureux quand je saurai la cause de mon malheur. Ce n'est plus le maudit Vieillard, que vos enjoûmens savorisoient autresois de cette injure: c'est un vieux coquin, lequel a donné au monde une affaire malheureuse, qui n'a de sondement que dans la malice de ses insinuations.

Voilà, Madame, la réputation où je fuis auprès de vous. La malignité a ses joies secretes: un autre les auroit senties au lieu des douleurs qu'un tendre intérêt pour ce qui DE SAINT-EVREMOND. 213 vous touche m'a fait souffrir. J'aurois eu dans l'indifférence, si elle avoit été en mon pouvoir, une liberté d'esprit douce & tranquille. Cette amitié commode & aisée, que vous me reprochez toujours, m'auroit exempté de beaucoup d'ennuis, m'auroit garanti de beaucoup d'inquiétudes & d'appréhensions: mais j'ai été trop honnête, trop sensible, & moins heureux.

La moindre apparence de peine pour vous sen est une pour moi trop véritable. Je suis le même que j'étois quand vous m'avez vû partager vos maux avec vous ; assez changé dans votre opinion pour en avoir perdu votre confiance, toujours égal dans le sentiment de vos douleurs. Au dessus de tous les chagrins de la vieillesse, je n'ai aucun trouble que le vôtre; & il est bien juste que mon ame soit alterée par le désordre de la vôtre, puisque l'heureuse assiéte où je l'ai vûe autresois, a fait si long-temps la tranquillité de la mienne.

C'est trop parler de mon mérite à votre égard: saire souvenir de nos services, est une injure à ceux qui les ont mal reconnus. Je vais donc vous demander une grace, au lieu de vous reprocher une obligation; c'est, Madame, que vous me permettiez de me justifier des soupçons que vous avez. Je jure avec la plus grande vérité du monde, (vertu qui subsisteroit dans la ruine de tous les principes de

Morale, & de tous les sentimens de Religion;) je jure avec cette vérité qui m'est si chere, que je n'ai jamais rien sait, rien dit; rien insinué, par où la personne la plus délicate & la plus sensible pût être blessée. Et que dirois-je de criminel contre vous, Madame? Ce ne sont pas des crimes, ce ne sont pas des injustices & des violences qu'on pourroit vous reprocher; ce sont vos ennuis, vos mélancolies: ce sont les embarras de votre esprit qu'on ne vous pardonne point. Si vous êtes coupable, c'est, envers vous, de votre affliction; envers nous, de la perte de notre joie. Chacun est en droit de vous redemander vos agrémens & ses plaisirs.

Oui, Madame, vous devez compte à tous les honnêtes-gens, des maniéres obligeantes que vous avez cûes; vous le devez à tous vos amis de la douceur de votre commerce, & de la liberté de votre maison. Vous le devez aux savans, de votre lecture, aux délicats de votre bon goût, à moi de vos grandes qualités que j'ai tant louées. Rendez-moi cette semme illustre, qui n'avoit rien des soiblesses de son sexe; rendez-moi cette sagesse enjouée, cette sermeté agréable, ces vertus qui fai-soient des Philosophes de vos amans; ces charmes qui vous saisoient des amans des Philosophes

phes.

Qu'est devenu ce temps heureux,
Où la Raison, d'accord avec vos plus doux vœux;
Où les discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de votre belle vie?(1)

Faites revenir ce temps heureux, où toûjours maîtresse de vous-même, vous ne laissiez de liberté à personne qui valût la peine
d'être assujettie. Vous le pouvez, Madame,
vous le pouvez: vous avez en vous le sonds
de ce mérite dérobé au monde, & nous avons
notre premiere disposition à l'admirer, aussi
tôt que vous en aurez retrouvé l'usage. Rentrez donc en possession de votre esprit, reprenez cette intelligence que vous avez soumise
à de moindres lumières que les vôtres.

En l'état que vous êtes présentement, vous me faites souvenir d'un Prince qui se portoit mieux que son Médecin; étoit plus homme de bien que son Consesseur, & plus éclairé que son Ministre: cependant, tout plein de santé qu'il étoit, il n'eût osé manger d'aucune cho-se que par l'ordre d'un Médecin languissant; touché chrétiennement de son Salut, il s'en rapportoit à un Directeur qui n'avoit aucun soin du sien propre; & très-habile dans la connoissance de ses assaires, il les remettoit

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, page 142.

E16 OEUVRES DE M.

vous n'en avez point; ou en tout cas,

Le charme des beautés leur tient lieu d'innocences

Tant qu'il n'arrive aucun changement à ce beau visage, les plus sévéres vous sont obligés des moindres égards que vous voulez avoir pour la vertu: mais ces priviléges ne sont que pour vous, Madame; un vieux pécheur comme moi doit avoir des pensées austéres sur la nécessité d'une conduite reglée, & sur l'affreuse condition de l'avenir. Aussi le dessein de ma Retraite m'est-il venu d'un certain esprit de dévotion, inspiré heureusement aujourd'hui à tous nos François : je me suis ressenti du mérite édifiant de la conversion des uns, & de la sainteté exemplaire des autres. C'est par cette disposition secrete que j'ai suivi le triste conseil de mettre un temps entre la vie & la mort : c'est par elle que je me suis détaché du plus grand charme de ma vic, qui étoit la douceur de votre entretien, pour me réduire à moi même, & me trouver en état de pouvoir cesser de vivre avec moins de tendresse & de regiet. Quand je n'aurai plus à saire qu'à l'amour-propre, connoissant le peu

DE SAINT-EVREMOND. 217 que je vaux, je ne serai pas sort embarrassé à

me quitter.

Ajoûtez à des considérations si épurées; qu'il y a des saisons de plaire, & alors on ne sauroit avoir trop d'assiduité: mais qu'il y en a d'autres où il ne reste de mérite pour nous que la discrétion des absences; & tout au plus, où il ne saut se présenter qu'aux occasions où l'on peut servir. Que je me tiendrois heureux, Madame, d'en rencontrer! je vous serois avouer, que personne n'a jamais été attaché à vos intérêts, avec plus de zéle, de sidelité, & de perséverance, que Votre, &c.

LETTRE AMONSIEUR***

Qui ne pouvoit souffrir l'amour de Monsieur le Comte de SAINT-ALBANS à son âge.

Ou s vous étonnez mal-à-propos, que de vieilles gens aiment encore; car leur ridicule n'est pas à se laisser toucher, c'est à prétendre imbécillement de pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le commerce des belles personnes autant que jamais: mais je les trouve aimables, sans dessein de m'en saire aimer:

Tome IV.

je ne compte que sur mes sentimens, & cheriche moins avec elles la tendresse de leur cœur que celle du mien. C'est de leurs charmes, & non point de leurs saveurs, que je prétens être obligé; c'est du désagrément & non point de la rigueur, que je trouve sujet de me plaindre.

Qu'un autre vous appelle ingrate, inexorable; Vous m'obligez assez de me paroître aimable: Et vos yeux adorés plus beaux que l'œil du jour,

Ont assez fait pour moi de former mon amour.

Le plus grand plaisir qui reste aux vieilles gens, c'est de vivre; & rien ne les assure si bien de leur vie que leur amour. Je pense, aonc je suis; surquoi roule la Philosophie de M. Descartes, est une conclusion pour eux bien froide & bien languissante: j'aime, donc je suis; est une consequence toute vive toute animée, par où l'on rappelle les desirs de la jeunesse, jusqu'à s'imaginer quelque-fois d'être jeune encore.

Vous me direz que c'est une double erreur de ne croire pas être ce qu'on est, & de s'imaginer être ce qu'on n'est pas. Mais quelles vérités peuvent être si avantageuses que ces bonnes erreurs, qui nous ôtent le sentiment

des maux que nous avons, & nous rendent celui des biens que nous n'avons plus? Cependant, pour ne considérer pas les choses avec assez d'attention, nous faisons convenir l'amour seulement à la jeunesse, bien que la raison dût être employée à reprimer la violence de ses mouvemens; & nous traitons de foux les vieilles gens qui osent aimer, quoi que la plus grande sagesse qui osent aimer, quoi c'est d'animer seur nature languissante par quelques sentimens amoureux. Que vous sert-il de vivre encore, si vous ne sentez pas que vous vivez? C'est avoir obligation de votre vie à votre amour, s'il a sû la ranimer quand la langueur vous l'avoit rendue insensible.

En cet âge-là, toute ambition nous abandonne; le desir de la gloire ne nous touche plus, les forces nous manquent, le courage s'éteint ou s'affoiblit; l'amour, le scul amour nous tient lieu de toute vertu contre le sentiment des maux qui nous pressent, & contre la crainte de ceux dont nous sommes menacés. Il détourne l'image de la mort, qui sans lui se présenteroit continuellement à nous; il dissipe les frayeurs de l'imagination, les troubles de l'ame, & nous rend les plus sages du monde à notre égard, quand il nous sait tenir insensés dans la commune opinion des autres.

SUR L'ABSENCE

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN;

LE JOUR DE LA NAISSANCE

DE LA REINE. (1)

Du'est-elle devenue, où s'en est-elle allée?

Où cache-t-elle ses appas?

Sa Cour errante & désolée,

La cherche & ne la trouve pas.

Peut-être que le jour natal

De l'Infante de Portugal,

Est cause de cette avanture:

Ah! jour qui promettiez tant de félicité; Votre grand appareil étoit un faux augure; Que de maux, que de pleurs vous nous avez coûté;

⁽¹⁾ CATHERINE, Infante de Portugal, Epouse de Charles II.

Vous nous volez Hortence, elle ne paroît plus, Et tous autres objets, sont pour nous superflus; Nous ne voyons plus rien sitôt qu'elle est absente. Je sai que notre esprit assez ingénieux,

Sans cesse nous la représente,

Et fait l'office de nos yeux;

Mais c'est un vain soulagement,

Pour adoucir un vrai tourment,

Que le secours de notre idée; Finissez, vain secours, avec ce triste jour, Qu'Hortence dès demain, chez elle retournée, En ses propres Etats rétablisse sa Cour,

Reprenez le bandeau Royal,
Qui ceignoit votre belle tête,
Princesse, vos sujets d'un zéle sans égal,
Veulent célébrer votre Fête.
La pompe qui s'apprête
Pour une autre que vous,
N'a rien qui nous arrête,
C'est un faux spectacle pour nous;



THE

A La Company A - III & Day

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Oires Ondes du Styx, c'est par vous que je jure,

Périsse l'Univers, périsse la nature,

Que tout soit consondu, s'il m'arrive jamais

De célébrer autre naissance,

Que celle de la belle Hortence.

C'est elle seulement qui nous donne des loix;

Le Ciel sur son visage en imprime les droits;

Quand le sort lui resuse un vain titre de REINE;

Le Ciel, le juste Ciel l'établit Souveraine,

Et lui sait posséder par des titres meilleurs,

Un empire absolu qu'elle a sur tous les cœurs.

Sans l'ordre, sans les loix, les biensaits & la peine;

Les Rois n'auroient sur nous qu'une puissance

vaine;

Pour maintenir, Hortence, un pouvoir glorieux; Il sussit des regards qui partent de vos yeux;

D'un charme tout puissant ces ministres sidéles
Ne sont point occupés à punir des rebelles,
Jamais vous n'entendrez un sujet révolté
Se faire un saux honneur du nom de liberté:
Et jamais le tourment qu'un malheureux endure,
N'excita dans son cœur le plus leger murmure.
Vous êtes adorée en cent & cent climats,
Toutes les Nations sont vos propres Etats,
Et de petits Esprits vous nomment Vagabonde, (1)
Quand vous allez régner en tous les lieux du
monde.

Il ne vous restoit plus qu'à régner sur les mers, Votre nouvel Empire embrasse l'Univers;

Et de nos Isles fortunées

Vous pourriez des mortels régler les destinées.

Plus puissante aujourd hui que n'étoient les Romains,

Vous feriez des sujets de tous les Souverains, Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude, Pour votre liberté que pour leur servitude. (2)

⁽¹⁾ La VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1677. (2) Voyez la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1677:

L E T T R E A MADAME

H A R V E Y.(1)

Ans ce malheureux cabinet

Que le souffle des vents tient toujours assez net;

Je vis hier trois portes ouvertes,

Pires à ma santé qu'à ma bourse les pertes;

Et je sentis un froid égal

A celui dont se plaint Monsseur de Portugal.

Ce n'est pas la seule froidure,

Qui fait aujourd'hui mon murmure;

J'ai d'autres griess à conter,

Préparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien, Madame, que je veux parler du Cabinet de Madame Mazarin: & me plaindre à vous des torts qu'on m'y a faits. Je vous demande raison, avec quelque crainte que vous n'ayez moins d'inclination pour

⁽¹⁾ Sœur de Mylord Montaigu. Elle avoit époufé le Chevalier Harvey. Voyez la VIE de M. de S. Evremond gur l'année 1687.

DE SAINT-EVREMOND. 223 la justice que pour elle. Mais à qui puis-je m'addresser, sans avoir le même sujet d'appréhension?

Ciel! à qui me plaindre; Sans avoir à craindre; Mêmes sentimens!

Tout Sexe pour Hortence a fourni des Amans.

Je ne l'accuse point des distractions que sa beauté m'a données. J'en ai fait une bête pour avoir joué avec trop de cartes; & une autre pour avoir renoncé: mais ce n'est ni sa faute; ni la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle ;

Prenons-nous-en aux Dieux,

Qui la firent trop belle;

Et n'en accusons pas nos yeux?

Voici, Madame, une chose particuliere qui mérite bien votre attention. Je jouois en noir avec Spadille, Manille, le Roi & le Sept, (belles espérances!) & mes espérances surent bien trompées.

Cet œil, qui peut percer les cœurs de tout les monde,

Et fait sans y manquer la blessure prosonde; Cet œil sur le Talon jetta quelque regard,

Et le perça de part en part.

Il vit que la premiere carte,

(Quel moyen de rimer le Baste?)

Que la Rime soit bonne ou non;

Il vit le Baste au-dessus du Talon.

Une subtile main prête aussi-tôt l'office Que sembloient demander ses yeux viss & perçans;

Je suis honteux sur mes vieux ans Pour telle occasion d'implorer la justice:

> Quand mes sens avoient la vigueur, Que donne une vive jeunesse, Je n'allois pas trop à confesse, Et les gens d'un grossier honneur, Pour de semblables tours d'adresse, Me nommoient quelquesois Pipeur;

Aujourd'hui la langueur d'une infirme vieillesse Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur;

> Je prêche une Duchesse, Et lui parle sans cesse, D'Aumonier & de Consesseur.

Pour un plus grand éclaircissement du fait, passons à la maniere dont la chose s'est exécutée.

De la plus belle main qu'on puisse voir au monde; Une main, que nature a vouiu faire au tour; Mais une main à l'Hombre aujourd'hui sans seconde Pour prendre un Matador si-tôt qu'else y voit jour; De cette belle main, que la divine Hortence Pourroit saire adorer aux mortels à genoux;

La divine mieux qu'un filoux

A su tromper ma défiance,

Et mettre le Baste dessous;

Sans que j'en eusse connoissance.

Que ses yeux sont bien d'autres coups!

Ils volent tous les cœurs lorsque moins on y pense,

Et pas un ne revient à nous:
Tous âges, sexes, rangs, en sont l'expérience;
Madame, prenez garde à vous.



EPITRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Après les pleurs que j'ai versés;
On m'accuse d'indissérence;
Et pour la tête d'un Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur, (1)
On me veut imputer une froide indolence:
Lorsqu'on vous voyoit tant soussir,
Qu'on vous croyoit prête à mourir,
Que vous étiez souvent sans pous & sans haleine;
Dieux, vous savez au moins quel étoit mon tour-

Hortence n'a songé qu'à son mal seulement, Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine. Je pense voir encor ces beaux yeux languissans,

⁽¹⁾ Madame Mazarin reprochoit à M. de S. Evremond de n'avoir pas assez de soin d'un de ses Porteurs qui s'étoit cassé la tête.

227

Je pense voir encor la pâleur du visage;
L'amour & la pitié pour toucher davantage
Agissoient de concert sur l'ame & sur les sens;
Et je ne puis savoir qui du mal ou des charmes
Avoit le plus de part à nous donner des larmes;
Je pense voir Harrel (1) pour la conclusion
Apporter son Levain de fermentation;
A vous faire vomir, Madame Hide (2) s'apprête;
Screnier (3) court au bassin, Lot (4) vous soûtient
la tête;

Saint Victor y prend ses vapeurs;
Timide & curieux aux signes je m'arrête;
Et mon triste silence exprime mes douleurs;
Sitôt qu'il faut agir pour être nécessaire,

Je fais l'office de vos gens;

Mais je parle, je cours, & je n'avance guere;

Dans l'erreur de mes soins consus & diligens;

Je brûle des coussins dont on avoit affaire,

Et j'éxécute mal tout ce que j'entreprens.

Au sortir de la maladie,

Lot cette chere & sûre amie,

Vous voit pour la guinée un louable appétit;

⁽¹⁾ Medecin de Madame Mazarin.

⁽²⁾ Depuis Comtesse de Rochester. (3) Demoiselle de Madame Mazarin,

⁽⁴⁾ Mademoiselle de Beverweert.

Et me disant toujours vous la ferez malade,

La bonne Lot me persuade

D'en mettre deux ou trois sous le chevet du lit.

Vous étiez si tendre & si bonne

Quand vous dissez, Lot, ie me meurs;

Aujourd'hui la santé vous donne

Ton dissérent, dissérentes humeurs;

S'il arrive que je vous prie

Souviens-toi seulement que je suis Cornelie, (1)

De ma priere est tout l'esset.

Sur le moins important sujet,

Qu'avois-je à démêler avec cette Romaine. Et par quel étrange hazard

Ai-je à répondre d'une haine,

Qui se devoit, dit-on, la perte de César?

Pourquoi se prendre à moi, si dans Aléxandrie

Elle avertit son ennemi

Du funeste & secret parti

Que les Egyptiens prenoient contre sa vie?

La Veuve de Pompée & du jeune Crassus,

Deux fois du Monde entier a causé la disgrace, (2)

La mienne est la troisième; il faut qu'elle la fasse,

Quand elle & Rome ne sont plus.

⁽¹⁾ Vers de POMPL'E de Cerneille (Act. III. Sc. IV.) que Madame Mazarin récitoit fort souvent. (2) Imitation d'un Vers de la même Piéce.

Elle perdit Crassus, & vit de son Pompée
La tête précieuse indignement coupée,
Son astre la poursuit encore après sa mort;
Toute vertu lui nuit; sa grandeur de courage,
Du sang des Scipions ordinaire partage,
Rencontre chez Hortence un plus malheureux
sort.

Juste ou non, votre raillerie

Peut s'exercer sur Cornelie;

Mais ne prônez pas tant l'éclat de ma santé;

Quand l'âge & la saison sont mon infirmité;

Mais ne prônez pas tant l'état de mes affaires

Lorsque j'ai simplement les choses nécessaires;

N'allez pas à Cleveden (1) compter par le menu

Ma dépense & mon revenu.

Pour me désobliger vous feriez davantage;

S'il étoit en votre pouvoir

De cacher votre beau visage;

Vous m'empêcheriez de le voir.

Je n' ai rien tenté sur la bouche,

(Trop timide en ce que je veux;)

Mais si j'ose sentir l'odeur de vos cheveux;

Ou prendre quelquesois sur l'épaule une mouche;

⁽¹⁾ Maison de campagne du Duc de Buckingham près de Windsor.

Un petit Capot verd, More, voleur & gueux; Vous dit, Non beve Vino (1) touche, Et me fait retiter sur le point d'être heureux, Ne pensez pas que la nature Ne vous ait faite que pour vous; Vous devez bonnement à yotre créature De vos charmes divins quelque usage affez doux! Tout ce que l'Univers a de plus admirable Est fait pour nous prêter un secours charitable; Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin, Sert à notre plaisir comme à notre besoin, Et ces grandes beautés à nos yeux exposées, Donnent un bien facile, & des faveurs aisées. L'astre, qu'on nommeroit la premiere beauté; Si ce nom-là par vous n'étoit pas contesté; Le Soleil au matin commence sa carriere, Pour épancher sur tous la commune lumiere, Et l'aimable clarté que répandent ses feux, N'attend pour se donner ni priere, ni vœux.

C'est pour nous faire agir qu'il éclaire le monde;

⁽¹⁾ Cette expression cst prise d'une Comédie Italienne, où Arlequin paroissant yvre & bûvant toujours, disoit à chaque verre de Vin, Non BEVE VINO. Madame Mazaria prénoit béaucoup de plaisir à répéter ces mots, & son petit More s'en servoit malicieusement pour désigner M. de Saint-Evremond quand il avoit bû, & pour l'airêter, lorsqu'il vou-loit s'approcher de Madame Mazarin.

C'est

C'est pour notre repos qu'il se cache sous l'onde : La nuit, la douce nuit aussi-bien que le jour, Sont les effets heureux que produit son amour. La Terre avec amour expose à notre vûe Les appas renaissans dont le Ciel l'a pourvûe; Sa bonté nous fournit les fruits après les fleurs, Et je n'ai rien de vous qu'épines, que rigueurs. Vos charmes concertés avecque vos malices, Inspirent dans nos cœurs l'amour & les supplices: Un moment de douceur que je trouve avec vous, N'est jamais éloigné d'un autre de courroux ; Et n'étoient vos esprits qui soutiennent ma vie, Vos chagrins contre moi l'auroient déja ravie. Que ce brillant éclat à qui rien n'est pareil, Aux jours les plus serains fasse honte au soleil : Qu'effaçant des beautés de nature immortelle.

Vous soyez à nos yeux Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle; Je ne vous en dois rien, c'est un présent des Gieux; Je dois à votre esprit toujours malicieux,

De vous trouver par-tout ou railleuse ou cruelle.

Pour une tête de Porteur
Cassée aujourd'hui par malheur,
Vous m'imputez de l'indolence:
Plût à Dieu que j'en eusse, Hortence!
Tome IV.

Mon cœur seroit exemt des inquiets desirs

Que sont naître vos charmes,

Ma bouche ignoreroit l'usage des soûpirs;

Mes yeux celui des larmes.

A L A M E S M E.

V E c humble révérence, J'ose ici vous protester Que tous vos amis de France Ne sauroient me disputer Le mérite de constance, Ni devant moi se vanter De leur zéle pour Hortence. Dire Hortence! qu'ai-je ofé? Ce Privilége est usé: Liberté trop indiscréte Soyez désormais muette, Ne tirez point vanité Du peu que j'ai mérité. Servir d'un esprit sincère N'est pas ce qui nous fait plaire: Le plus souvent pour trahir On ne se fait pas hair.

Une flateuse imposture A d'infinuans appas; C'est une agréable injure Dont on ne se venge pas. L'art enlève tous les charmes A la triste vérité, Et laisse à la probité La raison pour toutes armes: C'est le débile secours, C'est l'inutile assistance, Qu'un malheureux eut toujours. Le dirai-je? avec Hortence J'ai le sort des vieux valets, A qui l'on fait injustice; Plus ils rendent de service Ils gâtent leurs intérêts. Comme le moindre murmure Seroit reproche ou censure, Je deviendrai circonspect; Mais je laisse à ces murailles Que nous voyons aujourd'hui, Et dont les dures entrailles S'émurent de notre ennui, Je leur remets à vous dire Quel étoit notre martyre,

Quand vos pressantes douleurs Nous coûterent tant de pleurs. Je remets à leur mémoire De vous en conter l'histoire; Parlez, murailles, parlez De tant de gens désolés. Dites que le Domestique Dans sa mortelle pâleur, D'un événement tragique Craignoit ce commun malheur. Dites que notre Pucelle L'Illustre Mademoiselle, (1) Etouffoit mille soûpirs, Pour cacher ses déplaisirs; Qu'elle retenoit ses larmes Pour ne pas donner d'alarmes; Et forçoit son amitié Au secret de la pitié. 'Apprenez que Madame Hyde Par ses soins & par votre aide; Par un éternel secours Nous conserva ces beaux jours; Ces jours ausquels notre vie Est pleinement affervie.

⁽¹⁾ Mademoiselle Beverweert.

DE SAINT-EVREMOND. 237

Dites que Madame Harvey Ouitta l'esprit élevé, A tout foible inaccessible; Pour être tendre & sensiblé. Parlez, murailles, encor Des vapeurs de Saint-Victor. Il en courut la Campagne; Notre Guerrier d'Allemagne; (1) Il fait par-là des présens De vin d'Ay tous les ans; Que puisse la maladie Lui durer toute sa vie! Vous pourriez parler de moi. De ma douleur, de ma foi: Mais un excès de souffrance S'exprime par le filence: Vos discours sont superflus Murailles, ne parlez plus.

(1) Le Comte de Grammont.



ORAISON FUNE'BRE

DE

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N. (1)

J'ENTREPRENS aujourd'hui une chose sans exemple; j'entreprens de saire l'O-RAISON FUNEBRE d'une personne, qui se porte mieux que son Orateur. Cela vous surpendra, Messieurs; mais s'il est permis de prendre soin de son Tombeau, d'y mettre des Inscriptions, & de donner plus d'étendue à notre vanité, que la nature n'en a voulu donner à notre vie: si tous les vivans peuvent se destiner le lieu où ils doivent être, lorsqu'ils ne vivront plus: si Charles-Quint a fait saire ses Funerailles, & a bien voulu assister à son service deux ans durant; trouverez-vous étrange, Messieurs, qu'une beauté plus illu-

⁽¹⁾ Madame Mazarin ayant dit un jour qu'elle souhaiteroit bien de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa mort; cela donna occasion à M. de Saint-Evremond de composer cette Piece. Voyez la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1684.

DE SAINT-EVREMOND. 239 stre par ses charmes, que ce grand Empereut par ses conquêtes, veuille jouir du bonheur de sa mémoire, & entendre pendant sa vie; ce qu'on pourroit dire d'elle après sa mort? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque morte, je veux attirer vos larmes pour une mortelle; pour une personne qui mourra un jour par le malheur nécessaire de la condition humaine, & qui devroit toujours vivre par l'avantage de ses merveilleuses qualités.

Pleurez, Messieurs, n'attendant pas à regretter un bien perdu; donnez vos pleurs à la suneste pensée qu'il le saudra perdre: pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déja se dire malheureux: Hortence mourra; cette merveille du monde mourra un jour: l'idée d'un si grand mal mé-

rite vos larmes.

Vous y viendrez à ce triste passage,
Hortence, hélas! vous y viendrez un jour;
Et perdrez-là ce beau visage
Qu'on ne vit jamais sans amour.

Détournons notre imagination de sa mort sur sa naissance, pour dérober un moment à notre douleur. Hortence Mancine est née à Rome d'une samille illustre; ses parens ont toujours été considérables: mais

quand ils auroient tous gouvernés des Empires, comme son Oncle (1); ni eux, ni ce maître de la France ne lui auroient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le Ciel a formé ce grand ouvrage sur un modelle inconnu au siécle où nous sommes : à la honte de notre temps, il a voulu donner à Hortence une beauté de l'ancienne Grece, & une vertu de la vieille Rome. Laissons écouler son enfance dans ses MEMOIRES (2). Son enfance a eu cent naïvetés aimables, mais rien d'assez important pour notre sujet. Je vous demande, Messieurs, je vous demande de l'admiration & des larmes : pour les obtenir j'ai des vertus & des malheurs à vous présenter.

Le Cardinal Mazarin ne fut pas longtemps sans connoître les avantages de sa belle Niéce; & pour faire justice aux graces de la nature, il destina Hortence à porter son nom, & à posseder ses richesses après sa mort. Elle avoit des charmes, qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par amour, & des biens capables de les y obliger par intérêt. Une corjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs, le Roi de la Grande Bretagne

⁽¹⁾ Le Cardinal Mazarin. (2) Voyez les Memoires de Madame la Duchesse Mazarin, écrits par l'Abbé de Saint Real, dans le Me'LANGE CURIEUX des meilleures Pieces attribuées à M. de S. Euremond.

DE SAINT-EVREMOND. 24E la fit demander en mariage (1), & le Cardinal plus propre à gouverner des Souverains, qu'à faire des Souveraines, perdit une occafion, qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine mere du Roi d'Angleterre, se chargea elle-même de la négociation (2): mais un Roi rétabli se souveraines qui peu de considération qu'on avoit eu pour un Roi chassé, & on rejetta à Londres les propositions, qui n'avoient pas été acceptées à Saint Jean de Luz.

Que ne veniez-vous, Madame? tout est cedé à vos charmes; & vous rendriez aujourd'hui une grande nation aussi heureuse, que vous la seriez. Le Ciel est venu à bout en quelque sorte de son dessein: il vous avoit destinée à faire les délices de l'Angleterre, &

yous les faites.

Cette grande affaire ayant manqué, on examina le mérite de nos Courtisans, pour vous donner un mari digne de vous. Monfieur le Cardinal sut tenté de choisir le plus honnête homme: mais il sut vaincre la tentation; & un faux intérêt prévalant sur son esprit, il vous livra à celui qui paroissoit le plus riche. Rejettons la premiere faute de ce Mariage sur son Eminence. Monsieur Mazarin

Tome IV.

^{(1), (2)} Voyez la VIE de M, de S. Evremond' Jur l'année 1675.

n'est pas à blâmer, d'avoir sait tous ses efforts pour obtenir la plus belle semme, & la plus

grande héritiere de l'Europe.

Madame Mazarin a crû que l'obéissance étoit son premier devoir, & elle s'est rendue aux volontés de son Oncle, autant par reconnoissance, que par soumission. Monsieur le Cardinal, qui devoit connoître la contra-rieté naturelle que le Ciel avoit inspirée dans leurs cœurs, l'opposition invincible des qualités de l'un & de l'autre, Monsieur le Cardinal n'a rien connu, rien prévû; on a préseré un peu de bien, un petit intérêt, quelque avantage apparent, au repos d'une Niéce qu'il aimoit si fort. Il est le premier coupable de ces nœuds mal assortis, de ces chaînes insortunées, de ces liens formés si mal-à-propos, & si justement rompus. Ici toute la réputation qu'a eu le Cardinal s'est évanouie. Il a gouverné le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit le Royaume; mais il a marié sa Nièce à Monsieur Mazarin: toute sa réputation est perdue. Il a gouverné Louis XIII. après la mort de son grand Ministre, & la Reine Régente après la mort du Roi son époux : mais il a marié sa Nièce à Monsieur Mazarin: tonte sa réputation est perdue. S'il y avoit quelque grace à faire à son Eminence, il faudroit rejetter sa faute sur la foiblesse d'un mourant: c'est trop demander

DE SAINT-EVREMOND. 243 à l'homme, que de lui demander d'être sage,

quand il se meurt.

Il me souvient que le lendemain de ces tristes Nôces, les Médecins assûrerent le Maréchal de Clerembaut que Monsieur le Cardinal se portoit mieux. C'est un homme mort, dit le Maréchal: il a marié sa Niéce à Monsieur Mazarin; le transport s'est fait au cerveau; la tête est attaquée; c'est un homme mort. Excusons donc ce grand Cardinal sur sa maladie, excusons-le sur la misère de notre condition: il n'y a personne à qui une pareille excuse ne puisse être un jour nécessaire. Pleurons par compassion & par intérêt: quel surjet, Messieurs, manque à nos larmes?

Pleurons, pleurons; & c'est peu que des pleurs,
Pour de si funestes malheurs:
N'attendons pas la perte de ces charmes:
Infortunés liens, vous valez bien nos larmes!

Je sens que ma compassion va s'étendre jusques sur Monsieur Mazarin: celui qui fait le malheur des autres, sait pitié lui-même. Voyez l'état auquel il se trouve; Messieurs; & vous serez aussi disposés que moi à le plaindre. Monsieur Mazarin gémit sous le poids des biens & des honneurs, dont on l'a chargé; la fortune qui l'éleve en apparence, l'ac-

X ij

cable en effet. La grandent lui est un supplice; l'abondance une misére. Il a raison de hair
un mariage, qui l'a engagé dans les affaires
du monde; & avec raison il s'est repenti d'avoir obtenu ce qu'il avoit tant desiré. Sans ce
Mariage si funeste aux intéressés, il meneroit
une vie heureuse à la Trape, ou en quelque
autre societé sainte & retirée: les intérêts du
monde l'ont sait tomber dans les mains des
Dévots du siècle; de ces sourbes spirituels;
qui font une cour artissicieuse, qui tendent
des piéges secrets à la bonté des ames simples & innocentes; de ces ames qui par
l'esprit d'une sainte usure, se ruinent à prêter
à des gens qui promettent cent & cent d'intérêt en l'autre monde.

Mais le plus grand mal n'est pas à donner; encore qu'on donne mal-à-propos; c'est à laisser perdre, & à laisser prendre. Un Conscil dévotement imbécille fait couvrir des Nudités; un pareil scrupule fait désigurer des Statues; un jour on enleve les Tableaux; un autre les Tapisseries sont emportées; les Gouvernemens sont vendus, l'argent s'écoule; tout se dissipe, & on ne jouit de rien. Voilà, Messieurs, le misérable état où se trouve Monsieur Mazarin: ne mérite-t-il pas d'avoir part aux larmes que nous répandons?

Mais Madame Mazarin est mille fois plus à plaindre : c'est à ses douleurs que nous devons

DE SAINT-EVREMOND. 245 la meilleure partie de notre pitié. Cet époux, qui se sent peu digne de son Epouse, ne la laisse voir à personne: il la tire de Paris, où elle est élevée, pour la mener de province en province, de ville en ville, de campagne en campagne, toûjours sûre du voyage, toûjours incertaine du Cione L'activité. incertaine du séjour. L'assiduité n'apporte aucun dégoût, la contrainte ne fait lentir aucun chagrin qu'il ne donne. Il n'oublie rien pour se rendre haissable; & il auroit pû s'épargner des soins, que la nature avoit déja pris. Comme ceux qui offensent ne pardon-nent point, Monsieur Mazarin sait plus de mal, plus on en fouffre; & il arrive par degrés à être le tyran d'une personne, dont tous les honnêtes-gens voudroient être les esclaves. Il sembloit que Madame Mazarin n'avoit pas d'autres maux à craindre, après ce qu'elle avoit sousser. On se trompoit, Messieurs; le plus grand étoit encore à venir. Madame Mazarin plus jalouse de sa raison, que de sa beauté & de sa sortuue, se trouve assujettie à un homme, qui prend toutes les lumières du bon-sens pour des crimes, & toutes les visions de la santaisse, pour des graces du Ciel extraordinaires. Ce ne sont que Révélations, que Prophéties: il avertit de la part des Anges; il commande, il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les volontés du Ciel dans l'ECRITURE, ni dans la TRADI-

X iij

& s'expliquent par la bouche de Monsieur Mazarin. Vous avez souffert d'être ruinée par un dissipateur, d'être traitée en esclave par un tyran; vous voici, Hortence, à la merci d'un prophéte, qui va chercher dans l'imposture des saux Dévots, & dans les visions des Fanatiques, de nouvelles inventions pour vous tourmenter: les artifices des sourbes, la simplicité des Idiots; tout s'unit, tout se joint ;

pour votre persécution.

Cherchez, Messieurs, sa semme la plus docile, la plus soûmise, & la mettez à de semblables épreuves, elle ne soussirira pas huit jours avec son mari, ce que Madame Mazarin a souffert cinq ans avec le sien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu se séparer plûtôt d'un tel époux, qu'on admire sa patience: s'il y a un reproche à lui faire, ce n'est pas de l'avoir quitté, c'est d'avoir demeuré si longtemps avec lui. Que faisoit votre gloire, Madame, dans le temps d'un esclavage si honreux? Vous vous rendiez indigne des bienfaits de Monsieur le Cardinal; vous trahissiez ses intentions par une lâche obéissance, qui laissoit ruiner la fortune qu'on vous avoit donnée à soûtenir. Vous vous rendiez indigue des graces du Ciel, qui vous a fait naître avec de si grands avantages, hazardant vos lumières dans le long & contagieux commerce

DE SAINT-EVREMOND. 247 que vous aviez avec Monsieur Mazarin. Re-merciez Dieu de la bonne & sage résolution qu'il vous a fait prendre : votre liberté est son ouvrage ; s'il ne vous avoit inspiré ses inten-tions, une timidité naturelle, une conduite scrupuleuse, une mauvaise honte vous eût retenue auprès de votre mari, & vous vous trouveriez encore assujettie à ses folles inspirations. Rendez graces à Dieu, Madame; il vous a sauvée. Ce salut vous coûte toutes vos richesses, il est vrai; mais vous avez conservé votre raison: la condition est assez heureuse. Vous êtes privée de tout ce que vous teniez de la fortune: mais on n'a pû vous ôter les avantages que la nature vous a donnés : la grandeur de votre ame, les lumiéres de votre esprit, les charmes de votre visage vous demeurent; la condition est assez heureuse. Quand Monsieur Mazarin laisse oublier le nom de Monsieur le Cardinal en France, vous en augmentez la gloire chez les Etrangers: la condition est assez heureuse. Il n'y a point de peuples, qui n'ayent une soûmission volontaire au pouvoir de votre beauté; point de Reines, qui ne doivent porter plus d'en-vie à votre personne, que vous n'en devez porter à leur grandeur : la condition est assez heureuse.

Vous étes almirée en cent & cent climats; X iiij Toutes le Nations sont vos propres Etats: Et de petits Esprits vous nomment Vagabonde; Quand vous allez régner en tous les lieux du mons de. (1)

Quel pays y a-t-il que Madame Mazarin n'ait pas vû? quel pays a-t-elle vû qui ne l'ait pas admirée ? Rome a eu pour elle autant d'admiration que Paris. Cette Rome de tout temps si glorieuse, est plus vaine de l'avoir donnée au monde, que d'avoir produit tous ses Héros: elle croit qu'une beauté si extraordinaire est préserable à toute valeur, & qu'il y a plus de conquêtes à faire par ses yeux, que par les armes de ses grands hommes. L'Italie vous sera éternellement obligée, Madame ; de l'avoir défaite de ces régles importunes, qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte; de lui avoir ôté une science de formalités, de cérémonies, de civilités concertées, d'égards médités, qui rendent les hommes insociables dans la societé même. C'est Madame Mazarin qui a banni toute grimace, toute affectation; qui a ruiné cet art du dehors qui règle les apparences; cette étude de l'extérieur qui compose les visages. C'est elle qui a rendu

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, page 223,

DE SAINT-EVREMOND. 249 ridicule, une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique sans affaires & sans intérêts; occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve. C'est elle qui a introduit une li-berté douce & honnête, qui a rendu la con-versation plus agréable, les plaisses plus purs

& plus délicats.

Une fatalité l'avoit fait venir à Rome; une fatalité l'en fait sortir. Madame la Connètable voulut quitter Monsieur son mari, & en fit confidence à sa chere sœur. La sœur, toute jeune qu'elle étoit, lui réprésenta ce qu'au-roit pû représenter une mere pour l'en détourner; mais la voyant résolue à l'éxécution de son dessein, elle suivit par amitié celle qui n'avoit pû être détournée par prudence, & partagea avec elle les dangers de la fuite, les inquiétudes, les embarras, qui suivent de pareilles résolutions. La fortune, qui peut beaucoup dans nos entreprises, & plus dans nos avantures, a fait errer Madame la Connêtable de nation en nation, & l'a jettée enfin dans un Couvent à Madrid. La raison confeilla le repos à Madame Mazarin, & un efprit de Retraite l'obligea d'établir son séjour à Chambéri. Là , elle a trouvé en elle-même par ses réfléxions, dans le commerce des savans par les conférences, dans les livres par l'étude, dans la nature par des observations; ce que la Cour ne donne point aux courtisans;

ou pour être trop occupés dans les affaires; ou pour être trop dissipés dans les plaisirs. Madame Mazarin a vêcu trois ans entiers à Chambéri, toûjours tranquille, & jamais obfcure : quelque desir qu'elle ait eu de se cacher, son mérite lui établit malgré elle un petit Empire; & en effet elle commandoit à la ville, & à toute la nation. Chacun reconnoissoit avec plaisir les droits que la nature lui avoit donnée; & celui qui avoit les siens par sa naissance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même sujetion où entroient ses peuples. Les plus honnêtes gens quittoient la Cour, & négligeoient le service de leur Prince, pour s'appliquer plus particuliérement à celui de Madame Mazarin; & des personnes confidérables des pays éloignés, se fai-foient un prétexte du voyage d'Italie, pour la venir voir. C'est une chose bien extraordinaire d'avoir vû établir une Cour à Chambéri; c'est comme un prodige qu'une beauté, qui avoit voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'Eutope, que toutes les autres ensemble.

Les plus belles personnes de chaque nation, avoient le déplaisir d'entendre toujours parler d'une absente : les objets les plus aimables avoient un ennemi secret, qui ruinoit toutes les impressions qu'ils pouvoient saire : c'étoit l'idée de Madame Mazarin, qu'on conser-

DE SAINT-EVREMOND. 251 voit précisusement après l'avoir vûe, & qu'on se formoit avec plaisir où l'on ne la voyoit

pas.

Telle étoit la conduite de Madame Mazarin; telle étoit sa condition, quand la Duchesse d'York sa parente passa par Chambéri, pour venir trouver le Duc son époux. Le mérite de la Duchesse, sa beauté, son esprit, sa vertu, donnoient envie à Madame Mazarin de l'accompagner; mais ses affaires ne le permettoient pas, & il fallut remettre son voyage à un autre temps. La curiosité de voir une grande Cour, qu'elle n'avoit pas vûe, la fortifioit dans cette pensée; la mort du Duc de Savoye (1) la détermina. Ce Prince avoit eu pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de Savoye, pour un véritable amour. Une impression jalouse & chagrine, produisit un procedé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée, & il n'en fallut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à sortir d'un pays, où la nouvelle Regente étoit absolue. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la Duchesse d'York, ne sut qu'une même réfolution. Hortence la déclara à, ses amis, qui n'oublierent rien pour l'en dé-

⁽¹⁾ Charles Emmanuel, Duc de Savoye, mous rut le 12, de Juin 1675.

ZZZ OEUVRES DE M.

mais vû tant de larmes. Elle ne sut pas insensible à la douleur que l'on avoit de son départ; des personnes touchées si vivement la sûrent toucher: cependant la résolution étoit prise; & malgré tous ces regrets on voulut partir.

& malgré tous ces régrets oil voulut partir. Quel autre courage, que celui de Madame Mazarin, eût fait entreprendre un voyage si long, si difficile & si dangereux? Il lui sallut traverser des nations sauvages, & des nations armée's; adoucir les unes, & se faire respecter des autres. Elle n'entendoit le langage d'aucun de ces peuples; mais elle étoit entendue: ses yeux ont un langage universel, qui se fait entendre des hommes. Que de montagnes, que de forêts, que de rivières il fallut passer! Qu'elle essuya de vents, de neiges, de pluyes; & que les dissicultés des chemins, que la rigueur du temps; que des incommodités ex-traordinaires firent peu de tort à sa beauté! Jamais Héléne ne parut si belle qu'étoit Hortence: mais Hortence, cette belle innocente persécutée, fuyoit un injuste époux, & ne suivoit pas un amant. Avec le visage d'Héléne, Madame Mazarin avoit l'air, l'équipage d'une Reine des Amazones : elle paroissoit également propre à charmer, & à combattre? On eut dit qu'elle alloit donner de l'amour à tous les Princes qui étoient sur son passage; & commander toutes les troupes qu'ils com

DE SAINT-EVREMOND. 253 mandoient. Le premier eût dépendu d'elle; mais ce n'étoit pas son dessein: elle sit quelque essai du second; car les troupes rece-voient ses ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir sait plus de trois cens lieues, elle arriva en Hollande, & ne demeura à Amsterdam que le temps qu'il faut pour voir les raretés d'une ville si singulière & si renommée. Sa curiosité satisfaite, elle en partit pour la Brille, & s'embarqua à la Brille pour l'Angleterre. Il manquoit à ce voyage une tempête; il en vint une qui dura cinq jours; tempête, aussi surieuse que longue; tempête, qui sit perdre conseil & résolution aux matelots, & aux passagers toute esperance. Madame Mazarin sur seule exemte de lamentation: moins importune à demander au Ciel qu'il la conservat, que soûmise & résignée à ses volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'Angleterre : elle y aborda, & se rendit à Londres en peu de temps (1). Tous les peuples avoient une grande curiosité de la voir; les Dames une plus grande allarme de son arrivée. Les Angloi-ses, qui étoient en possession de l'Empire de la beauté, le voyoient passer à regret à une étrangere; & il est assez naturel de ne perdre

⁽¹⁾ Madame Mazarin vint en Angleterre au mois de Décembre 1675.

pas sans chagrin la plus douce des vanités. Un intérêt si considérable sut les unir. Lès ennemies surent donc reconciliées, les indissérentes se rechercherent, & les amies voulurent se lier plus étroitement encore. Les consédérées prévoyoient bien leur malheur; mais le voulant retarder, elles se préparerent à desendre un intérêt, qui leur étoit plus cher que la vie. Madame Mazarin n'avoit pour elle que ses charmes, & ses vertus: c'étoit assez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la chambre quelques jours, moins pour se remettre des satigues du voyage, que pour se faire saire des habits, elle parut à White-hall.

Astres de cette Cour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que mille autres Beautés avoient fait devant
vous. (1)

Depuis ce jour-là on ne lui disputa rien en public; mais on lui sit une guerre secrette dans les maisons, & tout se réduisit à des injures cachées, qui ne venoient pas à sa connoissance; ou à de yains murnures, qu'elle méprisa. On vitalors une chose extraordinaire: celles qui s'étoient le plus déchaînées con-

⁽¹⁾ Imitation de la chûte d'un Sonnet de Malleville, intitulé LA BELLE MATINEUSE.

DE SAINT-EVREMOND. 255' tre elle, furent les premieres à l'imiter. On voulut s'habiller, on voulut se coësser comme elle: mais ce n'étoit ni son habillement, ni sa coëssure; car sa personne sait la grace de son ajustement: & celles qui tâchent de prendre son air, ne sauroient rien prendre de sa personne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de seue Madame, avec bien moins de raison; tout le monde l'imite, & personne ne lui ressemble.

Pour ce qui regarde les hommes, elle se fait des sujets de tous les honnêtes gens qui la voyent. Il n'y a que le méchant goût & le faux esprit, qui puissent désendre contre elle un reste de liberté. Heureuse des conquêtes qu'elle sait! plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas! Madame Mazarin n'est pas plûtôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une Maison, qui sait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent; mais c'est avec plus de lumiére que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaireir les matières; plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considérable, & le seul divertissement y sait jouer. Vous

n'y voyez sur les visages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le désintéressement va si loin en quelques-uns, qu'on leur reproche de se réjouir de leur perte, &

de s'affliger de leur gain.

Le Jeu est suivi des meilleurs Repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats; tout ce qui vient des Indes, pour les curieux; & les mets communs deviennent rares, par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'est pas une abondance qui fait craindre la dissipation: ce n'est point une dépense tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une économie séche & triste, qui se contente de satisfaire aux besoins, & ne donne rien au plaisir : on aime un bon ordre, qui sait trouver tout ce que l'on fouhaite, & qui en sait ménager l'usage, afin qu'il ne puisse jamais manquer. Il n'y a rien de si bien réglé que cette maison; mais Madame Mazarin répand sur tout je ne sai quel air aisé, je ne sai quoi de libre & de naturel, qui cache la régle : on diroit que les choses vont d'elles-mêmes, tant l'ordre est secret & difficilement apperçu.

Que Madame Mazarin change de logis; la différence du lieu est insensible : par tout où elle est on ne voit qu'elle; & pourvû qu'on DE SAINT-EVREMOND. 257 la trouve on trouve tout. On ne vient jamais assez-tôt; on ne se retire jamais assez tard: on se couche avec le regret de l'avoir quittée, & on se leve avec le desir de la revoir.

Mais quelle est l'incertitude de la condition humaine! Dans le temps qu'elle jouissoit innocemment de tous les plaisirs que l'inclination recherche, & que la raison ne défend pas; qu'elle goûtoit la douceur de se voir aimée, & estimée de tout le monde; que celles qui s'étoient opposées à son établissement, se trouvoient charmées de son commerce; qu'elle avoit comme éteint l'amour-propre dans l'ame de ses amies, chacune ayant pour elle les sentimens qu'il est naturel d'avoir pour soi: dans le temps que les plus vaines & les plus amoureuses d'elles-mêmes ne disputoient rien à sa beauté; que l'envie se cachoit au fond des cœurs; que tout chagrin contre elle étoit secret ou trouvé ridicule, dès qu'il commençoit à paroître : dans ce temps heureux une maladie extraordinaire la surprend, & nous avons été sur le point de la perdre, malgré tous ses charmes, malgré toute notre admiration, & notre amour. Vous périssiez, Hortence, & nous périssions: vous, de la violence de vos douleurs; nous, de celle de notre affliction. Mais c'étoit bien plus que s'affliger : c'étoit être malade comme Tome IV.

vous. Des inégalités bizarres vous approchoient tantôt de la mort, tantôt vous rappelloient à la vie: nous étions sujets à tous les accidens de votre mal; & pour apprendre de vos nouvelles, il n'étoit pas besoin de demander comment vous étiez, il ne falloit que

voir en quel état nous étions.

Loué soit Dieu, ce dispensateur universel des biens & des maux; loué soit Dieu, qui vous a rendue à nos vœux, & nous a redon-! nés à nous-mêmes! Vous voilà vivante, & nous vivons; mais nous ne fommes pas remisencore de la frayeur du danger que nous avons couru: il nous en reste une triste idée, qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la nature défera ce bel ouvrage, qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemptera de la loi suneste où nous sommes tous assujettis. Celle qui se distingue si fort des autres pendant sa vie, sera confondue avec les plus misérables à sa mort. Et tu te plains génie ordinaire, mérite commun, beaucé médiocre; & tu te plains de ce qu'il te faut mourir? Ne murmure point, injuste, Hortence mourra comme toi. Un temps viendra; (ne pût-il jamais venir ce temps malheureux!) un temps viendra, que l'on pourra dire de cette merveille :

DE SAINT-EVREMOND. 259

Tant la Parque a fait ses loix Egales & nécessaires; Rien ne l'en a sû parer; Apprenez, ames vulgaires; A mourir sans murmurer. (1)

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Dont je ne dois espérer rien,
Ni d'obligeant, ni d'agréable,
Qu'à quelque heure perdue un moment d'entretien;

Duchesse toujours sans égale, Si vous avez quelque intervalle; Quelque vuide en vos AMADIS; Ecoutez ce que je vous dis,

⁽¹⁾ Imitation du Sonnet de Malherbe sur la mort de Monsieur le Duc d'Orleans.

Quand de vos Amadis un Livre vous occupe; Ce seroit bien être la dupe,

Que dans votre amitié disputer quelque part;

Même au bon-homme Lisuart:

De prétendre à votre tendresse

Contre le beau Roger de Gréce;

Ou contre Florisel vous conter ses raisons,

Ce seroit mériter les petites Maisons. Ce seroit pareille folie

De vouloir avec vous discourir un moment;

Sur le point qu'Urgande ou Mélie
Prépare quelque enchantement.

A troubler une belle idée
Je n'irai point me hazarder:
Il feroit bon vous aborder
Dans votre gloire de Niquée; (1)
Ou d'un grave & sérieux ton
Vous entretenir de morale,
Quand vous êtes dans une salle
Du grand Palais d'Apolidon; (2)
Vous prendriez pour une injure,

Et des yeux les plus beaux qu'ait formé la nature Vous regarderiez de travers

⁽¹⁾ Voyez le VIII. Tome d'AMADIS DE GAULE, (2) Voyez le II. & le IV. Tome d'AMADIS,

DE SAINT-EVREMOND. 261

Qui n'admireroit pas la Tour de l'Univers. (1)
Ah! qu'il est mal-aisé de se voir long temps sage!
A peine on le devient; quand on l'est une sois
Bien-tôt l'égarement retrouve son usage,
Et ne peut endurer ordre, régles, ni loix,

De l'assiette la plus parfaite,
Vous tombétes dans la Bassette:
Vous tombez, & c'est dire pis;
De la Bassette aux A M A D I s.
Quand votre lecture sensée
Revient en ma triste pensée;
Grands Auteurs, dis-je alors, dormez! dormez
en paix,

Les A M A D I s en foule occupent ce Palais.

Je sai que Plutarque & Montagne

Se voudroient rétablir dans leurs conditions!

Mais nous avons du temps à battre la campagne;

Avant votre retour à leurs résléxions.

Adieu les vieux Sages d'Athéne;
Il n'est plus de Vertu Romaine,
Plus de ces renommés Guerriers,
Sur lesquels vous faissez remarque sur remarque;
Tous vos Illustres de Plutarque

⁽¹⁾ Voyez le IX. Tome,

Sont convertis en Chevaliers.

Le plus grand favori qu'on m'ait vû dans le monde.

Cervantes, le vôtre jadis,

N'a rien à votre égard où mon espoir se fonde; Se moquant de vos AMADIS.

Mais il faut se sauver, à ce que vous nous dites.

Vous verrez; vous verrez, qui seront les premiers

A quitter le Satan, & ses pompes maudites,

Pour suivre du salut les plus étroits sentiers;

Vous verrez; vous verrez, s'il est des Carmelites....

Nous voyons, nous voyons, vos sentimens der-

niers;

Vous voulez vous sauver avec les bons Hermites. Et saire bien l'amour avec les Chevaliers.

Je vous adore & vous admire

Dans votre fabuleux empire;

Au milieu de vos enchantés,

Votre raison maintient encore ses clartés.

Quinze tomes de suite ont conspiré contre elle;

Seule elle a soutenu cette grosse querelle;

Le bon Dieu la veuille appuyer

Contre les six derniers qu'il lui faut essuyer!

Nous n'avons point de vœux à faire pour vos

charmes;

DE SAINT-EVREMOND 263

Ce don également fatal & précieux,
D'où naissent nos plaisirs, & d'où viennent nos

Ce charme régnera toujours dans vos beaux yeux;
Auprès de vos appas tout appas est frivole,
Madrid ne vante plus ses attraits les mieux peints;
Nos Dames de Paris vont perdre la parole,

De voir que les charmes Romains Semblent faire du Capitole Le destin du cœur des humains



PARODIE

D'UNE SCENE

DE L'OPERA

DE ROLAND. (1)

Sur les Joueurs & Joueuses de Bassette. de la Banque de Madame MAZARIN.

ORIANE (2) & MABILE,(3)

Joueuses de Bassette dans le vuide de Chevalerie que leur permettent les AMADIS.

ORIANE.

N Charme dangereux en ce lieu nous attire Faut-il en détourner nos pas? De la Bassette ici l'on trouve les appas:

Heureuse qui suit son empire!

MABILE.

Je porte au fond du cœur un funcite martyre ;

(1) La premiere SCENE du second ACTE.

(2) Madame Mazarin.

⁽³⁾ La Comtesse de Rochester.

DE SAINT-EVREMOND. 265

Je pers tout si je joue; & sans jouer, hélas!

En quel tourment ne suis-je pas?

Bannirons-nous Morin? ô tristesse mortelle!

Le premier des Tailleurs, le pouvons-nous bannir?

ORIANE.

Il est criard, chagrin, rebelle,

MABILE.

Après sa perte.... après..... encore le punir?

La chose seroit trop cruelle.

D'un trouble violent je me sens agiter, Et je n'espère point de reméde à mes peines, Morin dans ces vallons enchanta deux Fontaines, Dont l'une est pour la Taille & l'autre sait ponter,

> Je voudrois avoir de la haine Pour la Fontaine des Tailleurs.

Hélas! je cherche en vain à m'amuser ailleurs, C'est du temps que je pers, & ma recherche est vaine;

Quand j'y songe le moins mon penchant me raméne,

A la Fontaine des Metteurs.

ORIANE.

Nous ne guérirons point du mal qui nous posséde;

Il n'est pas en notre pouvoir :

Et pourquoi chercher le reméde

Tome IV.

Z.

Du mal que l'on veut bien avoir?

MABILE.

Non, je ne cherche plus la Fontaine terrible Qui fait contre la Taille une haine infléxible; C'est un cruel secours, je n'y puis recourir; Je hairois Morin? Non, il n'est pas possible; Par ce reméde affreux je ne veux point guérir; Je consens plutôt à mourir.

ORIANE avec un Suivant & une Suivante

Ah! qu'on doit bien nous plaindre!

Quand le jeu ne peut nous charmer,

On tombe au malheur d'aimer!

Et comme un feu toujours à craindre;

Il faut de Bassette s'armer,

Pour le prévenir ou l'éteindre.

Ah! qu'on doit bien nous plaindre!

Quand le jeu ne peut nous charmer,

On tombe au malheur d'aimer!

MABILE.

Qui ferons-nous tailler?

ORIANE.

Germain est redoutable;

Cet homme grave, doux, va toujours à sa fin; Nous pourrons mieux voler Morin. DE SAINT-EVREMOND. 267

La Forêt, apportez la table.

(Morin entre.)

MABILE.

Mettez-vous là, Roi des Tailleurs, Et n'allez pas jouer ailleurs.

MORIN.

Ze suis prêt à tailler, puisqu'il plaît à ces Dames; Et dans la vérité ze suis né pour les semmes: Cependant ze demande à tous une amitié; Qu'on ne me parle point de facer à moitié; Ze ne serai zamais ce tort à la Bassette, Z'aimerois mieux parbleu zouer à la Comette, Ou perdre mon arzent aux Dez, au Triquetrac... D'ailleurs sort serviteur de Monsseur de Saissac; Ze le serai touzours, mais sa nouvelle mode, A ses meilleurs amis le rend sort incommode;

ORIANE.

Taillez, dépêchez-vous.

MABILE.

Que de discours perdus!

Encore un mot ou deux & ze ne parle plus: C'est le dernier avis, Mesdames, que ze donne; Ze prête à qui me plaît, & ne marque personn. MABILE.

Bel ayis à donner à qui ne vous doit rien! MORIN.

Madame, sacun sait que vous payez fort bien, Et ce n'est pas pour vous; mais.... ze n'en mary que aucune.

ORIANE.

C'est le moyen de faire une belle fortune : Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais.

MORIN.

Ze sais, ou doit savoir, un peu mes intérêts: Il est vrai que ze pers à ponter, ze l'avoue; Mais ne pouvant tailler, il faut bien que ze zoue } Oue faire sans zouer? que peut-on devenir? Lire n'est pas mon fait.

QRIANE.

Ni nous entretenir.

Des cartes, La Forêt, je le chasse, ou je meure, Des cartes....

> LA FOREST. En voilà.

> > ORIANE.

Mêlerez-vous une heure?

Qu'attendez-vous, Morin?

DE SAINT-EVREMOND. 269

MORIN

Pas un gros Ponte ici!
Si Roger, Mistris Hews, Mistris Stramford aussi?
Voilà de quoi former une belle Bassette!
Mais Madame le veut.

ORIANE.

Taillez donc que l'on mette:

MORIN.

Mylord Douvre a paru, puis il s'en est allé; Et Mylord Feversham viendra-t-il? Z'ai taillé:

L E T T R E AU JEUNE DERY. (1)

On cher enfant, je ne m'étonne pas que vous ayez eu jusqu'ici une aversion invincible pour la chose du monde qui vous importe le plus. Des gens rudes & grossiers vous ont parlé brutalement de vous faire châtrer: Expression si vilaine & si odieuse qu'elle auroit rebuté un esprit moins délicat que le vôtre. Pour moi, mon cher Ensant, je tâcherai de procurer votre bien avec des

Z iij

⁽¹⁾ Page de Madame Mazarin, qui chantoit agréablement. Voyez ci-dessus page 192.

manières moins désagréables; & je vous dirai avec tous termes d'insinuation, qu'il saut yous faire adoucir par une opération légere; qui assûrera la délicatesse de votre teint pour long-temps, & la beauté de votre voix pour toute la vie.

Ces guinées, ces habits rouges, ces petits chevaux qui vous viennent, ne sont pas donnés au fils de Monsieur Dery, pour sa noblesse; votre visage & votre voix les attirent. Dans trois ou quatre ans, hélas! vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre, si vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre, si vous n'avez la sagesse d'y pourvoir; & la source de tous ces agrémens sera tarie. Aujourd'hui vous parlez aux Rois avec samiliarité, vous êtes caressé des Duchesses, loué par toutes les personnes de condition: quand le charme de votre voix sera passé, vous ne serez que le camarade de Pompée (1), & peut-être le mépris de Monsieur Stourton (2).

Mais vous craignez, dites-vous, d'être moins aimé des Dames. Perdez votre appréhension: nous ne sommes plus au temps des indécilles; le mérite qui suit l'opération est aujourd'hui assez reconnu; & pour une Maîtresse qu'auroit Monsieur Dery dans son naturel, Monsieur Dery adouci en aura cent. Vous voilà donc assuré d'avoir des maîtresses,

⁽¹⁾ Négre de Madame Mazarin. (2) Page de Madame Mazarin.

DE SAINT-EVREMOND. 271 c'est un grand bien; vous n'aurez point de semme, c'est être exempt d'un grand mal: heureux de l'exclusion d'une semme, plus heureux de celle des enfans! Une fille de Monsieur Dery se feroit engrosser; un garçon se feroit pendre; & ce qui est le plus assuré, sa femme le feroit cocu. Mettez-vous à couvert de tous ces malheurs par une prompte opération; vous demeurerez attaché purement à vous - même ; glorieux d'un si petit mérite, qui fera votre fortune, & vous donnera l'amitié de tout le monde. Si je vis assez longtemps pour vous voir quand votre voix aura mué, & que la barbe vous sera venue, vous aurez de grands reproches à essuyer. Prévenez les, & me croyez le plus sincère de vos amis.



SUR LA RETRAITE

DE

MONSIEUR LE PRINCE

DECONDE

A CHANTILLY.

STANCES IRREGULIERES

PRE's avoir réduit mille Peuples divers Par l'effort glorieux d'une valeur extrême; Pour vaincre tout dans ce vaste Univers Il ne te restoit plus qu'à te vaincre toi-même; Le dernier de tes ennemis.

A ta vertu, Conde', tu t'esenfin soumis;
Tu n'étois pas encor au comble de ta Gloire,
Senef, Lens, & Fribourg, & Nortlingue, & Rog
croi,

N'étoient que des degrés pour monter jusqu'à toit Le Vainqueur s'est vaineu, c'est la grande victoire, Ennemis, ne murmurez plus,

Ce Prince est comme vous au rang de ses vaincus

Jamais condition mortelle

Ne fut si douce, ni si belle;

Conde' le premier des Héros

Unit la gloire & le repos,

Et jouit pleinement de l'heureux avantage

Dont les Dieux ont fait leur partage;

Tranquille & glorieux

Il vir à Chantilly comme on vit dans les Cieux

Á.

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

Ous serions consumés du seu de vos rez gards,

O belle & charmante personne,
Si la puante odeur de vos vilains Petards
Ne guérissoit le mal que la beauté nous donne. (1)
J'en sauve ma raison; Petard peu diligent,
Huit ou dix jours plutôt vous sauviez mon argent;

Ma raison reprend sa lumiere, Et mon cœur, votre prisonnier,

(1) Madame Mazarin se divertissoit à faire jetter des Pertards par son Négre, & par d'autres petits Garçons.

Trouve sa liberté premiere Dans l'oreille de l'Aumônier. Je pensois vous voir à confesse En vous voyant à ses genoux; Et crûs que vous faissez au bon Dieu la promesse De ne me voler plus chez yous.

l'admirois comme une merveille Le repentir de votre eœur, Et disois en secret, Seigneur; Seigneur, ta grace est sans pareille, Quand je vous vis couper l'oreille A votre pauvre Confesseur. (1) Les Loix pouvoient bien le proscrire;

De tous les Aumôniers c'est ici le destin ; Mais on veut le laisser pour un plus grand martyre Chez Madame de Mazarin.

(1) Monsieur de Saint-Evremond entrant un jour dans la Chambre de Madame Mazarin, la trouva à genoux aux pieds de M. Milon, qui étoit assis: il ne pouvoit d'abord com-

prendre ce que c'étoit : mais quand il fut plus près, il vit que Madame Mazarin avoit fait asseoir son Aumonier pour lui percer les oreilles, & qu'elle lui avoit coupé le bout d'une oreille.

REFLEXIONS

SUR

LA RELIGION.

Consider en purement le repos de cette vie, il seroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le genre humain. Elle contraint, & n'assujettit pas assez; semblable à certaines politiques, qui ôtent la douceur de la liberté, sans apporter le bonheur de la sujetion. La volonté nous fait aspirer soiblement aux biens qui nous sont promis, pour n'être pas assez excitée par un entendement qui n'est pas assez convaincu. Nous disons par docilité que nous croyons ce qu'on dit avec autorité qu'il nous faut croire: mais sans une grace particulière, nous sommes plus inquietés que persuadés d'une chose qui ne tombe point sous l'évidence des sens, & qui ne sournit aucune sorte de démonstration à notre esprit.

Voilà quel est l'esset de la Resigion, à l'égard des hommes ordinaires; en voici les avantages pour le véritable & parfait religieux. Le véritable dévot rompt avec la nature, si org

DEUVRES DE M. le peut dire ainsi, pour se faire des plaisirs de l'abstinence des plaisirs; & dans l'assujettisse? ment du corps à l'esprit, il se rend délicieux l'usage des mortifications & des peines. La Philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux: la Religion chrétienne en fait jouir; & on peut dire sérieusement sur elle, ce que l'on a dit (1) galam= ment sur l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les maux qui lui viennent, sont des biens que Dieu lui envoye : les biens qui lui manquent, sont des maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est biensait, tout lui est grace en ce monde; & quand il en saut sortir par la nécessité de la condition mor-telle, il envisage la fin de sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours.

Tel est le bonheur du vrai Chrétien, tandis que l'incertitude fait une condition malheureuse à tous les autres. En effet, nous sommes presque tous incertains, peu détermines au bien & au mal. C'est un tour & un xerour continuel de la nature à la Religion, & de la Religion à la nature. Si nous quittons

⁽¹⁾ Monsieur de Charleval;

DE SAINT-EVREMOND. 277 le soin du salut pour contenter nos inclinations, ces mêmes inclinations se soulevent bien-tôt contre leurs plaisirs; & le dégoût des objets qui les ont flatées davantage, nous renvoye aux soins de notre salut. Que si nous tenonçons à nos plaisirs par principe de conscience, la même chose nous arrive dans l'attachement au salut, ou l'habitude & l'ennui nous rejettent aux objets de nos premières inclinations.

Voilà comment nous sommes sur la Religion en nous-mêmes: voici le jugement qu'en tait le public. Quittons-nous Dieu pour le monde, nous sommes traités d'impies: quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles; & on nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la Religion, que la Religion à la fortune. L'exemple du Cardinal de Rets (1) sussir seul à justifier ce que je dis. Quand il s'est fait Cardinal par des intrigues, des factions, des tumultes, on a crié contre un ambitieux, qui sacrissoit, disoit-on, le public, la conscience, la Religion à sa fortune: quand il quitte les soins de la terre

⁽t) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Rets, & Archevêque de Paris, si connu durant les Guerres Civiles, sous le nom de Monsseur le Coadjuteur. Il mourut en 1679. On a publié ses MEMOIRES. Voyez la BIBLIOTHEQUE historique de la France du Pere le Long; N°. 9597.

pour ceux du Ciel; quand la persuasion d'une autre vie lui sait envisager les grandeurs de celle-ci comme des chimeres, on dit que la tête lui a tourné, & on lui sait une soiblesse honteuse de ce qui nous est proposé dans le Christianisme pour la plus grande

vertu.

L'esprit ordinaire est peu savorable aux grandes vertus; une sagesse élevée offense une commune raison. La mienne toute commune qu'elle est, admire une personne véritablement persuadée; & s'étonneroit beaucoup encore, que cette personne tout-à-fait persuadée pût être sensible à aucun avantage de la fortune. Je doute un peu de la persuasion de ces Prêcheurs, qui nous offrant le Royaume des Cieux en public, sollicitent en particulier un petit Benesice avec le dernier empressement.

La seule idée des biens éternels rend la possession de tous les autres méprisable à un homme qui a de la soi: mais parce que peu de gens en ont, peu de gens désendent l'idée contre les objets; l'espérance de ce que l'on nous promet cedant naturellement à la jouissance de ce qu'on nous donne. Dans la plûpart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de créance: la volonté leur sait une espéce de soi par les desirs, que l'entendement leur refuse par ses lumières (1). J'ai connu des Dévots, qui dans une certaine contrarieté entre le cœur & l'esprit, aimoient Dieu véritablement. sans le bien croire. Quand ils s'abandonnoient aux mouyemens de leur cœur, ce n'étoit que zéle pour la Religion; tout étoit serveur, tout amour: quand ils se tournoient à l'intelligence de l'esprit, ils se trouvoient étonnés de ne pas comprendre ce qu'ils aimoient, & de ne savoir comment se répondre à eux-mêmes du sujet de leur amour. Alors les consolations leur manquoient, pour parler en terme de spiritualité; & ils tomboient dans ce triste état de la Vie Religieuse, qu'on appelle Aridité & sécheresse dans les Couvens.

Dieu seul nous peut donner une soi sûre; serme, & véritable. Ce que nous pouvons faire de nous, est de captiver l'entendement malgré la répugnance des lumiéres naturelles, & de nous porter avec soumission à éxécuter ce qu'on nous prescrit. L'humanité mêle

⁽¹⁾ Il est certain, dit Monsieur Jurieu, que Phomme croit cent choses, parce qu'il les veut croire sans aucune raison, & il les veut croire, parce que ses passions y trouvent leur intérêt..... Je crois les Mysteres de l'Evangile, non par conviction, mais parce que je les veux croire, & je les veux croire, parce que je crois que cela est de la dernière importance pour la gloire de Dieu & pour mon salut. TRAITE DE LA NATURE ET DE LA GRACE, pag. 224. & 225.

aisément ses erreurs en ce qui regarde la créance: elle se mécompte peu dans la pratique des vertus; car il est moins en notre pouvoir de penser juste sur les choses du Ciel, que de bien saire. Il n'y a jamais à se méprendre aux actions de justice & de charité. Quelquesois le Ciel ordonne, & la nature s'oppose: quelquesois la nature demande ce que désend la raison. Sur la justice & la charité, tous les droits sont concertés: il y a comme un accord général entre le Ciel, la Nature, & la Raison.

Que la DE'VOTION est le dernier, de nos AMOURS.

A dévotion est le dernier de nos Amours, où l'ame qui croit aspirer seulement à la felicité de l'autre vie, cherche sans y penser à se faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le vice est un vieil attache-chement qui ne sournit plus que des dégoûts; d'où vient d'ordinaire qu'on se tourne à Dieu par esprit de changement, pour sormer en son ame de nouveaux desirs, & lui saire sentir les mouvemens d'une passion naissante, La dévotion sera retrouver quelquesois à une vieille des délicatesses de sentiment, & des tendresses

tendresses de cœur, que les plus jeunes n'autoient pas dans le mariage, ou dans une galanterie usée. Une dévotion nouvelle plaît en tout, jusqu'à parler des vieux péchés dont on se repent; car il y a une douceur secrete à détester ce qui en a déplû, & à rappeller ce qu'ils

ont eu d'agréable.

A bien examiner un vicieux converti, on trouvera fort souvent qu'il ne s'est désait de son péché, que par l'ennui & le chagrin de sa vie passée. En esset, à qui voyons-nous quitter le vice dans le temps qu'il statte son imagination dans le temps qu'il se montre avec des agrémens, & qu'il sait goûter des délices? On le quitte lorsque ses charmes sont usés, & qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur. Ce n'est donc point ce qui plaisoit, qu'on quitte en changeant de vie; c'est ce qu'on ne pouvoit plus soussirir : & alors le facrissice qu'on fait à Dieu, c'est de lui offrir des dégoûts, dont on cherche à quelque prix que ce soit à se désaire.

Il y a deux impressions du vice sur nous sort dissérentes. Ce qu'il a d'ennuyeux & de languissant à la sin, nous fait détester l'ofsense envers Dieu; ce qu'il a eu de délicieux en ses commencemens, nous fait regetter le plaisir sans y penser; & de-là vient qu'il y a peu de conversions où l'on ne sente un mêlange secret de la douceur du souvenir, & de la dou-

Tome IV.

leur de la pénitence. On pleure, il est vrai; avec une pleine amertume, un crime odieux: mais le repentir des vices qui nous furent chers, laisse toujours un peu de tendresse pour eux, mêlée à nos larmes. Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse ; & cette passion est en nous si naturelle 💃 qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé. En esset, s'il souvient à une ame convertie d'avoir soûpiré; ou elle vient à aimer Dieu, & s'en fait un nouveau sujet de soûpirs & de langueurs; ou elle arrête son souvenir avec agrément sur l'objet de ses tendresses pasfées. La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ses seux, ne lui ôteront jamais l'idée d'un amant: car ce n'est pas à la crainte, c'est au seul amour qu'il est permis de bien effacer l'amour. Je dirai plus. Une personne sérieusement touchée, ne songe plus à se sauver, mais à aimer, quand elle s'unit à Dieu. Le salut, qui faisoit le premier de ses soins, se consond dans l'amour qui ne sousse plus de soins dans son esprit, ni de desirs en son ame que les siens. Que si on pense à l'Eternité dans cet état, ce n'est point pour appréhender les maux dont on nous menace, ou pour espérer la gloire que l'on nous promet; c'est dans la seule vûe d'aimer éternellement, qu'on se plaît à envisager une éternelle durée. Où l'amour a sû régner une sois, il n'y a plus

DE SAINT-EVREMOND. 283 d'autre passion qui subsiste d'elle-même; c'est par lui qu'on espére & que l'on craint; c'est par lui que se sorment nos joies & nos douleurs: le foupçon, la jalousie, la haine même, deviennent insensiblement de son fond; & toutes ces passions, de distinctes & particu-lières qu'elles étoient, ne sont plus, à le bien prendre, que ses mouvemens. Je hais un vieil impie comme un méchant, & le méprise comme un mal-habile homme, qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profession de donner tout à la nature, il combat son dernier penchant vers Dieu, & lui resuse la seule douceur qu'elle lui demande. Il s'est abandonné à ses mouvemens, tant qu'ils ont été vicieux; il s'oppose à son plaisir, si-tôt qu'il devient une vertu. Toutes les vertus, dit-on, se perdent au Ciel, à la reserve de la charité, c'est-à-dire, l'amour; ensorte que Dieu qui nous le conserve après la mort, ne veut pas que nous nous en défassions jamais pendant la vie.



LETTRE

AUNE

DAME GALANTE;

QUI VOULOIT DEVENIR DE'VOTE

A Ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir dévote, & j'en rends graces à Dieu de tout mon cœur; ayant plus besoin dans nos entretiens de la pureté des sentimens. que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inspirés dans le commerce des hommes. Je vous conjure donc, comme interessé avec le Ciel, de prendre une dévotion véritable: & pour rendre votre conversion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle est; afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur pénitence ordinaire, à ce que j'ai pû observer, est moins un repentir de leurs péchés, qu'un regret de leurs plaisirs: en quoi elles sont trompées elles mêmes, pleurant amoureusement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croyent pleurer saintement ce qu'elles

ont fait.

5 h

Ces beautés usées qui se donnent à Dieu, pensent avoir éteint de vieilles ardeurs, qui cherchent secretement à se rallumer; & leur amour n'ayant fait que changer d'objet, elles gardent pour leurs dernieres souffrances, les mêmes soupirs & les mêmes larmes, qui ont exprimé leurs vieux tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du cœur amoureux; des craintes, des saisissemens, des transports: elles n'ont rien perdu de ses plus chers mouvemens; des tendres desirs, des tristesses délicates & des langueurs précieuses. Quand elles étoient jeunes, elles sacrifioient des Amans: n'en ayant plus à sacrifier, elles se sacrifient elles mêmes; la nouvelle convertiesait un sacrifice à Dieu de l'ancienne voluptueuse.

J'en ai connu qui faisoient entrer dans leur conversion le plaisir du changement: j'en ai connu qui se dévouant à Dieu, goûtoient une joie malicieuse de l'infidélité qu'elles pen-

soient faire aux hommes.

Il y en a qui renoncent au monde, par un esprit de vengeance contre le monde, qui les a quittées: il y en a qui mêlent à ce détachement leur vanité naturelle; & la même gloire qui leur a sait quitter des Courtisans pour le Prince, les state secretement de savoir mépriter le Prince pour Dieu.

Pour quelques-unes, Dieu est un nouvel Amant, qui les console de celui qu'elles ont

perdu: en qu'elques autres, la dévotion est un dessein d'intérêt, & le mystère d'une nouvelle conduite.

Vous en verrez de sombres & de retirées; qui préserent les Tartuses aux galans bien saits; quelques ois par le goût d'une volupté obscure. Quelques elles veulent s'élever au Ciel de bonne soi, & leur soiblesse les fait reposer en chemin avec les Directeurs qui les conduissent. La dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines femmes retirées, qui se donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une mere, ou à un mari. Il y en a de cent saçons dissérentes, & fort peu où ne paroisse le caractère de la semme, soit dans leur humeur, soit dans leur

-amour.

Pour bien juger du mérite des dévotes, il ne faut pas tant considérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles fassent. Car dans la vérité, toutes les mortisications qu'elles se donnent de leur propre mouvement, sont autant d'essets agréables de leur fantaisse; & une semme est assez bien payée en ce monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles se comportent dans les choses que Dieu éxige de leur soumission: & quand elles au-

ront de la régle dans les mœurs, de la modeftie dans le commerce, de la patience dans les injures ; alors je serai satissait de leur dévo-

tion par leur conduite.

Il est assez de dévotes passionnées, qui pensent avoir l'ardeur d'un beau zéle; il en est peu qui se possédent sagement dans une bonne & solide piété: il en est assez qui sauroient mourir pour Dieu, par les sentimens de l'amour; il y en a peu qui veuillent vivre selon ses loix; avec de l'ordre & de la raison. Attendez tout de leur serveur, où il se mêle du déréglement: n'espérez presque rien d'une dévotion, où elles ont besoin d'égalité, de sagesse, & de retenue.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres; & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu; faites moins entrer dans votre dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre cœur lui portera fes mouvemens, au lieu de recevoir fes impressions; & vous serez toute à vous, quand vous pen-

serez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il-ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre ses volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime; vous pouvez desirer ce qu'il desire: mais nous faisons ordinairement par une douce & secrette impulsion, ce que nous desirons de nous-mêmes; & c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs, & plus appliqués à toûjours

agir par la considération de ce qu'il veut.

Mais pour cela, Madame, ne vous assujettissez pas à la conduite de ces Directeurs qui vous sont entrer en certaines délicatesses de spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les volontés de Dieu ne sont pas si cachées, qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre. Presque en toutes, vous aurez moins besoin de lumière que de soûmission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs, sont nettement entendues, & agréablement suivies: celles qui choquent nos inclinations; s'expliquent assez; mais la nature y répugne; & l'ame indocile se désend de seur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé; & pour finir plus salutairement encore, je desirerois deux choses de vous, dans la devotion nouvelle où vous vous engagez pensentement. La première est, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre amour, comme une passion inutile, à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde, que vous ne déguisiez jamais vos animosités, sous une apparence de zéle; & ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal,

sous un faux prétexte de piété.

DISCOURS.

UE d'ennuis, de chagrins accompagnent la vie!

Qu'à de tristes maiheurs on la voit asservie!

Qu'il nous faut essuyer de peines, de travaux,

Sans compter que chez nous est le sonds de nos maux!

Fâcheux entendement, tu nous fais toujours exaindre;
Douloureux sentiment, tu nous fais toujours plaindre;
Funeste souvenir, dont je me sens blessé,
Pourquoi rappelles-tu le mal déja passé? (1)
Pourquoi venir encor par de noires images
Assiger nos esprits, & troubler nos courages?
Nos biens sont en idée, en espoir, en desir;
Posseder ce qu'on veut, est la fin du plaisir.

Le monde nous déplaît, & les lieux solitaires
En offrant du repos nous cachent des miseres.
D'un esprit inquiet le nouveau sentiment
Dans un autre séjour va changer de tourment;
Et ce trouble dernier, dont l'ame est agitée,
Fait regreter celui qui l'avoit tourmentée.

⁽¹⁾ Voyez le Tome I. page 145.

Tome IV

Les plus voluptueux à la fin sont touchés; Et toutes les douceurs leur deviennent péchés Tout ce qu'ils ont aimé leur paroît une offense, Ce n'est que repentir, ce n'est que pénitence: Les desirs innocens sont pour eux criminels; Tout leur prêche l'Enfer & ses feux éternels.

L'autre, de la Vertu hait la trifte habitude, Et ne peut plus souffrir son air fâcheux & rude: De ses ordres chagrins, de son austérité, Le sage quelquesois se trouve rebuté; Comme un autre Brutus, il se plaint, il murmure; Et reproche les maux que pour elle il endure.

Le bizarre, amoureux d'un chimérique honneur,

Se fait un faux devoir contraire à son bonheur; Il traîne loin des Cours sa probité sauvage, Traitant de corrompus le prudent & le sage : Le travers généreux de son intégrité, Ne voit rien qu'infamie, & tout est lâcheté; De son indépendance il se fait une étude; Mais le soin d'être libre est une servitude; Et qui veut être seul à se donner la loi, Farouche pour tout autre est esclave de soi.

CATON, cet ennemi de toute tyrannie; Est son tyran lui-même en s'arrachant la vic.

César pardonne à tous au sortire des combats, Et le cruel Caton ne se pardonne pas. Vaincu, sur le vainqueur tu prens le droit du crime,

Te rends ton oppresseur, & te sais ta victime: Tu sais ce que tu crains des volontés d'un Roi, Et ton ordre, Caton, s'éxécute sur toi.

Celui qui de tout faire a la pleine licence,

Ne se tient pas heureux avec tant de puissance:

Il gouverne le monde, & connoît en esset,

Que pouvoir ce qu'on veut, n'est pas un bien
parfait.

Sella, le grand Sylla, ce sier Mastre de Rome,
Sentoit secretement les soiblesses de l'homme,
Découvrant quelquesois la tristesse d'un cœur;
Ennuyé du pouvoir, & de toute grandeur.
Il se nommoit heureux, s'élevant à l'Empire;
De se voir absolu, malheureux il soupire;
Et Dictateur qu'il est, ne songe qu'au moyen
De rentrer dans l'état de simple Citoyen.
Ne tirons pas toujours nos exemples de Rome;

Pourquoi les tirer de si loin?

Quand le sujet nous porte à parler d'un Grandhomme,

La France en fournira plus qu'on n'en a be oin.

Bour Bon, ce sier sujet, ce sameux Connétable;
Aux Dames dédaigneux, aux Maîtres redoutable,
Pour & contre la France également vainqueur,
Au Pape, au Roi sunesse, & craint de l'Empereur;
Qui mettoit Rome aux sers, & sans sa destinée
Par un ordre absolu qui l'auroit gouvernée;
Ce Bourbon autresois & si brave & si beau,
Laisse un nom inutile & manque de tombeau.

Amassons des trésors; une infame avarice, Des tresors amassés fera notre supplice: Ils nous troublent vivans par le soin d'acquérir; Et font notre embarras lorsqu'il nous faut mourire Le plus riche sujet qu'ait jamais eu la France, Jule (1) de qui les biens égaloient la puissance Comme un nouveau Socrate auroit quitté le jour, S'il avoit sû quitter l'objet de son amour; Si l'intérêt du bien qui faisoit sa tendresse, N'eût mêlé dans sa mort quelque trait de soiblesse, La clarté du Soleil eut pour lui peu d'appas: Il craignit peu les maux qui suivent le trépas; Et cette éternité qu'un mourant envisage Vint régler son devoir sans troubler son courage; Là, dans un plein repos, il put s'entretenir Des funestes discours d'un affreux avenir;

^(1.) Le Cardinal Mazarin,

L'appareil de la mort le trouva sans allarme,

Il vit couler des pleurs sans jetter une larme;

Si l'amour de l'argent n'avoit sû l'attendrir,

Il eût pû même apprendre aux Anglois à mourir.

'A son dernier moment ce sut l'unique chaîne

Dont le cœur attaché se désit avec peine.

Tout ce qu'on peut trouver de rare en l'Univers;

Ce qu'apporte à nos bords le commerce des mers;

Ce que peuvent tirer les Maîtres de la terre

D'une paix florissante & d'une heureuse guerre;

Plus riche, plus puissant que nos vieux Souverains,

Jule l'avoit entre les mains.

Mais, inutile fruit d'une fausse prudence!

Qu'étes-vous devenue, orgueilleuse abondance?

De tout ce vain amas que voit-on demeuré?

Hortence a tout perdu sans avoir murmuré.

Conde, ce grand foudre de guerre:

Condé, ce grand foudre de guerre:

Sera comme Alexandre un jour enséveli,

Et n'entendra point sous la terre,

Le bruit que fait un nom dont le monde est rempli,

Un Héros qui n'est plus est peu digne d'envie;

Les vivans sont sujets aux troubles de la vie;

Ils ne séparent point la gloire des malheurs,

Ni l'éclat des vertus des secrétes douleurs.

D'une raison tranquille ils ignorent l'usage,

La douceur du repos est un tourment pour eux;

Et, si vivre content est le parti du Sage;

Vivre dans les travaux pour mourir glorieux;

Du Heros est le personnage.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN.

SAINT-EVREMOND.

EMEUREZ, me disoit Hortence;
Surmontez la tentation.

La surmonter en sa présence;
Dans le temps que l'impression

Doit avoir plus de violence!

On ne peut; la commission

Se devoit donner pour l'absence:

Mais quand j'y sais réstéxion,

Son idée a trop de puissance, Par elle mon émotion Auroit eu plus de véhémence. Quand nature & Religion A mon âge ont fait alliance; Et qu'il vient de cette union Remontrance fur remontrance. Pour l'exacte observation Du précépte de continence; Alors l'imagination Laisse à nos sens l'obéissance; Et vive en sa rebellion Prend plaisir à l'extravagance D'une amoureuse passion. Telle est, telle est, divine Hortence; D'un absent la condition, Qu'il demande votre présence Pour vaincre la tentation.

MADAME MAZARIN.

Et j'ai besoin de votre absence

Pour vivre sans affliction.

Le matin contre ma désense,

Prendre & lire devant mes yeux

Les Livres que j'aime le mieux;

A dîné, par un goût de France,

295

La Poularde aux œufs rejetter; Brawn & Venaison détester; Vins de Portugal, de Florence; Pour nous parler toujours de Vins-D'Ay, d'Avenet, & de Reims; De plus, avoir dans le silence Un rire secret & malin; Puis d'un ridicule assez fin Dont vous possedez la science? Honorer vos meilleurs amis; Croire que tout vous est permis: Que par une DIVINE HORTENCE, Et quelque malheureux Ecrit, Vous gouvernerez mon esprit: C'est trop, c'est trop de confiance. Le plus sage quand il est vieux Dans le commerce est ennuyeux; Et le plus méchant personnage C'est d'être vieux sans être sage. Il faut pourtant vous accorder Un mérite qui m'a sû plaire; C'est qu'à mes heures de gronder; Vous pouviez souffrir & vous taire; Dans la dispute me céder, Quand la raison m'étoit contraire;

Et toujours vous accommoder
Discrétement à ma colére.
J'en cherche un propre à succéder
Dans un emploi si nécessaire;
En attendant il faut s'aider,
Comme on pourra de la Douairiere.

SAINT-EVREMOND:

Oui, je veux bien vous l'accorder,
C'est un fort méchant personnage,
Que d'être vieux sans être sage.
Mais à vos heures de gronder,
Si je puis soussirir, & me taire;
Dans la dispute vous céder,
Quand la raison vous est contraire;
On peut justemeut décider
Que la belle & Divine Hortence
Par la secréte autorité,
Que se donne la Vérité,
Me fait sage sans qu'elle y penses
Que si je suis au rang des sous,
Ce ne peut être que par elle;

Conserver sa raison en la voyant si belle; Seroit une vertu trop au-dessus de nous.

SUR LA MORT

DE

CHARLES SECOND. (1)

STANCES IRREGULIERES.

'ATTENDEZ pas de moi ces merveilles étranges, Dont les faiseurs de Vers composent leurs louanges; On ne me verra point recourir au Soleil Pour la comparaison d'un Prince sans pareil.

Le Dieu Mars est usé dans les discours de guerre; Jupiter fatigué de lancer le tonnerre, Doit rompre tout commerce avecque les mortels,

Et quitter leurs écrits comme ils font ses autels;

Le triste & grand sujet de cette Poësie, Rejette le secours de notre fantaisse ;

⁽¹⁾ CHRIES II. Roi d'Angleterre, mourut à Wites ball le 16. de Féyrier 16854

Toute fable l'offense: erreurs & vanités. Faites place en mes vers aux pures vérités.

CHARLES, CHARLES fut fait pour gouverner les hommes,

Comme un Prince doit l'être en ce siécle où nous

Doux, clément, équitable, au bien toujours porté, Punissant rarement, & par nécessité.

Pour des maux à venir, il ne sut jamais craindre ?
Pour des maux arrivés moins encore se plaindre ?
Facile sans soiblesse, & ferme sans effort,
Intrépide en sa vie aussi-bien qu'à sa mort.

Je voudrois oublier ses disgraces passées,

Je voudrois esfacer de mes tristes pensées,

Un misérable état mille sois rebattu;

Mais couvrir ses malheurs d'un éternel silence;

C'est trahir son mérite, & faire violence

Aux intérêts de sa vertu.

Qui n'a point admiré la grandeur de courage Qui le porta cent fois au milieu du carnage Dont il fut par miracles à la fin garanti?

Son salut merveilleux étonne dans l'Histoire; Et lui sit plus d'honneur que ne sit la victoire Au chef d'un funeste parti. (1)

Les droits & les vertus du Prince légitime,

Par des moyens cachés préparoient son retour,

Bt de ce grand succès à tous imperceptible,

Quand les plus pénétrans le croyoient impossible,

On vit arriver l'heureux jour.

Jour à jamais fameux sur la terre & sur l'onde!

Les peuples, à l'envi, par des cris éclatans

Bénissoient un Monarque où leur bonheur se sonde;

La fausse liberté vit achever son temps;

Et cette factieuse en désordres séconde

Eût cherché dans la soule en vain deux mécontens.

Vous, que le Ciel forma d'une humeur vagabonde; Chercheurs de rarctés, curieux importans,

(1) Charles II. ayant été défait par Cromwel à la bataille de Worcester (le 13. de Septembre 1651.) ne songea plus qu'à se sauver des mains des Parlementaires, qui avoient nu sauète à prix. Il se déguisa en Paysan, & tâchant de gagne au plûtôt la Mer pour se retirer en France, il sut oblig : de passer une nuit entière sur un gros Chêne toussu, sans quoi il couroit risque d'être découvert.

Berniers, il vous falloit venir du bout du monde, Pour contempler un Prince & ses Sujets contens (1).

Ainsi, Charles s'est vu dans le cours desa vie Ou plaint en malheureux, ou bien digne d'envie Au gré d'un destin inégal;

Ainsi sut & disgrace & saveur peu commune,
Pour apprendre à jouir de sa bonne sortune,
Et pour se faire un bien du souvenir du mal.
Des maux & des périls l'affreuse violence
N'a jamais essayé d'abattre sa constance,
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile essort:
Des pompes, des grandeurs la vanité slatteuse,
Des biens & des plaisirs la jouissance heureuse,
N'ont point changé ses mœurs au changement du
sort.

Un autre parleroit du Temple de Mémoire; Un autre prometroit de l'immortaliser: Mais Charles comme Grand sut acquérir la gloire;

Acquise, comme sage, il sut la mépriser.

⁽¹⁾ M. Bernier, si connu par ses Voyages, & par son Abrege' de la Philosophie de Gassendi, vint en Angleterre après la mort de Charles II.

Instruit par ses malheurs à gouverner les hommes
Il s'est fait avec eux un commun intérét:
Au trône sans orgueil, il sait tout ce qu'il est,
Et de-là, sans mépris, il voit ce que nous sommes.
Je vais dire beaucoup sans beaucoup discourir:
S'il eût été sujet, on l'eût choisi pour maître;
Pour le bien des Mortels il devoit plûtôt naître,
Et ne devoit jamais mourir.

SUR LES POEMES DES ANCIENS.

I L n'y a personne qui ait plus d'admira ration que j'en ai pour les Ouvrages de Anciens. J'admire le dessein, l'économie l'élevation de l'esprit, l'étendue de la con noissance: mais le changement de la Religion, du gouvernement, des mœurs, de manières, en a fait un si grand dans le mon de, qu'il nous faut comme un nouvel Ar pour entrer dans le goût & dans le génie di siècle où nous sommes.

Et certes mon opinion doit être trou vée raisonnable par tous ceux qui pren dront la peine de l'examiner. Car si l'on don DE SAINT-EVREMOND. 303 ne des caractéres tout opposés lorsqu'on parle du Dieu des Israelites & du Dieu des chrétiens, quoique ce soit la même Divinité: si on parle tout autrement du Dieut des batailles, de ce Dieu terrible qui commandoit d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis, que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime: si la création du monde est décrite avec un génie; la Rédemption des hommes avec un autre : si l'on a besoin d'un genre d'éloquence pour prêcher la grandeur du Pere qui a tout fait ; & d'un autre, pour exprimer l'amour du Fils qui a voulu tout souffrir: comment ne faudroit-il pas un nouvel Art & un nouvel esprit, pour passer des saux Dieux au véritable, pour passer de Jupiter, de Cybele, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à Jesus-Christ, à la Vierge, à nos Anges, & à nos Saints? Otez les Dieux à l'antiquité, vous lui ôtez

Otez les Dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses Poëmes: la constitution de la Fable est en désordre; l'économie en est renversée. Sans la prière de Thétis à Jupiter, & le songe que Jupiter envoye à Agamemnon, il n'y a point d'I LIADE: sans Minerve, point d'ODYSSE'E: sans la protection de Jupiter, & l'assistance de Vénus, point d'ENEIDE. Les Dieux assemblés au Ciel déliberoient de ce qui devoit se faire sur la terre: c'étoit eux qui formoient les résolutions, & qui n'étoient pas

moins nécessaires pour les éxécuter, que pour les prendre. Ces chess imortels des partis des hommes concertoient tout, animoient tout; inspiroient la force & le courage; combattoient eux-mêmes; & à la réserve d'Ajax qui ne leur demandoit que de la lumière, il n'y avoit pas un combattant considérable qui n'eût son Dieu sur son chariot, aussi bien que son Ecuyer: le Dieu pour conduire son javelot; l'Ecuyer pour la conduite de ses chevaux. Les hommes étoient de pures machines, que de secrets ressorts faisoient mouvoir; & ces ressorts n'étoient autre chose que l'inspiration de leurs Déesses, & de leurs Dieux.

La Divinité que nous servons est plus savorable à la liberté des hommes. Nous sommes entre ses mains, comme le reste de l'Univers par la dépendance; nous sommes entre les nôtres pour délibérer & pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer sa protection. Lucrèce la demande lui-même; & dans le livre où il combat la Providence de toute la sorce de son esprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne, d'avoir la bonté de détourner les

malheurs:

Quod procul à nobis stectat Natura gubernans (1)

(1) Lucret. Lib. I. Voyez le Dictionnaire de M. Bayle, à l'Article du Poète Lucrece.

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette majesté redoutable, dont il n'est pas permis de prendre le nom en vain. Que les fausses Divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions; ce sont sables ellesmêmes, vains effets de l'imagination des Poëtes. Pour les Chrétiens, ils ne donneront que des vérités à celui qui est la vérité pure; & ils accommoderont tous leurs discours à sa fagesse & à sa bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des mœurs, qui pour être aujourd'hui civilisées & adoucies, ne peuvent soussrir ce qu'elles avoient de farouches & de sauvage en ce temps-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étrange les injures seroces & brutales que se disent Achille & Agamemnon (1). C'est par-là, qu'Agamemnon nous est odieux, lorsqu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui Ménélas pour qui se faisoit la guerre, pardonne généreusement. Agamemnon, le Roi DES Rois (2), qui devoit des exemples de vertu à tous les Princes & à tous les peuples; le lâche Agamemnon tue ce misérable de sa propre main. C'est par-là, qu'Achille nous devient en horreur, lorsqu'il tue le jeune

⁽¹⁾ Dans l'ILIADE, Achille appelle Agamem-non, Sac à Vin, Jeux de Chien, & Caur de Cerf, c'est-à-dire, Ivrogne, impudent, & poltron, (2) C'est ainsi qu'Homére le nomme.

Tome IV.

Lycaon, qui lui demandoit la vie si tenderement. C'est par-là, que nous haissons jusqu'à ses vertus, quand il attache le corps d'Hector à son chariot, & qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimois vaillant, je l'aimois ami de Patrocle; la cruauté de son action me fait hair sa valeur & son amitié. C'est tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités reviennent dans not tre esprit: nous le regrettons davantage: son idée devenue plus chere, s'attire tous les sens timens de notre affection.

Et qu'on ne dise point en saveur d'Achille ; qu'Hector a tué son cher Patrocle. Le ressentiment de cette mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de suspendre sa vengeance, & d'attendre ses armes avant que d'aller combattre; une douleur si patiente ne le devoit pas pousser à cette barbairie le combat fini. Mais dégageons l'amitié de notre aversion. La plus douce, la plus tendre des vertus, ne produit point des essets si contraires à sa nature. Achille les a trouvés dans le sond de son naturel. Ce n'est point à l'ami de Patrocle, c'est à l'inhumain, à l'inéxorable Achille qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du Héros ne retomberont pas sur le Poëte. Homere a plussongé à peindre la nature telle qu'il la voyoit : DE SAINT-EVREMOND 307 qu'à faire des Héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de passions que de vertus : les passions étant du fonds de la nature, & les vertus n'étant purement établies en nous que par les lumières d'une raison instruite & enseignée.

La politique n'avoit pas encore lié les hommes par les nœuds d'une societé raisonnable; elle ne les avoit pas bien tournés encore pour les autres: la morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas assez nettement dégagées des mauvaises. Ulysse étoit prudent & timide; précautionné contre les périls; industrieux pour en sortir; vaillant quelquesois, lorsqu'il y avoit moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. Achille étoit vaillant & seroce; & (ce qu'Horace n'a pas voulu mettre dans le caractère qu'il en a donné) se relâchant quelquesois à des puérilités fort grandes. Sa nature incertaine & mal reglée, produisoit des mœurs tantôt farouches, tantôt puériles: tantôt il traînoit le corps d'Hector en barbare; tantôt il prioit la Déesse sa mere en enfant, de chasser les mouches de celui de Patrocle fon cher ami.

Les manières ne sont pas moins dissérentes que les mœurs. Deux Héros animés pour le combat ne s'amuseroient point aujourd'hui à se conter leur Génealogie; mais il est aisé de

OEUVRES DE M. 308 voir dans l'Iliade dans l'Odysse'e, & dans l'ENEIDE même, que cela se prati-quoit. On discouroit avant que de se battre, comme on harangue en Angleterre avant que

de mourir.

Pour les comparaisons, la discrétion nous en sera moins saire: le bon sens les rendra justes; l'invention, nouvelles. Le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Elemens, ne leur prêteront plus une magnificence usée : les Loups, les Bergers, les Troupeaux, ne nous fourniront

plus une simplicité trop connue.

Îlme paroît qu'il y a une infinité de compa-raisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un Milan qui fond sur une Co-Iombe; un Epervier qui charge de petits Oiseaux; un Faucon qui fait sa descente : tous ces Oiseaux ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des Noms de Milan, d'Epervier, de Faucon, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un Tourbillon qui déracine les arbres, ressemble plus à celle d'une Tempête qui fait quelque autre désordre, qu'aux objets avec qui on en sait la comparaison. Un Lion que la saim chasse de sa caverne; un Lion poursuivi par les chasseurs; une Lionne surieuse & jalouse de ses petits; un Lion contre qui tout un village s'af-

DE SAINT-EVREMOND. 309 semble, & qui ne laisse pas de se retirer sie-rement avec orgueil: c'est un Lion diverse-ment représenté: mais toujours Lion qui ne donne pas des idées assez dissérentes.

Quelquefois les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal-à-propos une diversion. Je m'attache à considérer deux Armées qui vont se choquer, & je prens l'esprit d'un homme de guerre, pour observer la contenance, l'ordre, la disposition des Troupes: tout d'un coup on me transporte au bord d'une Mer que les Vents agitent , & je suis plus prêt de voir des vaisseaux brisés, que des bat taillons rompus. Ces vastes pensées que la Mer me donne, effacent les autres. On me représente une Montagne toute en seu, & une Forêt toute embrasée. Où ne va point l'idée d'un embrasement? Si je n'étois bien maître de mon esprit, on me conduirou insensiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet embrasement si affreux, on me fait passer à un éclat terrible de nues enfermées dans un valon; & à force de diversions on me détourne tellement de la première image qui m'attachoit, que je pers entiérement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets en les comparant à des êtres éternels, immenses, infinis, & nous les étouffons au lieu de les re-

lever. Dire qu'une femme est aussi belle que Madame Mazarin; c'est la louer mieux que si on la comparoit au Soleil; car le sublime & le merveilleux sont honneur; l'impossible & le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'étoit pas du goût des premiers siécles: un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisoit l'intérêt des imposteurs, & le plaisir des crédules. C'étoit le secret des grands & des sages pour gouverner les peuples & les simples. Le vulgaire, qui respectoit des erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues: la sagesse étoit de l'abuser. Le discours s'accommodoit à un usage si avantageux: ce n'étoient que Fictions, Allégories, Paraboles; rien ne paroissoit comme il est en soi: des dehors spécieux & sigurés couvroient le sonds de toutes choses; de vaines images cachoient les réalités, & des comparaisons trop fréquentes détournoient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances.

Le génie de notre siècle est tout oposé à cet esprit de Fables & de saux mystères. Nous aimons les vérités déclarées; le bon-sens prévaut aux illusions de la santaisse; rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité, & la raisson. Ajoûtez à ce changement du goût, celui de la connoissance. Nous envisageons la na-

DE SAINT-EVREMOND. 312

ture autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle
de tant de Divinités, ne sont plus qu'un espace immense & fluide. Le même Soleil nous
luit encore; mais nous lui donnons un autre
cours: au lieu de s'aller coucher dans la mer,
il va éclairer un autre monde. La Terre immobile autresois, dans l'opinion des hommes,
tourne aujourd'hui dans la nôtre, & rien n'est
égal à la rapidité de son mouvement. Tout est
changé; les Dieux, la nature, la politique,
les mœurs, le goût, les manières. Tant de
changemens n'en produiront-ils point dans
nos ouvrages?

Si Homére vivoit présentement, il feroit des Poëmes admirables, accommodés au siècle où il écriroit. Nos Poëtes en sont de mauvais, ajustés à ceux des anciens, & conduits par des régles, qui sont tombées, avec des choques par des régles, qui sont tombées, avec des choques par la conduit des régles qui sont tombées.

ses que le temps a fait tomber.

Je sai qu'il y a de certaines régles éternelles, pour être sondées sur un bon-sens, sur une raison serme & solide, qui subsistera toujours: mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardoient les mœurs, les affaires les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guére aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieillesse; ita verborum inte-

aussi eles autres perissent avec leur Nation aussi-bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsissent pas après l'Empire. Il n'y en a donc que bien peu qui ayent droit de diriger nos esprits dans tous les temps; & il seroit ridicule de vouloir toûjours regler des Ouvrages nouveaux, par des loix éteintes. La Poësie auroit tort d'éxiger de nous ce que la Religion & la Justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile & trop affectée, qu'est dûe la disgrace de tous nos Poëmes. Nos Poëtes n'ont pas eu la sorce de quitter les Dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre Religion leur pouvoit sournir. Attachés au goût de l'antiquité, & necessités à nos sentimens; il donnent l'air de Mercure à nos Anges, & celui des merveilles sabuleuses des Anciens à nos miracles. Ce mêlange de l'Antique & du Moderne leur a sort mal reussi: & on peut dire qu'ils n'ont sû tirer aucun avantage de leurs sictions, ni saire un bon usage de nos vérités.

Concluons que les Poëmes d'Homere seront toujours des chess d'œuvres: non pas en tout des mødéles. Ils sormeront notre jugement; & le jugement reglera la disposition

des choses présentes.



DU MERVEILLEUX

QUI SE TROUVE

DANS LES POEMES DES'ANCIENS.

C I l'on considére le merveilleux des Poëmes de l'antiquité, dégagé des beaux sen-timens, des sortes passions, des expressions nobles dont les Ouvrages des Poëtes sont embellis; si on le considére destitué de tous ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je suis persuadé que tout homme de bon sens ne le trouvera guéres moins étrange que celui de la Chevalerie: 4 encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux Diables & aux Magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, deshonnêtes; au lieu que les Poëtes ont remis ce qu'il y a de plus infâme au ministère de leurs Déesses & de leurs Dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les Poëmes ne soient admirés, & que les Livres de Chevalerie ne paroissent ridicules. Les uns admirés pour l'esprit & la science qu'on y trouve : les autres Tome IV. Dd

font remplis. Le merveilleux des Poëmes soûtient son extravagance sabuleuse par la beauté du discours, & par une infinité de connoissances exquises qui l'accompagnent. Celui de la Chevalerie décrédite encore la solle invention de sa fable, par le ridicule du stile dont il semble se revêtir.

Mais, quoiqu'il en soit, le fabuleux du Poëme a engendré celui de la Chevalerie & il est certain que les Diables & les Enchanteurs causent moins de mal en celui-ci que les Dieux & leurs Ministres en celui-là, La Déesse des Arts, de la Science, de la Sagesse, inspire une sureur insensée au plus brave des Grecs (1), & ne lui laisse recouvrer le sens qu'elle lui a ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer luimême par désepoir. La plus grande & la plus prude des immortelles savorise de honteuse passions, & facilite de criminelles amours. (2) La mêmeDéesse employe toute forte d'artifices pour perdre des innocens, qui ne devroient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son pouvoir & celui des Dieux, quelle a sollicités pour perdre Enée, elle corrompt le Dieu du sommeil, pour endormir infidelement Palinure, & faire ensorte qu'il

⁽¹⁾ Ajax, fils de Telamon.
(2) Junon dans l'Eneidei

DE SAINT-EVREMOND. 315 put tomber dans la mer, comme cette trahi-son l'y fit tomber, & l'y fit périr.

✓ Il n'y a pas un des Dieux, en ces Poëmes; qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici-bas, qui ne s'éxécute par leur ordre, ou ne s'autorise par leur exemple; & c'est une des choses qui a le plus contribué à former la Secte des Épicuriens, & à la maintenir. Epicure, Lucréce, Pétrone, ont mieux aimé faire des Dieux oisifs, qui jouissent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agissans & funestement occupés à la ruine de la nôtre. Epicure même a prétendu s'en saire un mérite de Sainteté envers les Dieux; & de-là est venue cette Sentence que Bacon a tant admirée: Non Deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones Diis applicare profanum (1).

Or je ne dis pas qu'il faille rejetter les Dieux de nos Ouvrages; moins encore de ceux de la Poësie, où ils semblent entrer

Dd ij

⁽¹⁾ Diogéne Laërce nous a conservé ce mot d'Epicure. Monsieur de Saint - Evremond se sert ici de la Traduction de Bacon (SERM. FIDEL. Cap. XVI) mais en voici une plus litterale: Impius est, non is qui multitudinis Deos tollit; sed is qui multitudinis opiniones Diis adhibet. Diog. LAERT. Lib. X. S. 123.

plus naturellement que dans les autres :

Ab Jove principium Musæ.

Je demande autant que personne leur intervention; mais je veux qu'ils y viennent avec de la sagesse, de la justice, de la bonté, non pas comme on les y sait venir d'ordinaire, en sourbes & en assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout regler, non pas

avec un déreglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des Fables & des Fictions, qui tombent dans les droits de la Poësie. Mais quel Art, ou quelle science peut avoir un droit pour l'exclusion du bon-sens? S'il ne faut que saire des vers pour avoir le privilége d'extravaguer, je ne conseillerai jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule aussi-tôt qu'on s'éloigne de la bienséance & de la raison.

J'admire que les anciens Poëtes ayent été si scrupuleux pour la vrai-semblance dans les actions des hommes; & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celles des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur nature, n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établissent leur être & leurs attributs, ils les sont immortels, infinis, tout-puissans, tout sages,

DE SAINT-EVREMOND. 317 tout bons: mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foiblesse où ils ne les assujettissent; il n'y a solie ou méchanceté qu'ils ne leur fassent saire.

On dit communément deux chôses qui paroissent opposées, & que je croi toutes deux sort vrai-semblables: l'une, que la Poë-see est le langage des Dieux; & l'autre, qu'il n'y a rien de plus foû que sont les Poëtes. La Poësie qui exprime fortement les grandes passions des hommes, la Poësse qui dépeint avec une vive expression les merveilles de l'Univers, éleve les choses purement naturelles comme au dessus de la nature, par une subli-mité de pensées & une magnificence de discours, qui se peut appeller raisonnablement le langage des Dieux. Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination, dans une chose qui ne leur est pas assez connue; & leur chaleur n'étant pas soûtenue d'une juste idée, au lieu de se rendre, comme on le croit, tout divins, ils se font les plus extravagans de tous les hommes. On n'aura pas de peine à se le persuader, si on considére que leur espèce de Théologie sabuleuse & ridicule, est également contraire à tout sentiment de Religion, & à toute lumiére du bon sens. Il y a eu des Philosophes qui ont sondé la Re-

D d iij

318 OEUVRES DE M. ligion sur la connoissance que les hommes pouvoient avoir de la Divinité par leur raison naturelle. Il y a eu des Légissateurs qui se sont dits les interprêtes de la volonté du Ciel pour établir un Culte religieux sans aucune entremise de la raison. Mais de saire comme les Poëtes, un commerce perpetuel, une societé ordinaire, & si on le peut dire, un mêlange des hommes & des Dieux, contre. la Religion & la raison, c'est assurément la chose la plus hardie, & peut-être la plus in-

sensee qui fût jamais

Il reste à savoir si le caractère du Poëme a la vertu de rectifier celui de l'impieté & de la folie. Mais je ne pense pas qu'on donne tant de pouvoir à la sorce secrette d'aucun charme. Ce qui est méchant est méchant par tout, ce qui est extravagant ne devient sense nulle part. Pour la réputation du Poëte, elle ne rectifie rien, non plus que le caractère du Poëme. Le discernement ne se dévoue à personne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célebre, ce qui effectivement est mauvais: il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre, ce qui en effet est bon. Parmi cent belles & hautes pensées, un bon juge en démêlera une extravagante, qu'aura poussé le génie dans sa chaleur, & qu'une imagination trop sorte aura su maintenir contre des réfléxions mal assurées. Au contraire, dans

DE SAINT-EVREMOND. 319' le cours d'une infinité de choses outrées, ce même juge admirera certaines beautés, où l'élait malaré son impérus sté s'est parmis

l'esprit, malgré son impétuosité, s'est permis

de la justesse.

L'élévation d'Homére & ses autres belles qualités, ne m'empêcheront pas de reconnoîrre le faux caractére de ses Dieux; & cette agréable & judicieuse égalité de Virgile, qui sait plaire à tous les esprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérire de son Enée. Si parmi tant de belles choses dont je suis touché dans Homére & dans Virgile, je ne laisse pas de connoître ce qu'il y a de défectueux; par-mi celles qui me blessent dans Lucain pour. être trop poussées, ou qui m'ennuyent pour être trop étendues, je ne laisserai pas de me plaire à considérer la juste & véritable grandeur de ses Héros. Je m'attacherai à goûter mot-à-mot toute l'expression des secrets mouvemens de César, quand on lui découvre la tête de Pompée; & rien ne m'échapera de cet inimitable discours de Labiénus & de Caton, quand il s'agit de consulter, ou de ne consulter pas l'Oracle de Jupiter Ammon, sur la destinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'antiquité avoient parlé aussi dignement des Oracles de leurs Dieux, je les présererois aux Théologiens & aux Philosophes de ce temps-là; & c'est un endroit à servir d'exemple en cette matiere à

rous les Poëtes. Vous voyez dans le concours de tant de peuples qui viennent consulter l'Oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique où le zéle & la superstition se mêlent en ? semble. Vous voyez en Labiénus un homme pieux & sensé, qui unit à la sainteté envers les Dieux la considération qu'on doit avoir pour la véritable vertu des gens de bien. Caton est un Philosophe religieux, défait de toute opinion vulgaire; qui conçoit des Dieux les hauts sentimens qu'une raison pure & une sagesse élevée en peuvent former (1). Tout y est poëtique, tout y est sensé; non pas poëtique par le ridicule d'une fiction, ou par l'extravagance d'une hyperbole; mais par la no-blesse hardie du langage, & par la belle éle-vation du discours. C'est ainsi que la Poësse est le langage des Dieux, & que les Poëtes sont sages. Merveille assez grande, & plus grande de ne l'avoir su trouver dans Homére, ni dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain!

AVERTISSEMENT,

La LETTRE à M. LE MARE'CHAL DE CREQUI qui suivoit ici, se trouve dans la VIE de Monsieur de Saint-Evremond, sur l'année 1685.

⁽¹⁾ Voyez le IX. Livre de la Pharsale

SUR

LE GOUVERNEMENT

DE JACQUES II.

STANCES IRREGULIERES.

SANS besoin & sans abondance,
J'oserois dire sans desirs,
Je vis ici, dans l'innocence,
Et d'un sage repos je sais tout mes plaisire.

Non, qu'une triste solitude, Le silence, l'obscurité, L'attachement à quelque sombre étude; Puisse faire ma volupté.

Je ne veux point cacher ma vie,
Au monde d'elle-même, elle se cache assez,
Par tout est la Retraite où cesse la folie
Des passions, & des soins empressés.

Au milieu de la Cour mon ame retirée Laisse le faux éclat d'une pompe adorée

Sans négliger les vrais appas, De la grandeur qui plaît & qui n'éblouît pass

Là, d'un esprit sain & tranquille,

Je me fais un plaisir utile,

D'examiner & vices & vertus:

Mais par un changement notable,

Pour le mal indulgent, pour le bien équitable,

Je louë & ne censure plus.

Ici je ne voi rien d'austère

Dont le monde soit rebuté;

De soi-même important, sans besoin de le faire;

On donne un air facile à son autorité.

Finesse, artifice, mystére;
Détour, vaine subtilité;
Politique en chose légére,
Ménagée avec gravité;
Soit à parler, soit à se taire,
'Air de suffisance affecté;
tela passe ici pour sottife, chin

ڙ.

Tout cela passe ici pour sottise, chimére, Fausse imitation de la capacité.

Au temps que le travail se trouve nécessaire;

DE SAINT-EVREMOND: 323,

Il semble que jamais on n'ait connu plaisir,
Il semble que jamais on n'ait connu d'affaire,
Quand on rentre en commerce aux heures de loisir;
Ici l'on ne voit rien de cet art ordinaire,
Qui tient aux autres Cours notre espoir en lang
gueur,

Ici l'on ne voit point le Ministre en colère, Au resus que l'on sait ajoûter sa rigueur.

La parole est inviolable; Ce qui sert à la feinte, & compose la fable; N'est rien que son perdu dans le vague des airs; La parole est ici solide & véritable,

Parmi les vents elle passe les mers, Et porte son crédit au bout de l'Univers.

On y manque pourtant, mais c'est dans la mes nace,

Quand des maux annoncés demeurent sans effets ¿ La promesse est sidéle à l'égard de la grace, On n'y manque jamais.

On voit de l'ordre & jamais d'avarice; Le bien est fait quand il est mérité; Sans rien devoir à l'aveugle caprice;

Vaine grandeur, molle facilité, On voit par tout un esprit de justice, Et nulle part de la sévérité.

DE LA NAISSANCE

DE LA REINE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

E bonheur le plus grand que goûte une mortelle,

C'est de se voir au trône & d'être la plus belle: Tout ce que la nature a de plus précieux, Tout ce que la grandeur a de plus glorieux,

Est pour la Reine un doux partage,
Comme un éclatant avantage;
Est! Pourquoi célébrer une nativité;
Qui marque un an perdu de sa félicité.

O triste, ô sâcheuse pensée! Que n'étes-vous d'ici chassée!

(1) Marie de Modéne, Epouse de Jacques II.

DE SAINT-EVREMOND. 325 Que ne suit-on du Temps un insensible cours Sans jamais remarquer la suite de ses jours?

Dans notre plus grande jeunesse;

Dans la sleur de nos plus beaux ans;

Tout pas qu'on fait, se font vers la vieillesse;

Il n'en est point qui ne soient importans;

O triste, ô fâcheuse pensée!

Que n'étes-vous d'ici chassée?

Que ne suit-on du Temps un insensible cours;

Sans remarquer jamais la suite de ses jours?

A ce fameux jour de Naissance, Qui donne à la Cour tant de soins, Si la Reine pouvoit avoir un an de moins, J'exhorterois chacun à la réjouissance,

Et ne voudrois pas être exclus

De montrer un essai de ma magnificence;

Mais puisque ce jour-là fait voir un an de plus;

C'est à ses ennemis à faire la dépense.

Je hais cette nativité:

Hélas! Pourquoi nous apprend-elle?

Que la Reine a son temps comme nous limité!

Non, je la veux croire éternelle,

Je vois cette O DEACERTE' (1)

Qui nous parut plus immortelle

Que la Déesse de beauté.

Sortons, Madame la Duchesse:
Retirons-nous, fendons la presse;
Et vous ferez demain à la Reine un discours
Qu'on lui peut faire tous les jours.

COMPLIMENT

DEMADAME

LA DUCHESSE MAZARIN

A L A REINE

Es vertus sans appas ont un air trop sévere;
Les appas sans vertus ne sont que vanité;
L'ajustement est difficile à faire,
De l'extrême sagesse à l'extrême beauté;
Cette merveille extraordinaire,
Une si juste égalité,

(1) Devise qu'on mit sur les Médailles frappées pour le Couronnement de la Reine,

DE SAINT-EVREMOND. 327

Au monde ne se trouve guere: On la voit pleinement en votre Majesté,

Une estime pure & sincére

N'entre point dans les droits de votre qualité;

Et peut-être étes-vous la seule qu'on révére;

Sans égard à la dignité:

Tout hommage, devoir, service nécessaire; S'exige par le rang & par l'autorité;

Tous les cœurs ont pour vous un respect volons

Qu'ils vous rendent plûtôt qu'à votre Majesté:

ECLAIRCISSEMENT

Sur ce qu'on a dit de la Musique des

N m'a rendu de si méchans offices à l'égard des Italiens, que je me sens obligé de me justifier auprès des personnes dont je desirerois l'approbation, & appréhenderois la censure. Je déclare donc qu'après avoir écouté Syphace, Ballarini & Buzzolini avec attention; qu'après avoir examiné leur Chant,

⁽¹⁾ Voyez les Réfléxions sur LES OPERA; Tome III, pag. 244,

avec le peu d'esprit & de connoissance que je puis avoir; j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien: & si je savois des termes qui fussent au dessus de cette expression, je m'en ser virois pour faire valoir leur capacité davantage.

Je ne saurois saire un jugement assûré des François. Ils remuent trop les passions: ils mettent un si grand désordre en nos mouvernens, que nous en perdons la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée pour trouver la sur de leur mérite dans la

justesse de nos approbations.

La premiere institution de la Musique a été faite pour tenir notre ame dans un doux repos; ou la remettre dans son assiéte, si elle en étoit sortie. Ceux-là sont louables, qui par une connoissance égale des mœurs & du chant, suivent des ordres si utilement établis. Les François n'ont aucun égard à ces Principes; ils inspirent la crainte, la piété, la dou-ceur; ils inquietent, ils agitent, ils troublent quand il leur plaît; ils excitent les passions que les autres appaisent; ils gagnent le cœur, par un charme qu'on pourroit nommer une espéce de séduction. Avez-vous l'ame, tendre, & sensible? Aimez-vous à être touché? Ecoutez la Rochouas, Baumaviel, Dumênil, ces maîtres secrets de l'intérieur, qui cherchent encore la grace & la beauté de l'action, pour mettre nos yeux dans leurs intérêts. Mais voulez-vous admirer la capacité, la science, la prosondeur dans les choses disficiles; la facilité de chanter tout sans étude, l'art d'ajuster la composition à sa voix, au lieu d'accommoder sa voix à l'intention du compositeur; à sa voix voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les tenues, une facilité de gozier surprenante pour les passages? Entendez Syphace Ballarini, & Buzzolini, qui dédaignant les saux mouvemens du cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-même, & assujettissent les lumiéres les plus certaines de votre esprit.

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

SONNET.

P Asser quelques heures à lire, Est mon plus doux amusement; Je me fais un plaisir d'écrire, Et non pas un attachement.

Еe

Je perds le goût de la satire;
Tome 1V.

L'art de louer malignement, Céde au secret de pouvoir dire Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France Sans besoin & sans abondance; Content d'un vulgaire destin;

J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie, & n'en crains pas la sin;



SUR

LES VAINES OCCUPATIONS. DES SAVANS.

ET

DES CONTROVERSISTES

STANCES IRREGULIERES.

JE voudrois que l'ignorance, S'exposât moins hardiment; Je voudrois que la science Se montrât discretement, Avec moins de suffisance Et plus de discernement.

Vieillir crasseux sur un livre; C'est être mort en vivant; Pour le temps où tu dois vivre; Sois plus sage que savant.

Peut-on passer tout son âge

Dans une profession;
Qui met son ambition
A rétablir un passage;
Et souvent gâte l'ouvrage
Par la restitution?

On dispute si Neptune;
A la BARBE bleuë ou brune:
S'il ne seroit pas plus beau,
De la faire couleur d'eau.

Un Critique sedentaire,
Occupe tout son loisir
A rendre une chose claire,
Qui ne fait aucun plaisir.

Que Heinsius trop avide,
Pour ses Notes sur Ovide,
Ait dévoré, tout consus,
Huit cent volumes & plus (1).

Du vieil habit de Carthage,

⁽¹⁾ M. Heinsius dit un jour à M. de S. Evremond qu'il avoit lû plus de huit cens Volumes, pour faire ses Notes sur Ovide.

DE SAINT-EVREMOND: 333

Des Philosophes porté, Si nos Moines ont l'usage, Quel fruit! Quel utilité!

O personnes sortunées
Comme on voit Madame Herval!
Que laissent les destinées
Dans un repos sans égal,
N'entendant en cent années,
Ni Perse, ni Juvenal!

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque maison,
Pleins de Terence & d'Horace,
En parler hors de saison!
Ils ne sont point de visite
Sans chercher des Auditeurs,
Qui leur fassent un mérite,
De celui des vieux Auteurs.

Un esprit sec & stérile,
Sans sonds & sans agrément,
Sous Homere & sous Virgile,
Se cache sort prudemment;

Mais en quittant leur génie, Lorsqu'au sien il est rendu; Quand il perd leur compagnie; Tout son mérite est perdu.

Pourquoi lasser une presse; D'Ecrits de Religion? Voit-on de Prêche & de Messe; Finir la division?

La TRADITION résiste
Au plus sort Controversiste;
Et sans l'emploi du DRAGON,
Personne aujourd'hui n'ignore,
Que subsisteroitencore
L'ECRITURE à Charenton;

De Meaux, Arnaud & Nicole;
Par écrit & par parole;
Ne venant à bout de rien;
On ne voulut plus attendre;
Et Louvois, comme Alexandre;
Coupa le nœud gordien.
La Raison honnête & bonne
Civile à toute personne,

DE SAINT-EVREMOND. 335

Ne prenoit point de parti; L'Intérêt par son amorce, Et le pouvoir par la force, Sans son aide ont converti.

La Conscience trompée, Des droits de ces grands Edits Que l'on respectoit jadis, Tomba sous ceux de l'épée.

Par-là, nous voyons sa Foi, En d'autres pays errante; Dans le sien toujours tremblante, Aux moindres ordres du Roi.

L'intérêt d'une autre vie,

Nous oblige à songer qu'il faut mourir un jour ;

Sans désendre à notre envie,

Les plaisirs innocens de ce mortel séjour,

Des biens dont la terre abonde; Qui peut jouir en santé? Celui d'une paix prosonde; Qui la douceur a goûté:

B36 OEUVRES DE M.

A comme un gage en ce monde ; De l'heureuse éternité.

Quel besoin de jouissance, En adorant de beaux yeux! Un Amour si précieux, Lui-même est sa récompense.

Ajoûtons pour être mieux,
Dans cet état d'innocence,
Que des Vins délicieux,
Nous sont arrivés de France;



SUR LA MORT DE M. LE PRINCE,

ET SUR

SON CATAFALQUE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

QUE vous servent, Conde, ces Tableaux de Batailles?

Que vous sert ce pompeux orgueil De pavillons & de murailles?

Ce chef-d'œuvre nouveau de tristesse & de deuil; Tout ce grand art de sunérailles,

CONDE', que vous sert-il dans le fond du cercueil?

Des célébres Condoms les ORAISONS FUNE-

BRES

Ne perceront point vos ténébres, Les Eloges des Bourdaloûs (2),

Tome IV.

⁽¹⁾ Le Prince de Condé; mourut le 9. de Decembre 1636. (1) Le Pere Bourdaloue, Prédicateur ordinaire du Roi, a fait l'Oraison Funebre du Prince de Condé. Ce Jésuite mourut le 13. de Mai 1704.

Hélas! n'iront nous point jusqu'à vous

Vous n'étes qu'une belle idée En nos cœurs encore gardée; Tout l'être qui vous reste est notre propre bien; Hors de nous, vous n'étes plus rien,

O Mort, ô funeste puissance!
Qui pourra résister à ton cruel effort?

La valeur n'a point de désense;

Le sang qu'on respecte si fort,

Ce sang t'oppose en vain l'honneur de la Naissance:

Tout se confond à ton abord!

Le Savoir & l'Intelligence

De la stupidité trouvent le même sort.

O Mort, ô funeste puissance!

Qui pourra résister à ton cruel essort?

Quand d'une affection aujourd'hui peu commune;

Conde', l'on s'attachoit à toi;

Et qu'on se faisoit une loi

De suivre ta vertu plûtôt que ta fortune, On trouvoit un charme au devoir;

Et qui servoit le mieux rencontroit son salaire Dans l'avantage de bien saire, Et dans le plaisir de te voir,

DE SAINT-EVREMOND. 332

Quelle est, quelle est ta récompense, D'avoir causé la décadence

Du grand & vaste Etat qui tenoit l'Univers Dépendant de sa grace, ou chargé de ses sers (1) ? Quel fruit dans le tombeau, d'avoir contre la Franz

ce,

Qui n'attendoit pas ce revers;

Par cent & cent combats divers

Des Flamands abattus protégé l'impuissance ?

Ne nous engageons point au récit des combats : La tristesse & le deuil ne le permettent pas : D'ailleurs celui qui put acquérir tant de gloire; Haissoit le discours de ses sameux Exploits;

N'importunons point sa Mémoire,

Comme on importunoit sa Personne autresois.

Le premier des Héros en merveilles étranges (2).

Au bien d'être loué mit son plus doux espoir;

Conde', qui mérita d'aussi grandes louanges

N'en voulut jamais recevoir.

Telle de leurs esprits étoit la ressemblance; Telle de leurs exploits étoit l'égalité,

⁽¹⁾ L'Espagne. (2) Aléxandre.

Que nature eut perdu sans cette dissérence Le plaisir qu'elle prend dans la diversité,

Son ame finement trompée
D'un tour ingénieux quelquesois se flattoit;
A peine la louange étoit développée,
Que l'air de vanité soudain le rebutoit.

Sensible à tout plaisir, ennemi de tout crime,
Souvent sier; jamais orgueilleux:
Charmé du grand & du sublime;
Ennemi du faux merveilleux.

La gloire, le repos, la grandeur, l'innocence Etoient à Chantilly dans un parfait accord; Les talens opposés quittant leur répugnance, Commençoient à former entr'eux un doux rapports

Toute sorte de connoissance;
Tout ouvrage étoit du ressort
De cette vaste intelligence:
Mais, hélas! Le foible support
Qu'une si haute sussissance
Contre l'attaque de la Mort!

Tout finit, tout finit: Conde' laisse une vie Des Hérosles plus grands, ou l'exemple, ou l'enviet A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Et de sa petite campagne, ORACE amoureux de son bois S'écrioit, d'un ton villageois, O Champs, que la paix accompagne! Quand pourrai-je vous voir & goûter à loisir D'un séjour innocent le tranquille plaisir? Puisque vous m'ordonnez, Hortence, De vous parler des Champs, voici ce que j'en pense Le séjour en est assez bon, Lorsque l'on trouve compagnie, Dans une agréable maison De toutes choses bien fournie: Et tel est maintenant Windsors, Où tout me plaist, où tout abonde, Où je lis, je bois, mange, dors, Et vois à mon réveil la plus belle du monde. Mais dès que vient le mauvais temps,

Windsor est bien sujet aux vents.

F f iij

Déja la nature malade

Rend le plaisir des champs bien sade;

Nous voyons les seuilles tomber,

Et le verd à nos yeux prêt à se dérober.

Pour cette lugubre verdure

D'ifs, de lauriers, houx & sapins,

Que les faux curieux en ornent leurs Jardins:
Je ne veux, durant la froidure,
Que de grands feux & de bons vins.
Retournons à la bonne Ville
En toutes choses si fertile:
Voyons les Huîtres arriver,
Voici le mois qu'il faut crever (1).

Dont la couleur tout l'hyver dure,

(1) C'est-à-dire, le mois de Septembre. Voyez dans le V. Tome, la Lettre à Madame Mazarin, qui suit le Paralle-le de M. le Prince & de M. de Turenne.



A LA MESME,

UAND je songe au respect que j'eus toujours pour vous,

Je ne puis deviner d'où vient votre courroux: Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Quel peut-être le crime Qui contre un serviteur fidéle vous anime?

Autrefois j'étois caressé,
Vous me consultiez sur l'Etude;
Maintenant votre esprit blessé
Vous fait dire d'un ton bien rude:

- » Allez, allez à d'autres gens
- » Porter Honnête homme & bon sens;
- » Jargon aux François ordinaire,
- » Que les Savans n'approuvent guére:
- » Allez avec votre fausset,
- » Chanter les Airs du vieux Boisset;
- » Et lorsque vous serez à table,
- » Plus dégoûté que délicat,
- » Ne voyez servir aucun plat,
- » Que vous ne trouviez détestable;
- Du dont vous ne mangiez au moins à contre cœur.

» Si l'on n'en mangeoit pas chez votre Comman; » deur (1).

» Puissiez-vous conserver pour votre pénitence;

» Toujours le goût François sans jamais être en

Surpris du mauvais traitement,
Je cherchois inutilement,
Ce qui m'attiroit tant d'injure;
Lorsqu'à la fin, par avanture,
M'étant tourné vers un miroir,
Où Loupe & Rides se font voir,

Où j'ai peine à souffrir moi-même mon image;

Je me suis dit avec douleur;

On n'est point innocent avec un vieux Visage,

Dont les traits effacés font peur;

Vieillard, ne cherche pas ton crime davantage;

(1) Le Commandeur de Souvré.



DIALOGUE. SAINT-EVREMOND; MORIN.

SAINT-EVREMOND.

TOUT est perdu, Morin, la maudite MAR-

Si Dieu n'y met la main, va vous mettre en che-

On n'oseroit parler de Bassete un moment, Tout est Lune, Soleil, Cercle, Orbe, Firmament,

MORIN.

Ze n'entens plus que des sornettes :

Que vent-on avec ces Planettes?

Qui vont ruiner la Banque? On verra ce que c'ost

De n'avoir plus de banque, & de quel intérêt...

⁽¹⁾ M. de Saint-Evremond écrivit ce Dialogue en 1686. dant le temps que les ENTRETIENS SUR LA PLURALITE DES MONDES de M. de Fontenelle commençoient à paroître. Madame Mazarin étoit charmée de cet Ouvrage : elle en faisoit le sujet ordinaire de la conversation, & affectoit même de se servir de quelques termes d'Astronomie devant Morin, le plus ignorant de tous les hommes.

SAINT-EVREMOND.

Pour moi je n'ai pas vû faire grande fortune Dans le commerce de la Lune.

MORIN.

Cette belle Dussesse à qui l'on fait la cour, Pourroit bien s'en trouver Madame d'Arzent, court,

Quand ze voi préférer tant de folles Planettes A de bonnes Bassettes;

Z'ai fort messante opinion....

Ecoutez, ze vous prie; un peu d'attention;
Ze vais vous raconter une sose plaisante:
Ze me trouvois hier dans mon humeur zouante;
Quoique pourtant mon œil me fist un peu de mal,
Zetons pour de l'Arzent, n'est pas un sanze égal,
'Ainsi ze ne voulois de Zetons, ni de Fisses,

Ni même zouer fort long-temps:

Pas long-temps, dit Madame, ignorez-vous les Fixes,

Qui n'achevent leur tour qu'en vingt-&-cinq mille
ans?

Qui vingt-&-cinq mille ans, j'aime telle reprise.

SAINT-EVREMOND.

Lisez une sois la MARQUISE, Et rien ne vous étonnera De tout ce que l'on vous dira.

DE SAINT-EVREMOND 347

MORIN.

Z'ai perdu ma premiere femme,

Z'ai perdu deux fois tout mon bien;

Z'ai perdu quinze fois le Valet & la Dame;

(Mylord Douvre en étoit, & n'en sait encorrien).

Malade un mois plus que personne,

Zuzez par-làsi ze m'étonne.

SAINT-EVREMOND.

Ces vingt-&-cinq mille ans vous surprennent unpens
MORIN.

Ne connois-ze pas bien que cela n'est qu'un zeu!

Madame Mazarin aime un conte pour rire:

Ecoutez; la suite est bien pire.

SAINT-EVREMOND.

Est-ce un fâcheux événement?

Morin.

Assez fâsseux assûrément :

La Banque perdoit tout, nos deux sacs étoient vuides:

Tout est en mouvement, & les Cieux sont sluides; Dit un impertinent, à quatre pas de moi: Si ze n'avois été dans la Maison du Roi (1), Ze vous puis assûrer que sa liqueur céléste,

Me l'eût payé de reste.

SAINT-EVREMOND.

Vous étes, à ce compte, assez maître de vous

Morin.

Il est des lieux sacrés où l'on sait filer doux.

SAINT-EVREMOND.

Mais cela se faisoit par ordre de Madame.

Morin.

Ze m'en apperçûs bien, & z'enrazois dans l'ame,

D'entendre certains mots de conzuration,

Que l'on donne aux Sorciers dans leur communion;

Essentric, Paralac, d'autres mots esfroyables...

Pour moi ze n'aime pas le commerce des Diables.

SAINT-EVREMOND.

Yous a-t'on point nommé quesques-uns des Sorciers?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup; voici les deux premiers Si ze m'en souviens bien; Système & Tolomée: Z'ai connu le dernier quand on zouoit Pompe'e;

Floridor l'a représenté;

Aussi n'en suz-ze pas beaucoup épouvanté. Un vilain Copernic, leur seval de bataille, Venoit à tout moment interrompre la taille! Les Thiço, les Brahé se mettoient sur les rangs:

DE SAINT-EVREMOND. 349

D'autres, par ci par-là, sorciers moins importans, Moi! ze ne suis pas plus escrupuleux qu'un autre, Manzeur de Crucifix, diseur de Pate-notre, Mais nous sommes Chrétiens; & zamais de tels noms,

Ne devroient, ce me semble, entrer dans nos mais

Vous riez; croyez-moi, que sur sose pareille
Il seroit assez bon de voir Monsieur d'Aubeille (1).
Z'avourai fransement que z'étois libertin
Avant que d'être époux de Madame Morin:
Auzourd'hui ni Voisin, ni Saze, ni MARQUISE;
Comme un simple bourzeois ze m'en vais à l'éaglise;

Ze fais avant le Zeu le Signe de la Croix, Et si ze n'ai jamais pû gagner une fois. Contre la Banque & moi la Mazie est bien forte. Mais cela reviendra; nous perdons, il n'importe; Ze me suis yû plus mal, ze me suis vû plus bas. Comme ze vous disois, ze ne m'étonne pas.

SAINT-EVREMOND.

Monsieur, Monsieur, Morin, souffrez que je vous die,

Que ces étranges mots, sont mots d'Astronomie;

Madame Mazarin nous intéresse tous,

Dans l'ardeur dont elle est éprise

Pour cette nouvelle Marquise;

Et je n'y pers pas moins que vous.

Vous perdez à toute reprise,

Et je pers du dîner le plaisir le plus doux;

Pendant que notre Terre roule;

Que la Lune est en mouvement:

Qu'à l'entour du Soleil tout tourne incessamment, Nous ne fessons aucune poule (1).

Que le Ciel est fluide & coule;

Et le Doyen se plaint de ce grand changement.

MORIN.

Peronne ici ne s'intéresse
Plus que moi pour notre Dussesse,
Belle, aimable, de grand esprit!
Que n'en avez-vous pas écrit!
Aussi, faut-il une cuisine?
(Dont ma semme est assez sagrine:)
Eaut-il un pizeon, ou lapin?
A-t'on besoin d'une poularde,
De quelque perdrix qui se larde:

⁽¹⁾ Monsieur Saumarés Doyen de Gernercy, & Chanoine de Windsor, chez qui Madame Mazarin logeoit quand la Cour étoit à Vindsor, avoit accoûtumé de dire losqu'il avoit bien bû: J'ai bien fessé mes poules aujourd'hui.

DE SAINT-EVREMOND. 35%

Qu'on aille vite sez Morin:

Cependant quand on voit Madame;

Madame rit, Madame pâme:

Venez, Messieurs, venez tous voir,

Quel visage a Morin ce soir:

Quel tein! Voyez, je vous en prie;

Ma foi c'étoit apoplexie:

Songez, Morin, au testament,

J'aime fort qu'un mourant me laisse;

Dépêchez-vous, car le temps presse,

Morin, vous pourriez bien mourir subitement;

Voilà toute la récompense,

De mes honnêtetés & de ma complaisance;

Qui va souvent jusques au cas

De voir passer sa Carte & ne la prendre pas.

A propos de notre Mazie....

SAINT-EVREMOND.

Ce n'est Magie aucunement, Ce sont termes d'Astrologie.

MORIN.

Vous m'obligez sensiblement:

L'Astrolozie est bonne aux pastres;

Propres à regarder les Astres:

Qu'on n'attende pas de Morin;

Pour observer le Ciel, qu'il se leve si matin;

Ze sai gouverner une Banque; Tenir maison où rien ne manque; Au moindre mal avoir sez moi, Trois Médecins comme le Roi:

Non pas de ces coureurs de province en province; Ze voi le Docteur Lower (1), & suis malade en Prince.

La Lecture n'est pas mon sait;
Un autre en sera satisfait:
Mais qu'on s'informe, que l'on sache
De Gautier (2), de Madame Harrache (3);
Lequel ils estiment le plus
De Morin ou de Vossius?

SAINT-EVREMOND.

De Savans aujourd'hui toute la terre abonde; Mais il n'est qu'un Morin au monde.

⁽¹⁾ Richard Lower, si connu par son Traité de Corde; le plus habile Médecin qu'il y eût alors à Londres. Il mourut le 27. de Janvier 1691.

⁽²⁾ Marchand de Yin.

⁽³⁾ Femme d'un Orfévre François.

A

MONSIEUR LULLI.

Lulli seul le Monde est redevable De l'Opera dont on est enchanté; Rome n'a rien qui lui soit comparable, Et tout Venise en est déconcerté. Il nous réduit à chercher dans la Fable, Un Demi Dieu dont le charme est vanté; Là son Orphée, à jamais vénérable, Demande au Ciel pour sa félicité, Que par Lulli, ce maître inimitable, Soit son mérite & décrit, & chanté. Si ce qu'on dit d'Orphée est véritable, Il sut stéchir une Divinité, Jusques alors trouvée inéxorable: A son retour du lieu tant redouté, Et l'ours affreux & le tigre implacable, Se dépouilloient de leur ferocité; L'arbre qu'on vit le plus inébranlable, Perdant alors son immobilité, Suivoit Orphée; à son Chant lamentable, Il n'étoit plus d'insensibilité.

L'accent plaintif d'un amant misérable, Par les éches tendrement répété, 'A sa douleur rendoit tout pénétrable, Un deuil lugubre avoit tout insecté; L'air du malheur rendu communiquable, De sa noirceur avoit tout attrissé; Tout s'assigneeit avec l'inconsolable.

On t'auroit vû bien plus de fermeté Que n'eut Orphée en son art déplorable. Perdre sa Femme est une adversité; Mais ton grand cœur auroit été capable, De supporter cette calamité. En tout, Lulli, je te tiens préférable, Et chaque jour qu'on a représenté, N'as-tu pas fait chose plus incroyable, Que le miracle en mes yers raconté? Loisqu'il te plaît, un rocher pitoyable, Se fond en pleurs malgré sa dureté; Le vent te prête un silence agréable, Des fiers vorrens le cours est arrêté; Lorsqu'il te plaît, un sommeil favorable, Donne aux tourniens le repos souhaité; Et qui posséde une douceur aimable, Est, si zu veux, austi-tôt agité. Dans nos périls vient un Dieu secourable;

DE SAINT-EVREMOND.

De nos péchés un autre est irrité:

Pluton te sert de son goustre estroyable;
Les Cieux ouverts selon ta volonté,

Nous laissent voir le palais adorable,

Où Jupiter régne en sa majesté.

D'Orphée & de Lulli le mérite est semblable,

Je trouve cependant de la diversité,

Sur un certain sujet assez considérable:

Si Lulli quelque jour descendoit aux Ensers

Avec un plein pouvoir de graces & de peines,

Un jeune Criminel sortiroit de ses fers,

Une pauvre Euridice y garderoit ses chaînes.



LETTRE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

TE suis trop discret, pour vous demander des approbations, & vous êtes trop judicieuse pour m'en donner: mais comme le chagrin de l'humeur se mêle à l'exactitude des jugemens, je vous supplie, Madame, que je ne sois pas censuré généralement sur tout ce que je sais. Si je parle, je m'explique mal: si je me tais, j'ai une pensée malicieuse: si je refuse de disputer, ignorance : si je dispute, opiniâtreté ou méchante foi: si je conviens de ce qu'on dit, on n'a que saire de ma complaisance: si je suis d'une opinion contraire, on n'a jamais vû d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes raisons, Madame hait les raisonneurs : quand j'allegue des exemples, c'est son aversion : sur le passé je suis un saiseur de vieux contes; sur le présent on me met au nombre des radoteurs; & un ProphéDE SAINT-EVREMOND. 357 te Irlandois (1) seroit plûtôt crû que moi sur l'avenir.

Comme toutes choses ont leur temps, la conversation finit & le Jeu commence, où si je pers, je suis une dupe; si je gagne, un trompeur; si je quitte, un brutal. Veux-je me promener? j'ai l'inquiétude des jeunes-gens: le repos est un assoupissement de ma vieillesse. Que la passion m'anime encore, on me traite de vieux sou: que la raison regle mes sentimens, on dit que je n'aime rien, & qu'il n'y eut jamais d'indifférence pareille à la mienne. Les contraires me sont également desavantageux : pensant me corriger d'une chose qui vous a déplû, j'en fais une autre opposée, & je ne vous déplais pas moins. Dans la situa-tion où je suis, j'ai appréhension de faillir, je meurs de peur de bien faire; vous ne me pardonnez aucun tort, vous me haissez quand j'ai raison; & je me trouve assez malheureux pour m'attirer souvent votre haine.

Voilà, Madame, les traitemens ordinaires que je reçois : voilà ce qui m'a fait desirer votre absence. Mais pour compter trop sur vos chagrins, je n'ai pas songé assez à vos charmes, ni prévû que le plus grand des malheurs devoit être celui de ne vous point voir. J'ai pû vous dire les maux que je soussire auprès de vous: ceux que je sens, lorsque j'en suis

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, Tome II. pag. 319.

358 OEUVRES DE M. éloigné, ne s'expriment point. Ma douleur est au dessus de toute expression:

Non je ne parle point, Madame; mais je meurs (1)

J'ai fini ma lettre en mourant: mais les ·Vers ont un charme pour faire revivre ceux que vous faites mourir. La première chose que je fais, Madame, c'est de vous supplier d'avoir un peu moins de rigueur pour moi, dans la nouvelle vie que je vais mener auprès de vous? Partagez la sévérité de votre justice; qu'il en tombe une partie sur Monsieur de Villiers; que Dominé (2) n'en soit pas exemt : que la bonne L o T n'en sauve pas la régularité de ses égards domestiques ; que les Princes & les Mylords soulagent quelquesois la Noblesse; & qu'enfin, Madame, je ne sois pas seul à ressentir vos coléres, pour assûrer des douceurs & des honnêtetés aux autres:

Revenez cepandant, soit douce, soit cruelle, Vous reviendrez toujours du monde la plus belle; Et dûssiez-vous encor contre moi vous aigrir, J'aime mieux vous voir & souffrir.

⁽¹⁾ Corneille. (2) M. Milon, voyez ci-dessus page 274.

DE SAINT-EVREMOND. 359

Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre.

Aur-il avant que la nature,

'Ait chassé de l'hyver la froide obscurité,

Mettre au foyer une verdure,

Qui tiendroit lieu de glace au milieu de l'été! (1)

Frais ornement de Chimenée,

Vous vous précipitez un peu;

Retournez au marais, herbe, où vous êtes née,

Et jusqu'au mois de Juin laissez régner le feu.

Perdre le goût de l'huître & du vin de Champagne;

Pour revoir la lueur d'un débile soleil,

Et l'humide beauté d'une verte campagne,

N'est pas, à mon avis', un benheur sans pareil.

La faveur de la Marne, hélas! est terminée,

Et notre montagne de Reims
Qui fournit tant d'excellens vins
A peu favorisé notre goût cette année.

O triste, ô pitoyable sort!

Faut-il avoir recours aux rives de la Loire;

⁽¹⁾ En Angleterre, lorsque le froid est passé & qu'on ne fait plus de seu, on orne les soyers de sleurs, ou de branches d'églantier, &c.

Ou pour le mieux, au fameux Port,
Dont Chapelle nous fait l'histoire (1)?

Faut-il se contenter de boire,
Comme tous les Peuples du Nord?
Non, non, quelle heureuse nouvelle!

Monsieur de Bonrepaux arrive, il est ici;
Le Champagne pour lui toujours se renouvelle;
Fuyez Loire, Bourdeaux, suyez Cahors aussi.

DIALOGUE

SUR l'absence de Madame MAZARIN; qui étoit partie de Windsor pour aller à Londre avec Monsieur de BONREPAUX.

SAINT-EVREMOND, MONSIEUR L'AMBASSADEUR. (2)

SAINT-EVREMOND.

CHACUN, abandonné purement à lui-même, Sent un besoin secret qu'il ne peut exprimer.

M. L'AMBASSADEUR.
On a besoin de ce qu'on aim

(2) M. de Barillon.

⁽¹⁾ Voyez le Voyage de Bachaumont & la Chapelle.

DE SAINT-EVREMOND. 361

Par ce besoin secret c'est assez la nommer.

SAINT-EVREMOND. Elle est partie, elle s'en est allée; Elle à laissé sa Maison désolée.

M. L'AMBASSADEUR.
Objet si cher, si précieux
Qui vous retient éloigné de nos yeux!

SAINT-EVREMOND.

Celui qui couvriroit les plaines azurées, De cent & cent vaisseaux divers, Qui tient nos côtes assurées,

Et conduit sagement le commerce des mers (1) : Seroit-il devenu Pirate,

Ce maître de nos matelots, Pour enlever d'ici le seul bien qui nous flatte,

Et le commettre ensuite à la merci des flots?

M. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos soupçons l'injuste extravagance? Plus on auroit d'amour on auroit d'innocence Par un excès de zéle, à sorce de servir,

Par cette même violence

Qu'on emporte le Ciel, on songe à la ravir

SAINT-EVREMOND.

Est-ce que son Epoux auroit quitté la terre,

(1) M. de Bonrepaux étoit Intendant de la Marine.

Tome IV. Hh

Pour aller plaider dans les Cieux,

Et mettre en jugement le maître du tonnerre

Afin d'être payé du service pieux

Rendu dans une sainte guerre,

Que fit à tout plaisir son esprit ennuyeux?

M. L'AMBASSADEUR.

» Je vivrai, dit l'Epoux, en dépit de l'envie

» La bonne Justice, aux dépens

» De ma femme & de mes enfans,

Me rendra des arrêts tout le tems de ma vie

» Le Procés est de droit divin;

» Le Ciel nous a laissé toute chose en dispute;

37 Et l'accommodement vient de l'esprit maline

SAINT - EVREMOND.

Ah! que de vains discours! Elle s'en est allée; Et laisse trop long-tems sa Maison désolée,

M. L'AMBASSADEUR.

J'y vais le matin & le soir

Sans espérance de la voir,

Ni d'en apprendre des nouvelles;

Mais on remarque en toutes parts,

L'impression de ses regards,

Et tout luit des tayons qu'elle a laissés chez elles

SAINT-EVREMOND.

Je vais entendre ses Oiseaux,

DE SAINT-EVREMOND. 363

Qui d'un chant douloureux se plaignent de l'ab-

Leur tristesse a remis la douce jouissance, Et les nids commencés à des printems nouveaux.

Filis (1) en sa petite cage Se contente de son ramage,

Et garde au bonheur du retour;

Son prélude & son air, pour chanter son amour.

La bonne & fidéle Douairiere,

Triste d'un mari mort, & d'un époux vivant, (2)

Dans ce temps ennuyeux qu'elle n'a rien à faire,

Wisite Chapelle & Couvent.

La Signora (3) toute affligée,

Toute en désordre, négligée,

N'a que faire de ses appas,

Dit-elle, où Madame n'est pas.

- » Est-ce donc pour être si belle,
- » Que Sara presque en Demoiselle;

s Aujourd'hui suit Madame & par monts & par

vaux;

- » Et qu'Isabelle abandonnée,
 - » Demeure ici comme enchaînée;

(1) Serin de Madame Mazarin.

(2) Femme de Chambre de Madame Mazarin, qui croyant que son Mari étoit mort, se maria en secondes nôces, & dont le premier Mari revint après la mort du second.

(3) Femme de Chambre Espagnole nommée Isabelle.

» A prendre soin des chiens, des guenons, des oiseaux?

J'entendis ce petit murmure,

(Jaloux effet de zéle & d'amitié:)

Si l'on savoit ce que chacun endure,

Peut-être en auroit-on pitié.

Milon affranchi de sa Messe,

Et du soin d'aller à confesse,

Passe le Dimanche en repos:

Les autres jours de la semaine;

Le triste Aumônier se promene,

Songeant à dix ou douze mots,

Qu'au reveil de la Souveraine (1)

Il disoit assez à propos,

Et qui nous tenoient en haleine,

Attendant Vossius des Doctes le Héros.

Depuis ce dure départ, si suneste à la Chine,

Plus de Tableaux sans ombre, adieu cet art divin

Quirendroit, nous dit-on, d'un humeur bien chagrine,

Appelle, s'il vivoit, & Raphaël d'Urbin,
Adieu ce curieux langage,
Qui de Londres fait un village,
De Rome & de Paris à peine des hamaux;
Qui traite de grossier ouvrage,

(1) Madame Mazarin.

DE SAINT-EVREMOND. 365

Voulant faire admirer des maisons d'un étage,
Construites à Nanquin de canne & de roseaux.
Fameux par mille exploits de sa dent meurtrière
Chop (1) qui sut si terrible en sa verte saison;
Qui du François armé (2) sut braver la colère;
Le Batave effrayé (3) chassa de la maison;

Déchira le bien-aimé frére, Du plus digne Héros qui fut sur l'horison (4); Qui répandit le sang de Chipre originaire (5);

Qui d'une brillante façon,
D'un brio tout extraordinaire,
D'un intrépide coraçon,
Attaqua le grand Ministère,
Qui mit l'Espagne à la raison (6);

Chop maintenant déchû de sa gloire première, Mord à peine un petit garçon;

Et s'il ne vous revoit, sa valeur sanguinaire, Se changera, Madame, en douceur de mouton.

> La cuisine aussi peu salie. Qu'une chambre de lit polie,

⁽¹⁾ Dogue de Madame Mazarin. Voyez ci-dessus p. 143

⁽²⁾ Monsieur de Barillon. (3) Monsieur Van Beuning.

⁽⁴⁾ M. de Canaples, frere de M. le Maréchal de Crequi.

⁽⁵⁾ Le Prince Philippe de Savoye. (6) Le Comte de Castelmelhor.

La cuisine autrefois qui sumoit nuit & jour, Pourroit bien rasraschir les vins de cette Cour,

M. L'AMBASSADEUR.

Mêlez à votre amour la cuisine & la table; Faites du chien qui mord un éloge admirable; Chacun à sa manière explique ses besoins;

Mais une passion plus pure,

Pour le chef-d'œuvre de nature,

Auroit dû vous porter à de plus dignes soins.

Saint-Evremond.

Monsieur l'Ambassadeur parlera comme un Livre
Du mal qui nous fait soûpirer;
Mais son cœur jamais ne se livre,
Au tourment qu'il veut figurer:
Un malheureux dont l'esprit est moins libre;
Se tait, & ne sait qu'endurer.



SUR

LA MORALE D'EPICURE;

A LA MODERNE

L E O N T I U M. (1)

Ous voulez savoir si j'ai fait ces RE-FLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, qu'on m'attribue. Je pourrois m'en faire honneur: mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point; & je vous dirai ingénument qu'elles ne sont pas de moi (2). J'ai un grand désavantage en ces petits Traités qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas; & parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prens pas la peine de dé-

(1) Mademoiselle de l'Enclos. Voyez la VIE

de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1685.

⁽²⁾ Ces Reflexions sont de M. Sarasin. On les trouvera dans ses Nouvelles Oeuvres imprimées à Paris en 1674.

savouer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée, m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. Qu'on se désait de l'amour propre dissicilement! Je le quitte comme Auteur; je le reprens comme Philosophe; sentant une voloupté secrete à négliger ce qui fait le soin de tous les autres.

Le mot de Volupte' me rappelle Epicure; & je consesse que de toutes les opinions des Philosophes, touchant le souverain bien, il n'y en a point qui me paroisse si raisonnable que la sienne. Il seroit inutile d'apporter ici des raisons cent sois dites par les Épicuriens ; que l'amour de la volupté & la fuite de la douleur, sont les premiers & les plus naturels mouvemens qu'on remarque aux hommes; que les richesses, la puissance, l'honneur, la vertu peuvent contribuer à notre bonheur: mais que la seul jouissance du plaisir; la volupté, pour tout dire, est la véritable fin où toutes nos actions se rapportent. C'est une chose assez chire d'elle-même, & j'en suis pleinement persuadé. Cependant, je ne connois pas bien quelle etoit la Volupte' d'Epicure ; car je n'ai jamais vû de sentimens si divers, que ceux qu'on a eus sur les mœurs de ce Philosophe. Des Philosophes, & de ses Disciples meme, l'ont décrié comme un sensuel & un paresseux, qui ne sortoit de son oissveté que par la débauche. Toutes les Sectes se sont DE SAIN T-EVREMOND. 369 opposées à la sienne. Des Magistrats ont consideré sa Doctrine comme pernicieuse au public. Ciceron, si juste & si sage dans ses opinions; Plutarque, si estimé par ses Jujemens, ne lui ont pas été savorables: & pour ce qui regarde les Chrétiéns, les Peres l'ont sait passer pour le plus grand & le plus dangereux de tous les impies. Voilà ses ennemis; voici ses partisans.

Métrodore, Hermacus, Ménécée, & beaucoup d'autres qui philosophoient avec lui, ont eu autant de vénération que d'amitié pour sa personne. Diogene Laerce ne pouvoit pas écrire sa vie plus avantageusement pour sa réputation: Lucrèce a été son adorateur; Sénéque, tout ennemi de sa Secte qu'il étoit, a parsé de lui avec éloge. Si des Villes l'ont eu en horreur, d'autres lui ont érigé des Statues; & parmi les Chrétiens, si les Peres l'ont décrié, Monsieur Gassendi & Monsieur Bernier le justifient.

Au milieu de toutes ces autorités opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider? Dirai-je qu'Epicure est un corrupteur des bonnes mœurs, sur la soi d'un Philosophe jaloux, ou d'un Disciple mécontent, qui aura pû se laisser aller au ressentiment de quelque injure? D'ailleurs, Epicure ayant vou-lu ruiner l'opinion qu'on avoit de la Providence & de l'immortalité de l'ame, ne puis-je

pas me persuader raisonnablement que le monde s'est soulevé contre une doctrine scandaleuse, & que la vie du Philosophe a été attaquée pour décréditer plus facilement ses opinions? Mais si j'ai de la peine à croire ce que ses ennemis & ses envieux en ont publié, aussi ne croirai-je pas aisément ce qu'en osent dire ses Partisans. Je ne croi pas qu'il ait voulu introduire une volupté plus dure que la vertu des Storques. Cotte islande d'austérité me tu des Stoïques. Cette jalousse d'austérité me paroît extravagante dans un Philosophe vo luptueux, de quelque manière qu'on tourne sa volupté. Beau secret de déclamer contre une vertu qui ôte le sentiment au sage, pour éta-blir une volupté qui ne lui soussre point de mouvement! Le Sage des Stoiciens est un vertueux insensible; celui des Epicuriens un voluptueux immobile: le premier, est dans les douleurs, sans douleurs; le second, goûte une volupté sans volupté. Quel sujet avoit un Philosophe qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, de mortifier ses sens? Pourquoi mettre le divorce entre deux parties composees de même matière, qui devoient trouver leur avantage dans le concert & l'union de leurs plaisirs? Je pardonne à nos Religieux la triste singularité de ne manger que des herbes, dans la vûe qu'ils ont d'aquerir par-là une éternelle félicité: mais qu'un Philosophe, qui ne connoît d'autres biens que ceux de ce monde;

DE SAINT-EVREMOND. 371 que le Doctent de la volupté se sasse un ordinaire de pain & d'eau, pour arriver au souverain bonheur de la vie, c'est ce que mon peu d'intelligence ne comprend point. Je m'étonne qu'on n'établisse pas la volupté d'un tel Epicure dans la mort; car à considérer la missère de sa vie, son souvérain bien devoitêtre à la finir. Croyez-moi, si Horace & Pétrone se l'étoient siguré comme on le dépeint, ils ne l'auroient pas pris pour leur maître dans la

science des plaisirs.

La piété qu'on lui donne pour les Dieux; n'est pas moins ridicule que la mortification de ses sens. Ces Dieux oisis, dont il ne voyoit rien à espérer ni à craindre; ces Dieux impuissans, ne méritoient pas la fatigue de son culte: & qu'on ne me dise point qu'il alloit au Temple de peur de s'attirer les Magistrats; & de scandaliser les citoyens; car il les eût bien moins scandalisés pour n'assister pas aux Sacrifices, qu'il ne les choqua par des Ecrits qui détruisoient des Dieux établis dans le monde, ou ruinoient au moins la consiance qu'on avoit en leur protection.

Mais quel sentiment avez-vous d'Epicure; me dira-t-on? Vous ne croyez ni ses amis, ni ses ennemis; ni ses adversaires, ni ses partisans: quel peut être le jugement que vous en saites? Je pense qu'Epicure étoit un Philosophe sort sage, qui selon les temps &

les occasions, aimoit la volupté en repos, ou la volupté en mouvement; & de cette différence de volupté, est venue celle de la réputation qu'il a eûe. Timocrate & ses autres ennemis l'ont attaqué par les plaisirs sensuels: ceux qui l'ont défendu, n'ont parlé que de sa volupté spirituelle. Quand les premiers l'ont accusé de la dépense qu'il faisoit à ses repas, je me persuade que l'accusation étoit bien son-dée: quand les autres ont fait valoir ce petit morceau de fromage qu'il demandoit, pour faire meilleure chere que de coûtume ; je croi qu'ils ne manquoient pas de raison. Lorsqu'on dit qu'il philosophoit avec Leontium (1), on dit vrai : lorsqu'on soutient qu'il se divertissoit avec elle, on ne ment pas. Il y a temps de rire & temps de pleurer, selon Salomon: temps d'être sobre & temps d'être sensuel, selon Epicure:Outre cela un homme voluptueux l'estil également toute sa vie ? Dans la Religion, le plus libertin devient quelquefois le plus dévot; dans l'étude de la sagesse, le plus indulgent aux plaisirs, se rend quelquesois le plus austere. Pour moi, je regarde Epicure autrement dans la jeunesse & la santé, que dans la vieillesse & la maladie.

⁽¹⁾ Dame d'Athenes, qui se rendit sameuse par ses galanteries, & par son application à la Philosophie, qu'elle étudia sous Epicure. Voyez son Article dans le Dictionnaire de M. Bayle.

DE SAIN T-EVREMOND. 373! L'indolence & la tranquillité, ce bonheur

L'indolence & la tranquillité, ce bonheur des malades & des paresseux, ne pouvoit pas être mieux exprimé qu'il l'est dans ses écrits: la volupté sensuelle n'est pas moins bien expliquée dans un passage formel qu'allegue Ciceron expressement (1). Je sai qu'on n'oublie

(1) Voici le passage de Ciceron. Il parle à Epicure. .. In eo quidem libro, qui continet omnem » disciplinam tuam (fungar enim jam interpretis munere, ne quis me putet fingere) dicis hæc, » Nec equidem habeo, quod intelligam bonum illud » detrahens eas voluptates, quæ sapore percipiuntur: » detrahens eas, que auditus & cantibus: detrahens - eas etiam, quæ ex formis percipiuntur oculis, sua-» vis motiones, sive quæ aliæ voluptates in toto ho-» mine gignuntur quolibet sensu. Nec vero ita dici » potest, mentis lætitiam solam esse in bonis: lætan-» tem enim mentem ita novi, spe eorum omnium quæ » supra dixi, fore ut natura hic potiens dolore careas. » Atque hæc quidem his verbis: quivis ut intelli-» gat, quam voluptatem norit Epicurus. Deinde » paulo infra: Sæpe quæsivi (inquit) ex his, qui » appellabantur Sapientes, quid haberent, quod in bo-» nis relinquerent, si illa detraxissent: nisi si vellent. » voces inanis fundere : Nihil ab his potui cognoscere; » qui, si virtutes ebullire volent. (M. Davies croit » qu'il faut lire NOTENT.) & sapiencias, nihil aliud » dicent, nisi eam vim, qua efficiantur eæ voluptates » quas supra dixi. Quæ sequuntur in eandem sen-» tentiam sunt : totusque liber, qui est de summo » bono refertus est verbis & sententiis talibus. Tuscul. Dispur. Lib. II. S. 18. edit. secund. Davis. Cantabr. 1723.

374 OEUVRES DE M. rien pour le détruire ou pour l'éluder: mais des conjectures peuvent - elles être com-parées avec le témoignage de Ciceron, qui avoit tant de connoissance des Philosophes de la Grece & de leur Philosophie? Il vaudroit mieux rejetter sur l'inconstance de la nature humaine l'inégalité de notre esprit. Où est l'homme si unisorme qui ne laisse voir de la contrarieté dans ses discours & dans ses actions? Salomon mérite le nom de SAGE autant qu'Epicure pour le moins, & il s'est démenti également dans ses sentimens & dans sa conduite. Montagne étant jeune encore, a crû qu'il falloit penser éternellement à la mort pour s'y preparer : approchant de la vieillesse, il chante, dit-il, la palinodie; voulant qu'on se laisse conduire doucement à la nature, qui nous apprendra assez à mourir.

Monsieur Bernier, ce grand partisan d'E-picure, avoue aujourd'hui qu'après avoir philosophé cinquante ans, il doute des choses qu'il avoit crû les plus assurées (1). Tous les ob-

⁽¹⁾ Voyez les Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux Chapitres de son Abregé de la Philosophie de Gassendi, imprimés d'abord séparément, & ensuite insérés dans la seconde Edition de l'Abrege' de la Philosophie de Gassendi, faire à Lyon en 1684. Tom. II. pag. 379. M. Bernier dédia ses Doutes à Madame de la Sabliere, & dans sa

DE SAINT-EVREMOND. 375 jets ont des faces différentes, & l'esprit qui est dans un mouvement continuel, les envisage différemment selon qu'il se tourne; ensorte que nous n'avons, pour ainsi parler, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connoissances. Dailleurs, l'âge apporte de grands changemens dans notre humeur, & du changement de l'humeur se forme bien souvent celui des opinions. Ajoûtez, que les plaisirs des sens sont mépriser quelquesois les latissactions de l'esprit, comme trop séches & trop nues; & que les satisfactions de l'esprit délicates & rafinées, font mépriser à leur rour les voluptés des sens, comme grossie-res. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner que dans une si grande diversité de vûes & de mouvemens, Epicure qui a plus écrit qu'aucun Philosophe, ait traité disséremment la même cho se, selon qu'il peut l'avoir differemment pensée ou sentie.

Quel besoin y a-t-il de ce raisonnement général, pour montrer qu'il a pû être sensible à toutes sortes de voluptés? Qu'on le consi-

Dédicace on trouve ce même aveu modeste & sincére qu'il sit à M. de Saint-Evremond. Il y a, ditil à cette Dame, trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses, & voilà que je commence à en douter: c'est bien pis, il y en a dons je ne doute plus, desespéré de pouvoir jamais y rien comprendre,

dére dans son commerce avec les semmes, & on ne croira pas qu'il ait passé tant de temps avec Leontium & avec Temista à ne saire que philosopher. Mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvemens de la nature, con-traire aux efforts; ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comprant toûjours la luxure pour un vice; il vouloit que la sobrieté fût une économie de l'appétit, & que le repas qu'on faisoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit saire: Sic prasentibus voluptatibus utaris ut futuris non noceas. Il dégageoit les voluptés de l'inquiétude qui les précède, & du dégoût qui les suit. Comme il tomba dans les infirmités & dans les douleurs, il mit le souverain bien dans l'indolence : sagement, à mon avis, pour la condition où il se trouvoit; car la cessation de la douleur est la felicité de ceux qui sousfrent. Pour la tranquillité de l'esprit, qui faisoit l'autre partie de son bonheur, ce n'est qu'une simple exemption de trouble: mais qui ne peut plus avoir de mouvemens agréables, est heureux de pou-

voir se garantir des impressions douloureuses.

Après tant de discours, je conclus que l'indolence & la tranquillité devoient faire le souverain bien d'Epicure insirme & languissant:
pour un homme qui est en état de pouvoir goûter les plassirs, je croi que la santé se sait

fentit

DE SAINT-EVRE MOND. 377 fentir elle-même par quelque chose de plus vis que l'indolence; comme une bonne disposition de l'ame veut quelque chose de plus animé qu'un état tranquille. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns, & blessés des autres: sans tant de Philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi délicieusement qu'il est possible, & nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pouvons.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

E Philosophe étoit jadis heureux;

Non pas de ce vrai bien qu'Epicure conseille:

De ce bien indolent l'insensible merveille,

Ne se trouva jamais le sujet de ses vœux.

Son bonheur consistoit au bout de votre oreille;

Le baiser, & sentir l'odeur de vos cheveux,

Etoit pour lui volupté sans pareille: Ne vous offensez pas du mot de Volupté;

C'est la seule avec vous qu'il ait jamais goûté.

Un doux souvenir de ma gloire,

Me flatte encore quelquesois:

Hier j'en rappellai la mémoire,

Ouand le Dieu du sonmeil vous tenoit sous se

Quand le Dieu du sommeil vous tenoit sous ses loix.

Là, dans le fort d'une musique,

Que le profond repos vous faisoit entonner;

Et qui m'eût fait abandonner,

De voix & d'instrumens un concert Angelique;

Là, le vieux Philosophe à demi transporté,

- Alloit quelque chose entreprendre, Sur vôtre dormante beauté.

Eveillée, accordez ce qu'il auroit sû prendre, Et n'appréhendez point le trop d'avidité: Son larcin amoureux cût été limité. Je me serois vangé sur votre belle bouche,

De ses désobligeans discours,

Par autant de baisers que l'aimable farouche,

Me dit impunément d'injures tous les jours.

Quand vous me verrez seul, ô beaux yeux que

j'adore!

Dormez, dormez encore:
Je punirai ce charme ambitieux,
Dont la nouvelle audace

DE SAINT-EVREMOND. 379

Veut disputer la place,

Qu'amour dans tous les tems a donnée aux beaux yeux.

L'on n'a jamais parlé de la bouche d'Héléne; Si Pâris dans ses yeux n'eût trouvé plus d'appas, Illion se verroit peut-être dans la plaine, Où les Grecs ont donné jadis tant de combats.

Syphax auroit vécu sans peine, Exemt de tout périls, de soins & d'embarras, Si des yeux ennemis de la grandeur Romaine,

N'avoient pas inspiré leur haine,

A ce Roi malheureux qui perdit ses Etats.

César pour de beaux yeux arrête sa victoire,

Il suspend son ambition,

Prêt à défigurer l'honneur de sa mémoire, Pour se ressentir trop de leur impression.

C'est la fameuse Cleopatre,

Pour qui l'on vit Antoine abandonner ses Dieux;

Elle qui revient en ces lieux,

Pour animer notre théatre,

De l'amour de son idolatre,

Et de la gloire de ses yeux.

Antoine auprès des yeux d'une Reine si belle, N'a plus que pour l'amour l'usage de son cœur : De brave, audacieux, rendu tendre & sidelle,

Enchanté de sa molle erreur,

Il aime mieux mourir, que de se voir sans elle Maître de Rome, & d'Auguste Vainqueur. Lisez, & relisez ces illustres Ouvrages, Qui pour venir à nous ont percé tous les âges. Lisez des Nations les Poèmes divers,

Vous ne trouverez point de vers ; . Où la bouche d'une maîtresse,

'Ait les traits dangereux dont un amant se blesse.
N'ayant rien à conter de ses propres attraits,
Elle parloit des maux que les yeux avoient faits;
'Asservie à des cœurs, qui sentoient des atteintes;
Elle formoit pour eux les soûpirs & les plaintes,

Simple interpréte des amans Qui souffrent en amour de rigoureux tourmens. Sous l'empire des yeux, tout sujet est fidelle;

La servitude est éternelle, Et plus on est esclave, on hait la liberté: De celui que la bouche a voulu reconnoître,

Elle se fait un maître,

Dont elle sent bien-tôt l'injuste autorité.

Telle peut s'exemter, d'un traitement si rude,

Qui tombe dans l'ennui d'une longue habitude,

Indolente, insensible en sa fade langueur:

Heureux, heureux le tems où tout plaît, où tout

flatte!

DE SAINT-EVREMOND. 382

Qu'on s'attende en perdant la qualité d'ingrate;

De perdre tous les droits qu'on avoit sur un cœur;

Là, se perdent nos soins, nos respects, nos services;

Le dévoûment, les sacrifices,

La triste plainte, & les tendres soûpirs:

Celles dont les rigueurs nous ont coûté des larmes;

Aux dernieres faveurs se gardent peu de charmes;

Et nous laissent moins de desirs.

Un Amour délicat pense avoir tout à craindre, Il hait, dans les tourmens, qui le veut consoler;

Ou le respect le fait contraindre, Ou la douleur le fait parler; Mais malgré toute sa souffrance, Il subsiste, on le voit durer;

Son malheur le plus grand est dans la récompense 3 A peine l'obtient-il, qu'il lui faut expirer.

Jamais la brillante figure,

Qui sait toute chose anoblir,

N'a daigné la bouche embellir

Par l'éclat de son imposture:

Jamais bouche n'obtint de la comparaison

Plus grand, & plus précieux don,

Que de baiser en tourterelle,

Ou de gémir douloureuse comme elle. Cependant on voyoit ériger les beaux yeux

En astres plus brillans que les astres des Cieux;

L'on en faisoit sortir des slâmes,

Qui consumoient toutes les ames;

Et tandis qu'ils brûloient nos cœurs,

Tandis qu'ils nous donnoient de mortelles langueurs,

Que l'amour en dépôt leur laissoit sa puissance;
Pour exercer sa violence,
Et dispenser ses dures loix,
Dans les cours, les champs, & les bois;

Dans les cours, les champs, & les bois;
La bouche se gardoit pour la cérémonie
D'un baiser de salut en quelque compagnie;
Et l'on ne comptoit pas pour son moindre agrément,
La grace qu'elle avoit à faire un compliment.
Mais de ce vain mérite à présent rebutée,
A de nouveaux emplois nous la voyons portée,
Afin de mieux gagner les suffrages des gens;
Cent sois elle s'entr'ouvre, & nous montre ses dents;
Pour trois ou quatre mots qu'elle voudra nous dire mille sois sans sujet on la verra soûrire;
Elle produit par tout son petit attirail,
De sossettes de corail.

Dormez, ô beaux yeux que j'adore?

Dormez, dormez encore;

Je saurai bien punir les charmes impudens.

DE SAINT-EVREMOND. 383, De fossetes, lévres, & dents.

Lorsque j'ai parlé de la bouche;

Hortence, je songeois à vous:

Vous pouviez vous mettre en courroux;

Car c'est vous que la chose touche:

Ne rejettez point sur autrui,

Ce qu'on dit pour vous aujourd'hui.

Vous avez les façons, vous avez les fossettes;

Vous nous montrez des dents saines, blanches &

Pour accomplir mieux l'attirail,

Vous produisez par tout des lévres de corail,

Et pour cinq ou six moss qu'on vous entendra dire,

Cent sois malignement on vous verra soûrire:

nettes:

Mais je puis jurer sûrement,
Qu'un baiser de cérémonie,
Suivi d'un grave compliment
En sérieuse compagnie,
N'a pas le vrai goût proprement,
Que vous demanderiez aux douceurs de la vie,
Qu'on ne me prenne point pour un séditieux,
Qui voudroit allumer une guerre civile,

Entre votre bouche & vos yeux:

Je prétens que la bouche en sujette docile;

Reconnoisse par tout un pouvoir glorieux;

Qui fait d'un seul regard, ou sévére, ou facile;

La peine ou le plaisir des hommes & des Dieux.

Après avoir des yeux bien établi l'empire,

De l'emploi de la bouche il nous faut disposer:

Que les yeux en tyrans fassent notre martyre,

Que la bouche soumise ait soin de l'appaiser;

Les yeux, ces beaux tyrans ont déja fait ma peine;

Ils me coûtent des maux pires que le trépas;

La bouche qui doit être humaine Sait le tourment, & ne l'appaise pas.

DE LA RETRAITE.

N ne voit rien de si ordinaire aux vieilles-gens que de soupirer pour la retraite; & rien de si rare en ceux qui se sont retirés, que de ne s'en repentir pas. Leur ame trop assujettie à leur humeur, se dégoûte du monde par son propre ennui: car à peine ont-ils quitté ce saux objet de leur mal, qu'ils soussirent aussi peu la solitude que le monde; s'ennuyant d'euxmêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

Une raison essentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous sommes vieux, c'est

DE SAINT-EVREMOND. 385 qu'il faut prévenir le ridicule où l'âge nous fait tomber presque toûjours. Si nous quittons le monde à propos, on y conservera l'idée du mérite que nous aurons eu : si nous y demeurons trop, on aura nos désauts, devant les yeux; & ce que nous serons devenus essacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs, 7 c'est une honte à un honnête-homme de traîner les instrmités de la vieillesse dans une Cour, où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la fortune. Voilà ce qu'un sentiment d'honnêteté, ce que le soin de notre réputation, ce que le bon sens, ce que la nature exigent de nous. Mais le monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a sourni des plaissirs tant que nous avons été capables de les goûter: il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Pour moi, je me résoudrois à vivre dans le Couvent, ou dans le désert, plûtôt que de donner une espèce de compassion à mes amis; & à ceux qui ne le sont pas, la joie malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est, qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne sussit point de connoître que l'on est tombé tout-à-sait, il saut

Kk

Tome IV.

sentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme sage la connoissance publique de

ce changement.

Ce n'est pas que tous les changemens qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant, je l'avoue: mais parmi les pertes que nous faisons, il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si après avoir perdu mes passions, les assections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs, & plus de discrétion dans mon procedé à l'égard des autres: si mon imagination diminue, je n'en plairai pas tant quelquesois, mais j'en importunerai moins bien souvent: si je quitte la soule pour la compagnie, je serai moins dissipé: si je reviens des grandes compagnies à la conversation de peu de gens, c'est que je saurai mieux choisir.

D'ailleurs, nous changeons parmi des gens qui changent aussi-bien que nous, insirmes également, ou du moins sujets aux mêmes instrmités. Ainsi je n'aurai pas honte de chercher en leur présence des secours contre la soiblesse de l'âge, & je ne craindrai point de suppléer avec l'art à ce qui commence à me manquer par la nature. Une plus grande précaution contre l'injure du temps, un ménagement plus soigneux de la santé, ne scandaliseront

DE SAINT-EVREMOND. 387 point les personnes sages; & l'on se doit peu

soucier de celles qui ne le sont pas.

A la vérité, ce qui déplaît dans les vieil-les-gens n'est pas le grand soin qu'ils prennent de leur conversation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même considération pour autrui: mais l'autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscrétion; car ils choquent mal-à-propos les inclinations de ceux qui compatissent le plus à leur soiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait désappris à vivre parmi les hommes; n'ayant que de la rudesse, de l'austérité, de l'opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroît vertu: ils mettent au rang des vices tout ce qu'ils ne sauroient saire; & contraints de suivre la nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de temps où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la vieillesse; car il n'y en a point où elle soir si disficilement reconnue. Un jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence: mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu, & se plaisant en leurs désauts par la fausse ressemblance qu'ils ont à des qualités louables. En esset, à mesu-

Kk ij

re qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'animer justement contre les vices. Le sérieux leur paroît
du jugement; le slegme de la sagesse: & delà vient cette autorité importune qu'ils se
donnent de censurer tout; le chagrin, leur
tenant lieu d'indignation contre le mal; & la

gravité, de suffisance.

Le séul reméde, quand nous en sommes venus-là, c'est de consulter notre raison dans les intervalles où elle est dégagée de notre humeur; & de prendre la réfolution de dérober nos défauts à la vûe des hommes. La sagesse alors est de les cacher: ce seroit un soin supersu que de travailler à s'en; désaire. C'est donc-là qu'il faut mettre un temps entre la vie & la mort, & choisir un lieu propre à le passer dévotement, si on peut, sagement du moins; ou avec une dévotion qui donne de la confiance; ou avec une raison qui promeçte du repos. Quand la raison qui étoit propre pour le monde, est usée; il s'en forme une autre pour la retraite qui de ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous fait rendre véritablement sages pour nous-mêmes.

De toutes les retraites que nous pourrions faire quand nous sommes vieux, je n'en trouverois point de présérables à celles des Cou-

DE SAINT-EVREMOND. 389 vens; si leur Régle étoit moins austère. Il est certain que la vieillesse évite la soule, par une humeur délicate & retirée, qui ne peut souf-frir l'importunité ni l'embarras. Elle évite encore avec plus de soin la solitude, où elle est livrée à ses propres chagrins, & à de tristes, de sâcheuses imaginations. La seule douceur qui lui reste est celle d'une honnête société; & quelle société lui conviendroit mieux qu'une société religieuse, où les assistances humaines se donneroient avec plus de charité, & où les vœux seroient tous unis, pour demander à Dieu le secours qu'on ne peut attendre raisonnablement des hommes?

Il est aussi naturel aux vieilles-gens de tomber dans la dévotion, qu'il est ordinaire à la jeunesse de s'abandonner aux voluptés. Ici, la nature toute pleine pousse hors d'elle ce qu'il y a de trop dans sa vigueur, pour le répandre voluptueusement sur les objets : là, une nature languissante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer, & s'attache plus étroitement à lui, pour se faire comme une ressource dans sa désaillance. Ainsi le même esprit qui nous méne à la société dans nos besoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs; & si les Couvens étoient institués comme ils devroient l'être, nous trouverions dans les mêmes lieux, & l'appui du Ciel, & l'assistance des hommes : mais de la façon

Kk iij

qu'ils font établis, au lieu d'y trouver le soulagement de ses maux, on y trouve la dureté d'une obéissance aveugle en des choses inutiles commandées, en des choses innocentes désendues. On y trouve un sacrifice ordinaire de sa raison; on y trouve des loix plus disficiles à garder, que celles de Dieu & du Prince; des loix rompues scandaleusement par les libertins, & endurées impatiemment

par les plus soûmis.

J'avoue qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-ci connoissent les vanités du monde d'où ils sont sortis, & ce qu'il y a de grimace dans les lieux où ils sont entrés. Ce sont de véritables gens de bien, & de véritables dévots, qui épurent les sentimens de la morale par ceux de la piété: ils vivent non seulement exemts du trouble des passions: mais dans une satisfaction d'esprit admirable: ils sont plus heureux à ne desirer rien, que les plus grands Rois à posseder tout. A la vérité, ces exemples sont bien rares, & la vertu de ces Religieux est plus à admirer, que leur condition à être embrassée.

Pour moi, je ne conseillerois jamais à un honnête-homme de s'engager à ces sortes d'obligations, où tous les droits de la volonté généralement sont perdus. Les peines qu'on voudroit souffrir y sont rendues nécessaires; DE SAINT-EVREMOND. 391 le péché qu'on a dessein de suir s'évite par ordre, & le bien qu'on veut pratiquer ne se fait qu'avec contrainte. La servitude ordinaire ne va pas plus loin qu'à nous forcer à ce que nous ne voulons pas : celle des Couvens nous nécessite même en ce que nous voulons. La seu Reine de Portugal (1), aussi ca-

pable de se conduire elle-même dans le repos, que de gouverner un Etat dans l'agitation, eut envie de se saire Religieuse, lorsqu'elle remit le gouvernement entre les mains de fon Fils (2): mais après avoir examiné les Régles de tous les Ordres, avec autant de soin que de jugement, elle n'en trouva point qui laissat au corps les commodités nécessaires, & à l'esprit une raisonnable satisfaction. Il est certain que l'idée du Couvent est assez douce à qui cherche l'innocence & le repos; mais il est difficile d'y trouver la douceur que l'on s'est imaginée. Si on l'y rencontre quelque fois, ce qui est-bien rare, on n'en jouit pas long temps; & la meilleure précaution qu'on puisse avoir pour n'y entrer pas, c'est de songer que presque tous les Religieux y

⁽¹⁾ Louise-Françoise de Gusman, fille du Duc de Médina Sidonia, & semme de Jean Duc de Bragance, ensuite Roi de Portugal. Elle mourut le 18, de Février 1666.

⁽²⁾ Dom Alfonse,

demeurent à regret, & en sortent, quand il leur est possible, avec joie.

Je souhaiterois que nous eussions des sociétés établies, où les honnêtes gens se pussent retiter commodément, après avoir rendu au public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre Quand ils y seroient entrés par le soin de leur salut, par le dégoût du monde, ou par un desir de repos, qui succederoit aux diverses agitations de la fortune, ils pourroient goûter la joie d'une retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honnête & agréable conversation: mais dans ce lieu de repos je ne voudrois d'autres régles que celles du Christianisme, qui sont reçûes généralement par tout. En effet, nous avons assez de maux à soussirir, & de péchés à commettre, sans que de nouvelles Constitutions sassent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes. C'est une solie de chercher loin des Cours une retraite où vous ayez plus de peine à vivre, & plus de facilité à vous damner que dans le commerce des hommes.

Je hais l'austérité de ces gens, qui pour donner au devoir plus d'étendue, ne laissent rien à la bonne volonté. Ils tournent tout à la nécessité d'obéir, sans autre raison que d'éxercer toujours notre obéissance, que de ce qu'ils se plaisent à jouir toujours de leur pouvoir. Or je n'aime pas l'assujettissement à DE SAINT-EVREMOND. 393 leur fantaisse; je voudrois seulement de la docilité pour une bonne & sage discrétion. Il n'est pas juste que le peu de liberté que sauve la nature des loix de la politique & de celles de la Religion, vienne à se perdre tout à fait dans les Constitutions de ces nouveaux Législateurs; & que des personnes qui entrent dans le Couvent par l'idée de la douceur & du repos, n'y rencontrent que de la servitude & de la douleur.

Pour moi, je m'y passerois volontiers des choses délicieuses, à un âge où le goût des délices est presque perdu: mais je voudrois toutes mes commodités dans un temps où le sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse, à mesure qu'il devient moins exquis pour ce qui nous plaît, & moins tendre pour ce qui nous touche. Ces commodités desirables à la vieilsesse, doivent être aussi éloignées de l'abondance qui fait l'embarras, que du besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée; je voudrois dans un Couvent une frugalité propre & bien entendue, où l'on ne regarderoit point Dieu comme un Dieu chagrin, qui défend les choses agréables parce qu'elles plaisent; mais où rien ne plairoit à des esprits bien saits; que ce qui est juste ou tout à fait innocent.

A la prison de Monsseur Fouquet, Mon-

sieur le Maréchal de Clerembaut avoit la tête remplie de ces imaginations de retraite. 🛪 " Que l'on vivroit heureux, me disoit-il, en » quelque Société où l'on ôteroit à la fortu-» ne la jurisdiction qu'elle a sur nous! Nous " lui sacrifions, à cette fortune, nos biens, » notre repos, nos années, peut-être inuti-» lement, & si nous venons à posseder ses saveurs, nous en payons une courte jouissan-» ce, quelquesois de notre liberté, quelque-» fois de notre vie. Mais quand nos gran-» deurs dureroient autant que nous, elles » finiront du moins avec nous mêmes. Et » qu'ont fait des leurs ces grands favoris, qui » n'ont jamais vû interrompre le cours de » leur fortune 'Ne semblent-ils pas n'avoir » acquis tant de gloire, & amassé tant de » biens, que pour se préparer le tourment » de ne savoir ni les quitter, ni les retenir? C'étoit-là ses entretiens ordinaires un mois durant que je fus avec lui; & ce Courtisan agréable, dont la conversation saisoit la joie la plus délicate de ses amis, se laissoit posseder entiérement à ces sortes de pensées, quelquesois judicieuses, toujours tristes.

J'avoue qu'il y a des temps où rien n'est si sage que de se retirer: mais tout persuadé que j'en suis, je me remets de ma Retraite à la nature, beaucoup plus qu'à ma raison. C'est par ses mouvemens qu'au DE SAINT-EVREMOND. 395 milieu du monde, je me retire aujourd'hui du monde même. J'en suis encore pour ce qui me plaît: j'en suis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent, & aux conversations qui m'ennuyent: chaque jour je cherche un doux commerce avec mes amis, & sais mes délices les plus cheres de la délicatesse de leur entretien.

De la façon que je vis, ce n'est ni une société pleine, ni une Retraite entière: c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégoûté du vice comme trop grossier, & blessé de la pratique de la vertu comme trop rude, je me sais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la vieillesse, & qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir.

Lorsque nous approchons du fatal monument, La nature se plaît à vivre innocemment; Et la même autresois qui dérégloit la vie, D'un doux & saint repos nous inspire l'envie;

Il n'est plus de beaux jours
Quand il n'est plus d'amours:
Mais notre esprit désait de son ardeur premiere;
Garde pour son couchant une douce lumiere;
Qui nous sait oublier la plus vive saison
Par les derniers plaisirs que donne la raison;

ENTRETIEN

De deux Dames avec une Religieuse? mal satisfaite de sa condition.

UNE DAME.

ONTEZ-NOUS un peu votre sort:
Que fait-on dans le Monastére?
Madame & moi souhaitons sort
D'en apprendre tout le mystére.

Sans égard au teint précieux
D'une beauté jeune & fleurie;
Celle qui se fouëtte le mieux,
De l'Abbesse est la plus chérie.
L'esprit est un mérite auprès d'elle odieux;

Qui n'est pas imbécille y passe pour impie:
Un Directeur tendre & pieux
Avec une dévote amie,

Sur les autres impérieux Veut exercer sa tyrannie; Notre Chœur est fastidieux;

J'en hais la fade mélodie:

DE SAINT-EVREMOND, 397

Notre repas pernicieux, La seule faim nous y convie; Car le troupeau religieux, Qui souvent jeûne & toujours prie, Prend un appétit furieux Et de tous mets se rassasse. Un Prêcheur ignorant & vieux, Avec grande cérémonie, Tousse, crache, léve les yeux, Et puis fait à la compagnie Un long Sermon fort ennuyeux, Dont il saut qu'on le remercie. Après que le bon Pere a discourn des Cieux Nous chantons Vêpres & Complies; Et le Salut fait les adieux De notre méchante harmonie. Suit le Soupé délicieux D'une pomme cruë ou rôtie; Puis un sommeil peu gracieux Me tient au lit mal endormie Attendant l'ordre injurieux, Qui m'en sait saire une sortie Par un tems froid & pluvieux: Enfin je me trouve asservie A tant de peines en ces lieux;

Qu'il me faut aspirer par force à l'autre vie.

Heureuse est une bonne Sœur,

Que cette espérance a charmée!

Mais il faut plaindre le malheur

Où tombe une pauvre ensermée,

Qui ne goûte point la douceur

Qu'apporte une si belle idée.

C'est un entretien assez doux,

A la plus prude, à la plus sage,

De songer quelquesois que la mort d'un époux
Rompt les liens du mariage:
Il n'en est pas ainsi chez nous;
Le mari qui nous tient en cage
Est éternel, & hors des coups,
Qui savent procurer le bonheur du veuvage.

LA DAME.

En vérité, ma Sœur, vos murmures sont grands. Si c'est-là tout le mal qu'ont les Religieuses, Vous traitez votre époux comme on fait les tyrans, Et vos plaintes sur tout sont sort injurieuses. Le Ciel nous a donné des états dissérens, Mais nous n'en sommes pas pour cela plus heureuses:

Le chagrin des maris, l'embarras des enfans; Des infidélités aux pauvres amoureuses

DE SAINT-EVREMOND. 399

De qui les sots desirs ont été trop constans;

D'un amour emporté les suites trop fâcheuses D'un autre mieux conduit les égards trop gênans; Les tendres mouvemens des ames vertueuses Etoussés avec peine & toujours renaissans; Le luxe des habits en quelques somptueuses, Dont le crédit se perd avec tous les marchands; La passion du jeu dans les nécessiteuses, Le tourment qu'on se donne à disputer des rangs Une fiére hauteur que les impérieuses Opposent vainement à la faveur du tems; Un bas attachement, des foiblesses honteuses Qui ne servent de rien à l'intérêt des gens; Le malheur du succès pour les ambirieuses, Dont les cœurs élevés sont trop entreprenans; L'inquiet mouvement qui perd des intrigueuses Pour se mêler de tout avec trop peu de sens; Voilà, ma chere Sœur, nos voluptés flatteuses: Du Monde, qui vous plaît, voilà les doux présens: Voilà ce grand bonheur qui vous rend envieuses.

LA RELIGIEUSE,

Ce lieu que mille fois j'ai nommé ma prison, Sera votre Retraite assez-tôt, que je pense; Car celle qui se voit dans l'arriére-saison, Pourra faire l'expérience

Des Régles de notre Maison Avec beaucoup de bienséance.

L'AUTRE DAME.

A vous entendre discourir,

Trop heureux est le sort des autres;

Vous aimeriez, ma Sœur, à danser, à courir,

Nous aimerions en paix des jours comme les vôtres;

Mais à son propre état chacun se doit tenir; Gardons notre embarras, dites vos Patenôtres;

La sagesse est de bien souffrir.

Vous vos chagrins, & nous les nôtres.

Ecoutez vos devoirs, plûtôt que vos raisons;

Ayons plus de vertus chez nous que d'oraisons:

Des maux qu'un Dieu souffrit ayez toujours l'image;

Imitez-le dans ses douleurs;

Des biens que Dieu nous fait faisons un bon usage;

Imitons-le dans ses faveurs.

Vaincre de nos Amours la douce violence, Ne permettre à nos cœurs que de justes desirs, Un repos innocent, & d'honnêtes plaisirs,

C'est pour nous assez de soussirance:

L'ordre nous coûte des soûpirs;

Une bonne conduite est notre pénitence.

DE SAINT-EVREMOND. 401

LA RELIGIEUSE.

Je sens ranimer ma langueur Par vos discours pleins de sagesse; Et si vous étiez mon Abbesse, Rien n'égaleroit ma serveur.

(A la premiere Dame.)

Pour vous, Madame la conteuse De tant de malheurs différens, Ou faites chez vous la pleureuse, Ou soyez avec nous pénitente céans.



ETTR

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

AMONSIEUR

DE BONREPAUX;

A LONDRES. (1)

J E ne croyois pas, Monsieur, que les Né-gociations & les Traités vous laissassent penser à moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avoit érigé une Statue sur le sommet du Mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès de deux Dames qui me feront oublier les Traités & les Négociations, & peutêtre les Rois aussi. Je voudrois que vous vissiez présentement Madame Hervart; on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain

⁽¹⁾ On a crû devoir mettre ici cette LETTRE, parce qu'elle sert à l'intelligence de celles qui suivent.

DE SAINT-EVREMOND. 403 s'en étoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne est encore de celui-ci. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congé-diées pour toujours. Au lieu d'hôtesses si mal plaisantes, elle a retenu la gaité & les graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré, qui véritablement nous négligent un peu; je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. Monsieur de Barillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisoient passer un vin médiocre, & une aumelette au lard, pour du nectar & de l'ambrosie. Nous pensions nous être repus d'ambrosie, & nous soutenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les graces de la rue Saint Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates, à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma soi, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte tantôt un mortel & tantôt un autre, & se moque du demeurant : sans considérer ni le Comte, ni le Marquis; aussi peu le Duc.

Tros Rutulusive fuat, nullo discrimine habebo:

404 OEUVRES DE M. Voilà la dévise. Il nous est revenu de Montpellier une des premieres de la troupe; mais je ne voi pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses manières, elle ne relevera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ai rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhûme près, que même cette Dame n'est point sâchée d'avoir; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhûmes, & je croi que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit été pleine que de ses louanges; non qu'elle se souciat d'être louée; elle le souffroit seulement, & ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vû le tems qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or,
Pour nous autres gens du bas monde)
J'ai vû, dis-je, le tems qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde:

Il sut toujours, au sentiment d'Iris, D'une odeur importune ou plate; Mais la louange délicate Ayoit auprès d'elle son prix, Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle; Il l'endort, & s'il faut parler de bonne foi,

L'Eloge & les Vers sont pour elle,

Ce que maints Sermons sont pour moi.

J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniére; Mais puisque me voilà tombé sur la matière,

Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?

Tout homme sage en use ains;

Quarante beaux Esprits (1) certifieront ceci:

Nous fommes tout autant; qui dormons comme d'autres

Aux Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux nôtres.

Que cela soit dit entre nous.

Passons sur cet endroit; si j'étendois la chose;

Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,

Deviendroit, en Vers comme en Prose, Ce que maints Sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc-là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame Hervart dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le parain de plusieurs

⁽¹⁾ Messieurs de l'Academie Françoise...

belles, je veux & entend qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les Domaines que je possede sur le double Mont & pour commencer,

C'est un plaisir de voir Silvie : Mais n'esperez pas que mes Vers Peignent tant de charmes divers; J'en aurois pour toute ma vie. S'il prenoit à quelqu'un envie D'aimer ce chef-d'œuvre des Cieux Ce quelqu'un, fût-il Roi des Cieux-En auroit pour toute sa vie. Votre ame en est encor ravie : J'en suis sûr: & dis quelquefois, » Jamais cette beauté divine » N'affranchit un cœur de ses loix : » Notre Intendant de la Marine (1) » A beau courir chez les Anglois; m Puisqu'une fois il l'a servie, w Qu'il aille & vienne à ses Emplois, DII en a pour toute sa vie. Que cette ardeur, où nous convie Un objet si rare & si doux, Ne soit de nulle autre suivie,

⁽¹⁾ Monsieur de Bonrepaux.

DE SAINT-EVREMOND. 407

C'est un sort commun pour nous tous ?
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute sa vie.

J'ai tort de dire que je m'en étonne, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'une esprit doux, & qui l'aime de tout son cœur? Vous voyez bien que toutes ces choses se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. J'ai tant de plaisir à en parler, que je reprendrai une autre sois la matière. Que Madame Hervart ne prétende pas en être quitte.

dame Hervart ne prétende pas en être quitte. Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monsieur, en quel état est la chambre des Philosophes (1). Il sont cuits, & embelifsent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir, avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes Philisophes cuits, j'ai voulu que Socrate,

⁽¹⁾ Monsieur de La Fontaine avoit sait jetter en moule de terre tous les plus grands Philosophes de l'Antiquité, qui faisoient l'ornement de sa chambre.

Et Saint-Diez, mon fidéle Achate, Et de la gent porte-écarlate,

Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger Verger (1),

Pussent avoir quelque Musique,
Dans le séjour Philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein:
J'ai cependant un Clavessin.

Un Clavessin chez moi! ce meuble vous étonne:

Que direz-vous si je vous donne

Une Cloris de qui la voix

Y joindra ses sons quelquesois?

La Clorisest jolie, & jeune, & sa personne Pourroit bien ramener l'Amour Au philosophique séjour.

Je l'en avois banni; si Cloris le ramene, Elle aura chansons pour chansons.

Mes Vers exprimeront la douceur de ses sons.

Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine;

Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais,

Qu'à chanter les Cloris, & les laisser en paix.

Vous autres Chevaliers, tenterez l'avanture,

Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau Berger (2) Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,

Ce n'est pas chose qui soit sûre.

DE SAINT-EVREMOND. 409

J'allois fermer cette lettre quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me con-cerne dans la vôtre à Madame de la Sabhere. Si j'cusse vû le témoignage si ample d'un sou-venir à quoi je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure & l'étonnement; ou peut-être que je me serois tenu à une pro-testation toute simple, qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windsor. Il y a plusieurs choses considérables, entr'autres vos deux Anacréons, Monsieur de Saint-Evremond, & Monsieur Waller, en qui l'imagination & l'amour ne finissent point. Quoi ! être Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt deux ans! Je n'espére pas du Ciel tant de faveurs: c'est du Ciel dont il est fait mention au Pays des fables que je veux parler; car celui que l'on prêche à présent en France, veut que je renonce aux Cloris, à Bacchus & à Apollon, trois Divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me sera pos-sible, & peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le saire, vous qui travaillez à concilier des intérêts opposés, & qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de Monsieur Waller,

Tome IV .

que son approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci ayent le bonheur de vous plaire; (ils lui plairont par consequent) je ne me donnerois pas pour un autre; & continuerai encore quelques années de suivre Cloris, & Bacchus, & Appollon, & ce qui s'ensuit; avec la modération requise, cela s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez-vous point Madame de Bouillon, qui porte la joie par tout? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie, qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princesse? Sans lui, ce climat ne l'auroit point vûe; & c'est un plaisir de la voir, disputant, grondant, jouant, & parlant de tout avec tant d'esprit, que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du temps des Payens, on auroit déifié une quatriéme Gra-. ce pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela Monsieur Waller. Mais qui est le Philosophe qu'elle a mené en ce Pays-là? La description que vous me faites de cette Riviere, sur les bords de laquelle on va se promener, après qu'on a sacrissé longtemps au sommeil; cette vie mêlée de Philosophie, d'amour, & de vin, sont aussi d'un Poëte, & vous ne le pensiez peut-être pas êrre. La fin de votre Lettre, où vous dites que Monsieur Waller, & Monsieur de Saint-Evremond ne sont contens, que parce qu'ils.

DE SAINT-EVREMOND. 411 ne connoissent pas nos deux Dames, me charme. Aussi je trouve cela très-galant, & le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Sur tout je suivrai votre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussi-tôt que les affaires le permettront. Monsieur Hessein a la fiévre, qui lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, & puis a cessé; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit été saigné trois sois jusques au jour d'hier. Je ne sai pas si depuis on y aura ajoûté une quatriéme saignée. Il n'y anul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les Hervart & les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des Lettres de bon endroit, & si bon que je n'en sai qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, Monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, & croyez que je suis, Oc.

A Paris le 31. d'Août 1687.



L E T T R E DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent si long temps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la sin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Isles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur cederois tout l'Océan même; mais peut-être avons - nous plus de sujet de nous plaindre de Madame votre Sœur, que de l'Angleterre. On ne quitte pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui sait oublier le reste du monde,

DE SAINT-EVREMOND. 413 c'est-à-dire, d'enchantemens, & de graces de toutes sortes.

Moins d'amour, de ris & de jeux,

Cortége de Vénus follicitoient pour elle,

Dans ce différend si fameux,

Où l'on déclara la plus belle

La Déesse des agrémens.

Celle aux yeux bleux, celle aux bras blancs,

Furent au Tribunal par Mercure conduites:

Chacune étala ses talens.

Si le même débat renaissoit en nos temps, Le procès auroit d'autres suites,

Et vous, & votre sœur, emporteriez le prix Sur les Clientes de Paris.

Tous les citoyens d'Amathonte

Auroient beau parler pour Cypris,

Car vous avez, selon mon compte,

Plus d'amour, de jeux & de ris.

Vous excellez en mille choses

Vous portez en tous lieux la joye & les plaisirs:

Allez en des climats inconnus aux Zéphirs,

Les champs se vêtiront de roses.

Mais comme aucun bonheur n'est constant dans som

Quelques noirs aquilons troublent de si beaux jours.
C'est-là que vous savez témoigner du courage,
Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir:
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage,
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir!

On m'a mandé que Votre Altesse étoit admirée de tous les Anglois, & pour l'esprit & pour les manières, & pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux, que les Anglois ne sont pas de sort grands admirateurs: je me suis seulement apperçû qu'ils connoissent le

vrai mérite, & en sont touchés.

Votre Philosophe a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce Système que nous appellons la Machine des Animaux; & qu'un Espagnol l'avoit prévenu (1). Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, & ne sai que les Espagnols qui pûssent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelqu'Opinion de Descartes, répandue de côté & d'autre dans les ouvrages des Anciens, comme celle-ci; qu'il n'y a point de Couleurs

⁽¹⁾ Voyez le Dictionnaire de M. Bayle à l'Article PEREIRA.

DE SAINT-EVREMOND. 415 au monde. Ce ne sont que de différens essets de la lumière sur de différentes superficies. Adieu les lys, & les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs; notre passion n'a pour sondement qu'un corps sans couleur: & après cela, je serai des vers pour la principale beauté des Femmes?

Ceux qui ne seront pas sustifiamment informés de ce que sait Votre Altesse, & de
ce qu'elle voudroit savoir, sans se donner
d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie; mais je leur apprens que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de Livres, pourvû qu'ils soient bons.

Nul Auteur de renom n'est ignoré de vous, L'accès leur est permis à tous.

Pendant qu'on lit leurs vers vos chiens ont beau le battre,

Yous mettez le Hola en écoutant l'Auteur; Vous égalez ce Dictateur Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me semble, Jule César; il faisoit à la fois quatre dépêches sur quatre matières dissérentes. Vous ne lui devez rien de M m iiii

ce côté-là; & il me souvient qu'un matin vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture, & à trois querelles d'Animaux. Il est vrai qu'ils étoient sur le point de s'étrangler. Jupiter le Conciliateur n'y auroit sait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, jusqu'où votre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'Ouvrages, & en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre ei me,
Le pathétique, le sublime;
Le sérieux, & le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.
Tout vous duit, l'Histoire & la l'able,
Prose & Vers, Latin & François:
Par Jupiter je ne connois
Rien pour nous de si souhaitable.
Parmi ceux qu'admet à sa Cour
Celle qui des Anglois embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour.

Anacréon & les gens de sa sorte,

Comme Waller, Saint-Evremond & moi,

Ne se feront jamais fermer la porte.

Qui n'admettroit Anacréon chez soi?

Qui banniroit Waller & la Fontaine?

Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi :
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrene,
Gens moins ridés dans leurs Vers que ceux-ci?
Le mal est que l'on veut ici
De plus séveres Moralistes:
Anacréon s'y taît devant les Jansénistes.

Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,

Vous devez priser ces Auteurs,
Pleins d'esprit, & bons disputeurs.

Vous en savez goûter de plus d'une manière;
Les Sophocles du temps, & l'illustre Moliere,
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point,
Sur quoi ne disputez-vous point?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son Ombre; mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout - à - sait. Je m'en irai pour cela trouver un Gymnosophiste de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus. Il apprit tant de choses d'eux qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un vieux Poete. Vous & Madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre. Monsieur Waller, Monsieur de Saint-Evremond, le vieux Grec, & moi Croyez.

Vous, Madame, qu'on pût trouver quatre Poëtes mieux assortis?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens; Inspirer le plaisir, la tristesse combattre; Et de sleurs couronnés ainsi que le Printemps; Faire trois cens ans à nous quatre.

Après une entrevûe comme celle-là, & que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs Élisées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou fix Anglois, & autant d'Angloises, (les Angloises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit.) Je ferai souvenir notre Ambassadeur, de la rue neuve des Petits-Champs, & de la dévotion que j'ai toujours eûe pour lui. Je le prierai, & Monsieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires, que je puis avoir en Angléterre. J'avois fait aussi dessein de convertir Madame Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame Eland, parce que ce sont des personnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les sujets encore assez disposés. Or je ne suis bon, non plus que Perrin Dendin (1), que quand les parties sont

⁽¹⁾ Voyez RABELAIS Livre III. Ch. 39.

DE SAINT-EVREMOND. 417
lasses de contester. Une chose que je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au Monarque; mais je n'oserois l'esperer. C'est un Prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un Souverain, & de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dûssent faire en ces places - là.

Ce n'est pas un vain phantôme Que la gloire & la grandeur; Et STUART en son Royaume, Y court avec plus d'ardeur Qu'un Amant à sa Maîtresse. Ennemi de la mollesse, Il gouverne son Etat En habile Potentat. De cette haute science L'Original est en France Jamais on n'a vû de Roi Qui sût mieux se rendre Maître ; Fort souvent jusques à l'être Encorailleurs que chez soi. L'art est beau, mais toutes têtes N'ont pas droit de l'exercer :

Louis a sû s'y tracer
Un chemin par ses Conquêtes:
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui seront l'Histoire:
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces Moutons, Madame, c'est votre Aftesse, & Madame Mazarin. Ce seroit ici le lieu de saire aussi son Eloge, asin de le joindre au vôtre: mais comme ces sortes d'Eloges sont une matière un peu délicate, je croi qu'il vaut mieux que je m'en abstienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il saut éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange. Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange, Ne contenteroit pas en semblables desseins, Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

Je suis avec un prosond respect, &r.



R E' P O N S E DE MONSIEUR

DESAINT-EVREMOND,

A LA LETTRE

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

S I vous étiez aussi touché du mérite de Madame de Bouillon, que nous en sommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des Dames qui vous connoissent autant par vos Ouvrages, que vous êtes connu de Madame de la Sabliere, par votre commerce & votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitoient fort: mais elles

ont celui de lire une Lettre assez galante & assez ingénieuse, pour donner de la jalousse à Voiture, s'il vivoit encore. Madame de Bouillon, Madame Mazarin, & Monsseur l'Ambassadeur, ont voulu que j'y sisse une espece de réponse. L'entreprise est dissicile; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des Rois; Ce sont des Dieux vivans que j'adore en silence Loués à notre goût & non pas à leur choix,

Ils méprisent notre éloquence.

Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois

Du mérite passé de quelqu'autre vaillance,

Donner un tour antique à de nouveaux exploits:

C'est, des vertus du temps, ôter la connoissance.

J'aime à leur plaire en respectant leurs droits;
Rendant toujours à leur puissance
A leurs volontés, à leurs loix,
Une parfaite obéissance.

Sans moi leur gloire a sçû passer les mers,
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée:
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passeroit hien de ma

DE SAINT-EVREMOND. 423 Prose, après avoir lû le bel Eloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait, & sur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel; de savoir que d'agrément. En des contestations assez ordinaires, elle dispute toûjours avec esprit; fouvent, à ma honte, avec raison; mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres, & que les délicats même auroient peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable.

Je passerai le chapitre de Madame Mazarin, comme celui des Rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, Monsieur, tout grand Poete que vous êtes, travaillez à vous former une belle idée; & malgré l'effort de votre esprit, vous serez honreux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable,

Ouyrages de la fantaisie, Fictions de la Poësie, Dans vos chefs-d'œuvres inventés. Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés, Loin d'ici figures usées, Loin, comparaisons méprisées: Ce seroit embellir la lumière des Cieux,

Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.

Belle Greque, fameuse Héléne, Ne quittez point les tristes bords Où regne votre Ombre hautaine:

Vous êtes moins mal chez les morts; Vous ne souffrez pas tant de peine

Que vous en souffririez à voir tous les trésors

Que nature, d'une main pleine, A répandu sur ce beau corps.

Quandle Ciel vous rendroit votre forme première, Que vos yeux aujourd'hui reverroient la lumière, A quoi vous serviroient & ces yeux & ce jour, Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour? Vous passez votre temps en vos demeures sombres,

A conter aux nouvelles ombres, Amours, Avantures, Combats; A les entretenir là-bas De la vieille guerre de Troye,

Qui sert d'amusement au désaut de la joye. Mais ici que trouveriez-vous

Qui n'excitât votre courroux?

Vous verriez devant vous des charmes

Maîtres de nos soupirs & de nos tendres larmes;

Vous verriez fumer leurs autels,

De l'encens de tous les mortels,

Tandis

Tandis que morne & solitaire, L'ame triste, l'esprit consus, Vous vous sauveriez chez Homere,

Et passeriez les nuits avec nos Vossius,

Achercher dans un Commentaire

Vos mérites passés qu'onne connoîtroit plus.-

Belle Greque, fameuse Héléne,.

Ne quittez pas les tristes bords

Où regne votre Ombre hautaine;

Tout regne est bon, & fat-ce chez les morts.

Et vous, Beautés, qu'on louë en son absence;

Attraits nouveaux, doux & tendres appas,

Qu'on peut aimer où Mazarin n'est pas,

Empêchez-la de revenir en France :

Par tous moyens traversez son retour;

Jeunes beautés, tremblez au Nom d'Hortence;

Si la mort d'un Epoux la rend à votre Cour;

Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence:

Mais à quoi bon tout ce discours

Que vous avez fait sur Heléne,

COMBATS, AVANTURES, AMOURS,

Ges TRISTES BORDS, & cet OMBRE HAU-

TAINE :

Sans vous donner excuse ni détours,

Le vous dirai, Monsieur de la Fontaine,

Tome IV.

N n

Que tels propos vous sembleroient bien courts
Si tel objet animoit votre veine.
La régle gêne, on ne la garde plus,
On joint Héléne au docte Vossius,
Comme souvent, de loisir, sans affaires,
On fait ditter à quatre Secretaires.

Les premieres beautés ont droit au merveilleux; La basse vérité se tient indigne d'elles: Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux, Pour les Héros & pour les Belles.

La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez indissérent pour les louanges qu'on lui donne : mais quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, quelque sévére qu-il soit à lui-même, il ne laisse pas d'être touché se-cretement de ce que vous avez écrit pour lui. Je voudrois que ma Lettre sût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possedez tout le bon sens Qui sert à consoler des maux de la vieillesse: Vous avez plus de seux que n'ont les jeunes gens, Eux, moins que vous de goût & de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit, il saut dire quelque chose de votre morale.

S'accommoder aux ordres du destin;
Aux plus heureux ne porter point d'envie;
Du faux esprit que prend un libertin,
Avec le temps, connoître la folie:
Et dans les Vers, Jeu, Musique, bon Vin;
Passer en paix une innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.

Monsieur Waller, d'ont nous regrettons la perte, a poussé la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans (1):

Et dans la douleur que m'apporte

Ce triste & malheureux trépas,

Je dirois en pleurant que toute Muse est morte.

Si la vôtre ne vivoit pas.

O vous, nouve 1 Orphée, ô vous de qui la veine

Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,

Et le Dieu son époux, si terrible, dit-on,
Daignez, tout-puissant la Fontaine,
Des lieux obscurs où notre sort nous méne;
Tirer Waller au lieu d'Anacréon.

Mais il n'est permis de demander ces for-

(1) M. Waller mourutl e 31. d'Octobre 1687.

N n ij.

428 O E U V R E S D E M. tes de soulagemens qu'en Poësie; on sait qu'aucun mérite n'exemte les hommes de la nécessité de mourir, & que la vertu d'aucun charme, aucune priere, aucuns regrets ne peuvent les rendre au monde, quand ils en sont une sois sortis.

Si la bonté des mœurs, la beauté du génie;

Pouvoient sauver quelqu'un de cette tyrannie;

Que la Mort exerce sur tous;

Waller, vous seriez parmi nous.

Arbitre délicat en toute compagnie,

Des plaisirs les plus doux.

Je passe de mes regrets pour la Muse de M. Waller, à des souhaits pour la vôtre.

Que plus long-temps votre Muse agréable.

Donne au public ses Ouvrages galans!

Que tout chez vous puisse être Conte

FABLE,

Hors le secret de vivre heureux cent ans!

Il ne scroit pas raisonnable que je sisse tant de vaux pour les autres, sans en saire quelqu'un pour moi.

Puisse de la beauté le plus parfait modelle, A mes vers, à mes soins, laisser leurs soibles droits; Que l'avantage heureux de vivre sous ses loix. Me tienne lieu de mérite auprès d'elle!

Que le feu de ses yeux m'inspire les esprits
Qui depuis si long-temps m'ont conservé la vie !

Qu'une secrette ardeur anime mes Ecrits!

Que me serviroit-il de parler d'autre envie ?

Où cesse l'amoureux desir

Il faut que la raison nous serve de plaisir.

R E' P O N S E DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

AMONSFEUR

DE SAINT-EVREMOND.

I vos leçons, ni celles des neufs Sœurs N'ont sçû cha: mer la douleur qui m'accable:

Je souffre un mal qui résiste aux douceurs

Et ne sçaurois rien penser d'agréable. ·Tout Rhumatisme, invention du diable. Rend impotent & de corps & d'esprit; Il m'a fallu, pour forger cet Ecrit, Aller dormir sur la tombe d'Orphée; Mais je dors moins que ne fait un proscrit; Moi, dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée: Si me faut-il répondre à vos beaux Vers, A votre Prose, & galante & polie. Deux Déités par leurs charmes divers, Ont d'agrémens votre lettre remplie: Si celle-ci n'est autant accomplie, Nul ne s'en doit étonner à mon sens: Le mal me tient, Hortence vous amuse, Cette Déesse, outre tous vos talens, Vous est encore une dixième Muse: Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, Monsseur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussi-tôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me souez de mes Vers & de ma Morale, & cela de si bonne grace, que la morale a fort à souf-frir, je veux dire la modestie.

L'Eloge qui vient de vous, Est glorieux & bien doux : Tout le monde vous propose Pour modele aux bons Auteurs; Vos beaux Ouvrages sont cause, Que j'ai sû plaire aux neuf Sœurs. Cause en partie, & non toute; Car vous voulez bien fans doute Que j'y joigne les Ecrits D'aucuns de nos beaux esprits. J'ai profité dans Voiture, Et Marot par sa lecture, M'a fort aidé, j'en conviens: Je ne sai qui fnt son Maître; Que ce soit qui le peut être, Vous êtes tous trois les miens.

Joubliois Maître François (1), dont je me dis encore le disciple, aussi bien que ce-lui de Maître Vincent, & celui de Maître Clément. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort favant en certain art de railler; où vous excellez, je prétens en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hipocrene; (bien,

⁽¹⁾ Rabelais.

entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraichissent.) Nous serons entourés de Nimphes-& de Nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres chosesque vous direz. Je les voi d'ici-qui apprennent dans votre école à juger de tout avecpénétration & avec sinesse.

Vous possedez cette Science;
Vos jugemens en sont les regles & les loix;
Outre certains Ecrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortence & les deux Rois.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puisfances, aussi bien à Madame Mazarin qu'aux deux Princes; vous me faites son Portrait en: disant qu'il est impossible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des: Beautés & des Graces à ma fantaisse. Si j'entrepiens d'y toucher, vous défiez en son nome la vérité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables & propresà enchanter. Je vous serois mal ma cour, si je me laissois rebuter par de telles difficultés. Il faut vous représenter votre Héroine autant que l'on peut, Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on a crû jusqu'ici ne savoir représenter que des Animaux. Toutesois, asin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le Pays des Muses, & n'y ai trouvé en esset que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là, j'ai passé au Pays des Graces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les jeux & les ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne sais. Ainsi, le mieux que je puisse saire, est de dire tou simplement que rien ne manque à votre Hiroïne de ce qui plaît, & de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?

Hortence eut du Ciel en partage

La Grace, la Beauté, l'Esprit; ce n'est pas tout:

Les qualités du cœur; ce n'est pas tout encore:

Pour mille autres appas le monde entier l'adore,

Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.

L'Angleterre en ce point le dispute à la France:

Votre Héroine rend nos deux peuples rivaux.

O vous, le chef de ses dévots,

De ses dévots à toute outrance,

Faites-nous l'Eloge d'Hortence!

Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,

Mais j'aime mieux Saint-Evremond.

Tome IV. O o

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puisque vous voulez que la gioire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allât au delà; ne dormons ni vous, ni moi, que nous n'ayons mis à sin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table ronde; aussi bien estce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en notre équipage; & au haut de ces deux tentes, les deux Portraits des Divinités que nous adorons.

Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois, Nos Hérauts publieront ce Ban à haute voix: MARIANE sans pair, HORTENCE sans seconde; Veulent les cœurs de tout le monde.

Si vous en êtes crû, le parti le plus fort Panchera du côté d'Hortence;

Si l'on m'en croit aussi, Mariane d'abord Doit faire incliner la balance.

Hortence ou Mariane, il faut y venir tous:

Je n'en sai point de si prosane

Qui d'Hortence évitant les coups,

Ne cede à ceux de Mariane.

Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeue

Que sans égard à notre ardeur,

Il fasse le partage; à moins que des deux Belles
Il ne puisse accorder les droits.

Lui dont l'esprit soisonne en adresses nouvelles Pour accorder ceux des deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma santé; autrement il me saudroit chercher en litiere les avantures. On m'appelleroit le Chevalier du rhumatisme; Nom qui, ce me semble, ne convient guére à un Chevalier errant. Autresois que toutes saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien nem'eût fait souffrir, & je erains toute chose; En ce point seulement je ressemble à l'Amour: Vous savez qu'à sa Mere il se plaignit un jour Du pli d'une seuille de Rose. Ce pli l'avoit blessé. Par quels cris sorcenés

Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que Monsseur Waller nous ait quittés, il auroit été du voyage. Je ne

devrois peut-être pas le faire entrer dans une Lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je croi toutesois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au de - là du Fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, & c'en est peut-être un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elisées:
Ils veulent tous en leurs départemens
Waller pour hôte, Ombre de mœurs aisées;
Pluton leur dit: J'ai vos raisons pesées.
Cet Homme sut en quatre Arts exceller,
Amour & Vers, Sagesse & Beau parler;
Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine?

» Sire Pluton, vous voilà bien en peine

» S'il possedoit ces quatre Arts en esset,

» Celui d'Amour, c'est chose toute claire;

» C'est un métier qui les autres fait faire

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, & suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous, du saux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'assectera, je lui donnerai la palme du ridicule;

DE SAINT-EVREMOND. 437,

Rien ne m'engage à faire un Livre,
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste Univers;
Citoyen qui voyant un Monde si divers,
Rend à son Auteur les hommages
Oue méritent de tels ouvrages.

Ce devoir acquitté, les beaux Vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires:
Mais qui dira qu'ils sont contraires
A ces éternelles leçons?

On peut goûter la joye en diverses façons;
'Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et recherchant de tout les effets & les causes;

A table, au bord d'un bois, le long d'un claire ruisseau,

Raisonner avec eux sur le Bon, sur le Beau; Pourvû que ce dernier se traite à la légere,

Et que la Nimphe ou la Bergere N'occuppe notre esprit & nos yeux qu'en passant. Le chemin du cœur est glissant;

Sage Saint-Evremond, le mieux est de m'en taire, Et surtout n'être plus Chroniqueur de Cythere,

Logeant dans mes Vers les Cloris, Quand on les chasse de Paris. On ya faire embarquer ces belles, O o ii

Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours (1):

Que maint Auteur puisse avec elles,

Passer la Ligne pour toujours,

Ce seroit un heureux passage!

Ah! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours

L'hiver de nos climats promet pour appanage!
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhûmatisme, va-t-en. Suis-je ton héritage?
Suis-je un Prélat? Crois-moi, consens à notre adieu:
Déloge ensin, ou dis que tu veux être cause
Que mes Vers comme toi deviennent mal-plaisans.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'essort des ans,
Fera sans ton secours cette métamorphose;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Evremond, vous vous moquez de moi:
De bonne heure! Est-ce un mot qui me convienne

A moi qui tant de fois ai vû naître l'aurore, Et de qui les foleils se vont précipitant Vers le moment satal que je vois qui m'attend.

Madame de la Sabliere se tient extréme-

(1) Dans le temps que M. de la Fontaine écrivit cette LETTRE, on sit enlever à Paris un grand nombre de Courtisancs, qu'on envoya peupler l'Amérique. ment honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'espere que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, & que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, Monsieur, & vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, Votre, &c.

A Paris, ce 18. Décembre 1687.

SUR LA MORT

DE

MONSIEUR LE MARECHAL

DE CREQUI. (1)

REQUI, dont le mérite eut pour nous tan de charmes,

Dont la valeur faisoit l'ordinaire entretien; Honneur des Lettres & des Armes;

Contre nos ennemis le plus ferme soutien,

Et pour eux un sujet d'éternelles allarmes:

De tant de qualités il ne te reste rien;

(1) Le Maréchal de Créqui mourut en 1687. O 0 iiij

CREQUI, nos soupirs & nos larmes, Nos regrets aujourd'hui sont ton unique bien.

L E T T R E A MONSIEUR ***

JE n'ai jamais vû de question agitée si longtemps, & si fortement que celle de l'Honneur & de la Raison l'a été chez Madame Mazarin; & ce qu'il y a eu de merveilleux, c'est que les Disputans ont passé l'un & l'autre dans le parti de leur adversai-

re sans y penser.

Monssieur de Villiers, le tenant de l'Honneur & de la Raison (1), a soutenu son sentiment avec tant d'ardeur & de véhémence, qu'il sembloit savoriser les passions par ses mouvemens propres. Madame Mazarin qui faisoit l'office de l'assaillant, attaquoit les ennemis jurés des plaisirs, avec tant de sung froid, qu'elle sembloit être dans l'intérêt de la Raison. Elle ne laissoit pas de demander à M. de Villiers ce que c'étoit que l'Hon-

⁽¹⁾ M. de Villiers, un des Receveurs de l'Echiquier, sournoit toujours la conversation sur l'Hongneur & sur la Raison.

DE SAINT-EVREMOND. 441 NEUR & la RAISON. Monsieur de Villiers répondoit que c'étoit assez pour lui qu'il y eût telles choses dans le monde, sans qu'il eût besoin de les définir. Il ne laissa pas d'apporter quelques définitions un peu vagues; & comme il voyoit que la compagnie ne s'en contentoit pas trop, il alloit passer aux exemples, quand la Musique vint à propos pour finir la contention, & appaiser des esprits, qui commençoient plus que raisonnablement à s'échausser.

LES NOCES D'ISABELLE;

SCENE EN MUSIQUE.

UN VIEUX POETE, UN JEUNE MUSICIEN, ISABELLE, MILONIO.

LE POETE à Isabelle.

N vous trouve belle, Chacun vous le dit; Mais être cruelle, Nourrie à Madrid,

C'est, Dame Isabelle, Chose assez nouvelle, Qui sur mon esprit A peu de crédit.

Les Violons répetent l'Air entier.

LE MUSICIEN.

Chassons de notre ame
L'amoureux tourment;
Heureuse une Dame,
Heureux un Amant
Qui donne à sa slâme
Prompt contentement.

Les Violons répetent l'Air entier.

ISABELLE.

Que dure en notre amé L'amoureux tourment; Heureuse une Dame, Heureux un Amant Qui garde sa slâme Eternellement.

Les Flûtes.

LE POETE.

Bien que chaque jour un rhume me mette En vieillard caduc proche du trépas; J'espere au brasser de l'Espagnolette,

Aux feux souterrains, au fond des appas, Que je trouverai la vigueur secrette, Qu'un plus jeune ailleurs ne trouveroit pas.

LE MUSICIEN.

Avant que de tenter la douteuse carrière
Tu devrois imiter les dévots Amadis,
En faisant au ciel ta prière,
Comme ces Preux faisoient au temps jadis.

LE POETE.

Pourquoi d'inutiles paroles Irois-je fatiguer les cieux? Avec les Dames Espagnoles Il n'est gens ni foibles, ni vieux.

LE MUSICIEN.

Si la vertu de tes paroles N'obtient un Miracle des cieux, Avec tes Dames Espagnoles Tu seras bien soible & bien vieux.

UN TRIO.

Voix, Instrumens, Agréable Harmonie, De nos sons différens Soit la douceur unie.

ISABELLE.

Faites que nos tendres accens Expriment bien nos desirs innocens.

LE POETE.

Jeunes & vieux, chantons tous qu'une Belle Née à Madrid doit être moins cruelle: Que chacun tâche à flatter ses desirs Par des Amours, des Jeux, & des Plaiss.

Les Violons.

ISABELLE.

L'Espagnolette
N'est point coquette:
C'est flater envain ses desirs
Que d'en esperer des plaisirs.

Les Flûtes.

LE POETE & LE MUSICIEN ensemble L'Espagnolette

N'est point coquette;
Mais sans trop flatter nos desirs
Nous en esperons des plaisirs.

Les Violons.

UN TRIO.

Non, non, c'est flater vos desirs

Que d'en esperer des plaisirs:

Non, non, non, c'est flater vos desirs

Que d'en esperer des plaisirs.

ISABELLE.

Que Don Milonio s'apprête; Sans lui point d'amoureuse fête: Pour trouver un moment si doux Il faut devenir mon Epoux.

MILONIO.

Parlez, Vieillard; parlez, Paisible (1)
Goûterez-vous un bonheur si sensible?

LE POETE.

Je veux bien lui donner ma foi.

LE MUSICIEN.

Je veux bien vivre sous sa loi.

MILONIO.

Et pour vous, Madame Isabelle?

ISABELLE.

Autant que je pourrai, je leur serai fidelle.

LE POETE & LE MUSICIEN ensemble.

Dépêchez-vous, le temps se pert.

MILONIQ.

Conjungo vos tout le Concert, Et dure à jamais l'Alliance Entre la Castille & la France,

⁽¹⁾ Fameux Musicien,

LE CHOEUR.

Et dure à jamais l'alliance Entre la Castille & la France.

ISABELLE.

Que d'Epoux à Londres, à Paris, Pluralité soit établie:

Pour venger les Femmes d'Asie, 'Ayons ici des sérails de Maris.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Noces d'Isabelle

Chose nouveile:

Chantons tous Pluralité d'Epoux.

Le Vieillard fournira tous les jours.

Oilles, perdrix, & vin nouveau pour elle;
Paisible aura soin des amours
Pour servir à toute heure la belle.

Les Violons & les Voix.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais unissons vœux, Et conservons de si beaux no uds.

Les Violons & les Hausbois.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Nôces d'Isabelle, Chose nouvelle,

Chantons tous, Pluralité d'Epoux.

LES MARIE'S & LA MARIE' B.

Pour jamais unissons nos vœux, Et conservons de si beaux nœuds.

A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

SUR SON DE'PART

D'ANGLETERRE.

O u s nous avez sauvé les larmes
Qu'on répand aux tristes Adieux;
Mais le souvenir de vos charmes
Tous les jours en coûte à nos yeux.

Monsieur l'Ambassadeur (1) a bien voulu paroître.

Capable de ce déplaisir,

Quand les soins de servir son maître, De pouvoir s'assliger lui laissoient le loisir,

(1) Monsieur de Barillon.

Monsieur de Bonrepaux a loué le mérite De votre résolution,

Et parle hautement à la Cour, en visite, Du brio de votre action.

Un Héros tout à vous, & sur mer, & sur terre (1) Retourne glorieux d'avoir eu dans son sein

> La confiance d'un dessein, Qui sentoit la ruse de guerre.

Tel sur qui vous avez, dites-vous le cœur net (2); A fait cent & cent vœux pour votre heureux paffage;

Pour ses propres périls il garde son courage, De vos moindres dangers il paroît inquiet.

> La belle & dolente Duchesse (3) Porte dans le Jeu sa langueur. Et nous découvre la tristesse

Que votre prompt départ a laissé dans son cœur. Là, par amusement tentant une fortune Qui l'attire en public, en secret l'importune; Là, voyant des Metteurs l'étrange emportement, Rêveuse, elle s'attache à votre éloignement; Et malgré qu'elle en ait, la douleur & les larmes

⁽¹⁾ Le Marquis de Mirement.

⁽²⁾ Le Comte de Roye.

DE SAINT-EVREMOND. 449.

Qu'elle voudroit cacher, embellissent ses charmes,

Dans un état si languissant Elle empoche quelques guinées Du jeu prudemment détournées,

Pour se donner entiere à l'ennui qu'elle sent.

Hélas que ne peut point l'amitié sur une ame!

Elle se retire à l'instant;

Je connois votre cœur, Madame,

Vous en serez pour elle autant.

Ce n'est plus que condoléance,

Mademoiselle (1) s'attendrit,

Et sait passer pour impudence

L'air libre de quiconque rit.

La douleur fait la bienséance,

Le ton lugubre est en crédit;

Par tout on pleure votre absence,

Hors chez les Banquiers où l'on dit

Qu'il paroît beaucoup de constance.

Le Ponte ici déconcerté,

Va demandant à tout le monde, Si l'appui des Metteurs s'est enfin absenté.

- » N'aurons-nous plus, dit-il, d'autorité qui gronde
- » Un Tailleur insolent prêt à nous désoler;
- » Et, si nous le volons, qui fierement réponde,

⁽¹⁾ Mademoiselle Béverweert. Tome IV.

Dix femmes, comme échos, répetent à la ronde En soutenant les Droits qu'a le Ponte à voler.

Le spectateur oisif, & stérile en guinées,

Attendant du souper le desiré moment,

Se joint à ces infortunées,

Heureux de pouvoir dire un mot impunément. De nos joueurs d'Echets les ames condamnées

A rêver éternellement,

De leur profond silence ont été détournées; Et tous les corps unis ont crié hautement:

Qu'elle revienne promptement,

Je me ressens de la misere

Où les Pontes sont destinés,

Monsieur Mata me désespere,

Madame, au nom de Dieu. Madame, revenuez.



JUGEMENT

SUR LES TROIS

RELATIONS DE SIAM,

ET

SUR LE LIVRE DE CONFUCIUS.

A MONSIEUR

L E F E V R E. (1)

J'Aı lû avec soin les trois Relations de SIAM, que vous m'avez envoyées, & voici le Jugement que je sais de leurs Auteurs.

Monsieur le Chevalier de Chaumont (2) nous apprend peu de chose des Nations

(1) M. le Févre a sû joindre aux lumieres d'un habile & judicieux Médecin, toutes les qualités d'un galant homme.

mont à la Cour du Roi de Siam, imprimée en 1686.

qu'il a vûës. Occupé de son caractère, il n'a pû contenter sa curiosité dans le voyage, ni satisfaire la nôtre à son retour : mais quiconque aspire à l'honneur de l'Ambassade, ne sauroit apprendre de personne mieux que de lui, la hauteur & l'exactitude qu'on doit avoir aux moindres cérémonies.

Le Pere T A C H A R D (1) a les talens de Missionnaire pour toutes sortes de Religions; capables de planter la Foi des Orientaux dans l'Europe, comme celle des Européens dans l'Orient; aussi propres à saire des Tala-

poins à Paris, que des Jesuites à Siam.

M. l'Abbé de C H O I S I (2) m'ennuye fort avec son Journal de vents & de routes; mais les Lettres où il parle de lui me réjouissent. Je suis ravi de le voir se faire Prêtre, pour avoir l'occupation de dire la Messe dans l'inutilité où il se trouve sur le vaisseau. Il écrit naturellement; & à lui rendre justice, il n'y a point de voyageur moins entêté qu'il est du saux merveilleux. Il n'est pas saché de paroître sur un grand Eléphant; de se trouver devant le Roi avec Monsieur l'Ambassadeur, & Monsieur l'Evêque; d'entretenir en particulier

(2) JOURNAL du Voyage de Siam, imprimé

en 1686.

voyés par le Roi aux Indes & à la Chine, &c. publié en 1686.

DE SAINT-EVREMOND. 453 Monsieur Constance: mais il n'en juge pas la simphonie de ce pays-là moins détestable; la Comédie Chinoise & l'Opera Siamois, ne l'en accommodent pas mieux; il n'en trouve pas la Peinture meilleure que la Musique. Pour les rafraîchissemens & pour les régals, poules, canards, cochons, ris éternel: chose triste au goût de Monsieur l'Abbé, malgré l'esprit de mortification que lui donnesa condition nouvelle.

Le Tonquin & la Cochinchine sont peu de chose; ces Royaumes-là ont besoin d'être embellis par des imaginations amoureuses de merveilles étrangeres. J'ai passé de ces relations au livre de Confucius (1) le plus ennuyeux Moral que j'aye jamais lû. Ses Sentences sont au dessous des Quatrains de Pibrac, où il est intelligible: au dessus de l'Apocalypse, où il est obscur.



⁽¹⁾ CONFUCIUS, Sinarum Philosophus, sive Scientia sinica latine exposita, &c. publié par le Pere Couplet en 1687.

LETTRE

AMONSIEUR

J U S T E L.

Uo i que vous ayez résolu de n'acheter jamais de livres, je vous conse lle de saire la dépense de celui d'Orobio Juis célébre, & de Monsieur Limborch, Chrétien savant (1). On n'a rien vû de plus sort, de plus spirituel, de plus prosond sur cette matiere. Monsieur Gaulmin (2) auroit dit sur Limborch,

Si pergama dextra

Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Et je dirai sur Orobio,

Si pergama dextra

Everti possent, etiam hac eversa suissent.

(1) Ce Livre est intitulé: DE VERITATE Christiana religionis amica Collatio cum erudito Judao. Voyez la BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE. Tom. VII. pag. 289.

(2) Maître des Requêtes. Voyez mes REMAR-

QUES sur le COLOMESIANA.

DE SAINT-EVREMOND. 455

Vous aurez bientôt la Relation du Pere Magaillans, attendue impatiemment par les amateurs des merveilles étrangéres. Ces Meffieurs trouveront à se consoler des vérités simples & sensées du Pere Couplet (1), dans les exagérations du Portugais, plus entêté du merveilleux, qu'attaché sévérement au véritable. Ils verront dans ce Livre curieux les douze Excellences de la Chine, à l'éxemple de douze Excellences de Portugal, que l'Auteur a bien voulu donner aux Chinois (2).

Quel Pays que cette Chine, à ce que j'ai appris du sincere & judicieux Pere Couplet (3)! Point de blé à Pékin, point de vin dans tout l'Empire, point d'huile d'olive, point de beurre, point d'huîtres! On y trouve de la Peinture sans ombre, de la Musique sans parties, des Palais de bois sans architec-

(1) Le Pere Couplet publia en 1688. l'H 19-TOIRE d'une Dame Chrétienne de la Chine, où par occasion les usages de ces Peuples, l'établissement

de la Religion, &c. sont expliqués.

(2) Le Pere Magaillans, Jesuite Portugais, mort à la Chine en 1677, laissa un Manuscrit, intitulé, LES douze Excellences de la Chine, qui a été traduit du Portugais en François, & publié à Paris en 1686. sous le titre de Nouvelle Relation de la Chine, contenant la description des particularités les plus considérables de ce grand Empire.

(3) M. de Saint - Evremond avoit vû le Pere

Couplet en Angleterre.

456 OEUVRES DE M.

ture; beaucoup de Sciences perduës, à ce qu'on dit; une ignorance presque de toutes choses, à ce qu'on voit; un Aphabet de soixante mille lettres; une Langue toute de monosyllabes. Il n'y auroit point de Géométrie, point d'Astronomie, si le zele des conversions n'y faisoit aller des Jésuites, qui doivent la tolérance de notre religion, après la grace de Dieu, aux Calendriers & aux Almanachs. Vous voyez qu'il manque bien des choses à ce Pays si renommé: mais en récompense la Morale y est bonne, la Politique excellente, le Peuple innombrable, les Sujets obéissans, & le plus grand des Empereurs, moderé.



A

MONSIEUR LE COMTE

DE

GRAMMONT. (1)

A Ce fameux évenement

Pour témoigner l'excès de son contentement,

La Cour de France nous envoye
Celui-même qui fait sa joye:
Lui qui chasse pleurs & soupirs
Dans un vrai sujet de tristesse,
Et qui dans les tems d'allégresse
Augmente encore les plaisirs.

Il est vrai que son enjoument

'Auprès de l'Archiduc n'eût pas beaucoup à faire:

Le bon Prince rioit fort difficilement :

Une gravité trop sévere, Estimoit médiocrement

(1) M. le Duc d'Orléans l'avoit envoyé en Angleterre en 1688. pour complimenter le Roi sur la Naissance du Prince de Galles.

Tome IV.

OEUVRES DE M. 458

Le mérite agréable, & le talent de plaire.

Comte, vous n'aurez point d'Archiduc en ces lieux,

Le goût délicat de la Reine Vous est un gage précieux,

Que tous vos agrémens seront connus sans peine;

Ajoûtons aux talens de Cour, D'avoir couru toute la terre; Donné trente étés à la guerre Et quarante hivers à l'amour.

Faut-il un Gouverneur? on a l'expérience; Faut-il un Envoyé? l'on a la suffisance; Et sans nous amuser en discours superflus, Le Ministre succede au Héros qui n'est plus. Celui qui se plaisoit au tumulte desarmes: Qu'on voyoit intrépide au milieu des allarmes ;

Comme tout change avec le temps, Laisse aller le Roi dans ses camps; Et l'attend au retour pour lui parler d'affaire,

Quand il est nécessaire.

Je ne reconnois plus la martiale ardeur De son héroïque génie; Nonce, Ministre, Ambassadeur; Sont aujourd'hui sa compagnie.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE vous supplie de m'excuser, Madame, si je ne me trouve point au repas où vous me saites l'honneur de me convier; un insirme ne doit pas être soussert dans la compagnie des gens qui se portent bien. Je m'en abstiendrai donc par la justice que je me sais, & que vous avez la bonté de ne me pas saire. Mon insirmité est assez connue; la santé de vos autres conviés ne l'est pas moins: je commencerai par l'heureuse constitution de Monssieur l'Ambassadeur (1).

Monsieur l'Ambassadeur a la santé d'athlete;
Habitude pleine & parfaite;
Selon notre Hippocrate à craindre quelquesois:
Cependant il pourra se passer d'Esculape;
Un austere discours des herbes de la Trape;

(1) Monsieur de Barillon.

560 O E U V R E S D E M. Servira de diete une ou deux fois le mois (1)

Malgré cette rude bataille

Que nature essuye en la Taille,

Canaple (2) a conservé son visage sleuri:

Sa vigueur n'est pas redoutable,

Mais il est assez agréable,

Pour allarmer encore un timide mari.

Comte (3), galant, époux & pere même,

Qui possedez dans un degré suprême

Plus de talens & de persections

Qu'il n'en faudroit pour vingt conditions;

Aimable Comte à qui les destinées

Laissent l'humeur des plus jeunes années,

Que tenez-vous de l'arriere-saison
Qu'un peu plus d'ordre, un peu plus de raison?
Vous retenez de votre premier âge
Un tendre cœur qu'aisément on engage;
Vous retenez une ardeur pour le jeu,
A quoi l'Amour oppose en vain son seu;
Puisque Morin a les soins & les veilles,

Que refusez à Dames sans pareilles :

(3) Le Comte de Grammont.

⁽¹⁾ Voyez vers la fin du V. Tome, le BILLET and silvestre, qui commence: Deux de vos amis, &c.
(2) Le Marquis de Canaple.

DE SAINT-EVREMOND 461

C'est assez fait pour le jeu, pour l'amour, Et l'esprit mûr mérite bien son tour. De temps en temps certain air de sagesse Qu'un politique auroit en sa vieillesse, Un entretien sérieux ou sensé; Montre le fruit de votre âge avancé, Si mon Héros demandoit davantage Que d'être Amant, d'être Joueur & Sage.

Ajoutons-y l'Original,

Qui n'aura jamais son égal:

Ajoûtons-y la noble Vie

Tant admirée & peu suivie (1)

Afin qu'on trouve ramassés

Eloges présens & passés.

Vous l'entendez sans qu'on la nomme, Celle que je veux dire en disant la Beauté; Jamais expression n'eut moins d'obscurité; C'est l'honneur de la France & la gloire de Rome.

> La Beauté qu'avec tant de soin Jadis la nature a formée, Eut pour résister au besoin

⁽¹⁾ Voyez Tome II. page 341. & le Tome III. page 372.

462 OEUVRES DE M.

Lorsqu'elle seroit allarmée,

Que raison exquise & par tout estimée:

Tout Philosophe en seroit le témoin;

Du plus savant & du plus sage,

Cette raison consondroit le discours,

Mais elle trahit son usage

En faisant naître nos amours.

Au parti des appas l'insidele s'engage;

Plaît comme eux & charme toujouts.

Pour l'illustre Mademoiselle (1)
Vertueuse & spirituelle,
(Concert que l'on voit rarement)
Elle fait mon étonnement.
Son jeu n'est pas une soiblesse;
Par le moyen du Paroli,

Elle fauve le cœur d'une folle tendresse Dont il pourroit être rempli;

Et l'ame, de l'ennui d'une longue sagesse.

Le pauvre corpș enséveli Dans sa vertueuse paresse,

Descendroit promptement au noir sleuve d'Oubli,

Si l'esprit quelquesois n'égayoit la sagesse,

Par la Paix & le Paroli.

⁽¹⁾ Mademoiselle de Beverweert.

DE SAINT-EVREMOND. 763

Jadis la Grecque & la Romaine S'amusoient à filer la laine: On ne file plus aujourd'hui.

C'est amour, jeu, repas, ou bien mortel ennui.

J'ai commencé ma Lettre par des excuses de ne me trouver point à votre repas: Je la finis, Madame, par de très-humbles remercimens de l'honneur que vous m'avez sait de m'y convier.

LE POUVOIR DES CHARMES

DE

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

EMANDE z-vous à quel usage Hortence aime à porter des Fleurs, C'est pour estacer leurs couleurs Par celles de son beau visage.

464 OEUVRES DE M.

Le teint de nos jeune s Phi is

N'ose exposer roses ni lis:

Les plus beaux yeux baissés de honte

Trouvent un seu qui les surmonte:

L'étude des ajustemens,

La richesse des ornemens,

L'artisse de la parure,

Tout se perd, ou se désigure

Auprès de ses charmes puissans,

Dont le vrai naturel est maître de nos sens.

Ah! qu'il nous coûte cher de la trouver si belle!

Nous perdons le plaisir de la diversité,

Il n'est plus pour nos cœurs d'impression nouvelle;

Par trop d'attachement à la même beauté,

On ne sauroit plus aimer qu'elle;
De ce charme une sois goûté
L'habitude continuelle
Devient une nécessité.

Quand la dévotion a son ame tentée
Par la triste douceur de ses dolens appas;
Et que l'esprit du ciel enfin l'a dégoûtée
Des plaisses naturels que l'on trouve ici-bas;

On la suivroit au Monastere, Avec elle on prendroit la haire; Et ce qui doit être compté

DE SAINT-EVREMOND. 465

Pour le grand coup d'autorité,
Miremont auroit de la joye
De renoncer à la Savoye (1)
A sa Suite, à toute sa Cour,
Pour lui témoigner son amour.

Par mille endroits cette beauté nous frape :
Qui n'oseroit en Amant s'attendrir (2)
Parle en dévot des Herbes de la Trape,
Dont avec elle il voudroit se nourrir.

Quelqu'un sans murmure & sans plainte;
Souffre sa douloureuse atteinte;
L'autre impétueux en discours
La maudit & l'aimetoujours.

Tel à qui ses beaux yeux seront toujours la guerre, Se cache autant qu'il peut sa secrete langueur,

Et se prend à l'air d'Angleterre

Des maux dont la source est au cœur (3).

Son propre sexe y rencontre sa peine;
Une orgueilleuse liberté
Qui se moquoit de toute chaîne
A soumis enfin sa fierté.

⁽¹⁾ Eglise que Charles II. donna, en 1661. aux Protestans François, à Londres, dans le vieux Palais de la Savoye.

⁽²⁾ Monsieur de Barilion. (3) Le Marquis de Saissac.

366 OEUVRES DE M.

Qu'avez-vous fait, Mademoiselle (1).

De ce cœur jadis si rebelle?

A la honte de la raison

Qui vous avoit si bien servie,

Vous éprouvez la tyrannie.

Du charme impérieux qui nous tient en prison. Vainement à ses yeux j'oppose ma sagesse, Esperant que mon cœur en sera désendu:

- » Hélas! me dit-elle sans cesse,
- "N'ai-je pas assez combattu?
- » Puisque celui de Lor aujourd'hui s'est rendu
- » C'est en valn que pour vous la raison s'intéresse.
 - (1) Mademoiselle de Béverwerk



LETTRE

AMONSIEUR

DE LA BASTIDE. (1)

Nequicquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada. (2)

I L n'est pas possible, Monsieur, de mieux expliquer la question que vous l'avez expliquée; mais il paroît que vous la décidez plutôt par rapport au génie d'Horace, que par les vraies notions qu'on peut avoir de la chose dont il s'agit. Croyez-vous que si Malherbe avoit souhaité à quelqu'un de ses amis un heureux passage de Caen à Londres, il eût cu d'autre objet que la Mer qui sépare la

(2) Horat. ODAR. Lib, I, Ode III,

⁽¹⁾ M. de La Bastide est connu par sa R e'PON-SE à M. l'Evêque de Meaux, par sa révision des P SE AUMES de Marot & de Beze, & par quelqu'autres Ouvrages. Il sortit de France en 1687. & mourut à Londres le 15. de Mars 1704.

France de l'Angleterre? Il auroit pû s'étendre poëtiquement sur les tempêtes, les goufres, les bancs; sur toutes sortes d'écueils, mais toujours par rapport au trajet que son ami auroit eu à faire.

Le génie moderne qu'une nature moins élevée a laissé dans la dépendance de l'ordre & de la raison; ce génie n'auroit pas la hat-diesse de s'élever tout d'un coup à la création du Monde, & à la séparation de la Terre d'avec les Eaux. En esset il n'est pas besoin d'aller aux Indes pour se noyer, & soixante lieues de Mer auroient sussi pour animer Malherbe

contre l'Inventeur de la Navigation.

Je vous parle en homme qui n'a que des vûes basses & communes. Pour vous, Monssieur, qui connoissez Horace parsaitement (1), vous pouvez éroire que ses enthousiasmes le mettoient en droit de quitter si brusquement la moitié de son ame (2), & de passer de la tendresse de son amour au merveilleux d'une seconde Genes en la parler sérieusement, si quelque chose me fait soussir votre opinion, c'est que celui qui retourne à la guerre des Géans n'a guére plus de chemin à faire pour aller à la Création de l'Onivers.

(2) C'est ainsi qu'Horace appelle Virgile.

⁽¹⁾ M. de La Bastide avoit traduit en François quelques On es d'Horace, & entre autres celle dont on parle ici.

DE SAINT-EVREMOND. 465

Toutes choses considérées, je me trompe, ou les deux sentimens sont soutenables: celui de Monsieur Barillon plus naturel, vient d'un bon sens qui juge des choses par elles-mêmes; & le vôtre est peut-être assez conforme au goût d'Horace, qui se détourne de son sujet sort aisément. La beauté de son génie lui don; ne un privilége pour des hardiesses heureuses, pour de nobles extravagances, que notre imagination gênée par un scrupule de justesse, ne se permet pas. Mais quelque sens qu'on veuille donner aux paroles d'Horace, son O de est également belle & extraordinaire. Je pense qu'on n'a jamais vû à aucun Poëte un cœur si tendre, & un esprit si libre dans le même temps.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Daniel & La Forêt chasses comme peteux
Nous en font voir l'expérience,
Et montrent en vain l'air piteux
De leur malheureuse innocence.
Par sa grande sidélité,
La Douairiere est bien peu regardée;
Peut-être moins recommandée
Par sa catholique bonté:

Peut-être moins recommandée
Par sa catholique bonté:
Par où donc est-elle gardée?
D'où peut venir sa sûreté?
C'est pour soussir d'être grondée
Ayec toute docilité.

Isabelle au teint noir, du Soleil si chérie Qu'elle consondroit la beauté De la blonde la plus sleurie

DE SAINT-EVREMOND. 471

Par sa brune vivacité;
Pour avoir manqué de souplesse,
N'avoir pas soumis son esprit
Aux volontés de sa Maîtresse,

Va reporter son cœur aux amans de Madrid; De l'humide froideur du climat qu'elle laisse

Peu satissaite, à ce qu'on dit.
Tirons de ce discours un avis salutaire:
En nos états divers puisqu'il faut la servir,
Valets, Amis, Amans, apprenons que bien saire
Auprès d'elle vaut moins que savoir bien soussire.

SUR UN PORTRAIT

DE

SAINT ANTOINE;

FAIT PAR GERARD.

SONNET.

Lest bien beau, ce Moine frais tondu!
Point sec de jeune, aussi peu morfondu;
Tel qu'un dévot & très-amoureux Moine
Etre convient: tel est le bon Antoine.

OEUVRES DE M.

472

Tout mâle appas, tout attrait féminin,
Céde aux beaux yeux de notre Mazarine:
Après cela, je n'en fais pas le fin,
J'aime fur tout ce chanteur de Matine.
Voyez son teint, voyez comme ses yeux
Parlent d'amour aussi bien que des Cieux!
Le voulez-vous à la Chambre, à l'Eglise;
Vous en serez en tous lieux enchanté:
Fut-il jamais, ôtez la non-comprise,
Fut-il jamais de si grande beauté!

Fin du Tome quatrieme.

TABLE

DESMATIERES

Principales contenues dans le quatriéme Tonie.

On a mis une n. pour marquer que le chiffre fuivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Cadémie Françoise, quels droits elle a sur notre Langue, 2. & suiv. Achille, sa férocité condamnée. 305. Son caractére. Adoration du Sacrement, ne devroit pas être un obstacle à la réunion des Protestans. Agamemnon, son caractère. Agésilas, pourquoi il avoit si peu de penchant pour les Femmes. Aléxandre le Grand, caractére de son esprit & de sa valeur. 12, 13. D'où vient qu'il avoit si peu d'attachement pour les femmes 112. Il aimoit trop les louanges. Ami : caractére d'un véritable ami. 117, 338. Il faut user de beaucoup de discernement dans le choix de ses amis. 119, 120. Différentes espéces d'amis incommodes & dangereux. ibid. Le trop grand nombre d'amis est à charge. Tome IV. Rr

Amitie, espéce d'amitié dangereuse: 117. Comment se doit former l'amitié. 118. Idée chimérique qu'on se fait de l'amitié. 121, 122. Caractére de la véritable amitié. 122. & suiv. Combien l'amitié est recommandée par les Philosophes & les honnêtes gens. 122, 123 Amour, ce que c'est. 121. Si les Poëtes ont eu raison de dire qu'il étoit aveugle. ibid. Combien nous serions ridicules si nous faisions l'amour comme les Anciens, 88. Maximes fur l'amour. 161, 162. Si l'amour des vieilles gens doit être condamné. 217, 218. L'amour est très-propre à nous inspirer de la dévotion. 282 Anciens, éloge de leurs Ouvrages. 302, L'usage que nous en devons faire. Aristote, caractère de ses Ouvrages. Arria, sa mort héroique. n. 149 Athées, qui sont les plus grands Athées. 195 Auguste, pourquoi il se laisse gouverner par Livie. 116

В.

Balzac. Défauts de son file.

Banir (le Baron de) tué en duel par le Prince
Philippe de Savoye. n. 189. Madame Mazarin
est inconsolable de sa mort.

Bassete, passion de Madame Mazarin pour la Bassette.
142, & suiv. 264, & suiv. Portrait des
Joueurs de Bassette de la Banque de Madame
Mazarin.

147, 148
Bernier, va en Angleterre. n. 301. doutoit dans
sa vieillesse des choses qu'il avoit crû les plus
assurées.

DES MATIERES. 475
Beverweert, son éloge. 35. & suiv. 462. Sa pas-
sion pour la Bassette. 147
sion pour la Bassette. Boheme (Elisabeth Stuart Reine de), son triste
fort. 199
Boisset, éloge de ses Airs.
Bossuet (Jacques Benigne,) Evêque de Condom,
comment les Réformés auroient dû recevoir son
Exposition de la Foi Catholique. 137 Bouche, charmes d'une belle bouche. 380
Bouche, charmes d'une belle bouche. 380
Bouillon (la Duchesse de) son caractère. 410. Son
éloge. 412, 413. & suiv. 447
Bourbon (le Connétable de), son éloge. 292
Bourdaloue (le Pere,) a fait l'Oraison Funébre du
Prince de Condé. n. 437. Sa mort. ibid.
Buckingham (le Duc de,) raillé sur sa prodigali-
té. 69. Sa Comédie intitulée, The Rehearfal.
n. 54
Bussi d'Amboise, son éloge. 31, 32. Sa mort
tragique. (C.
Amnague, comment on v neut paffer agrés-
Ampagne, comment on y peut passer agréa- blement le temps.
Cantique des Cantiques, s'il saut y chercher un sens
mystique 113. Pour qui Salomon l'a composé.
114
Castelmelhor (le Comte de) son éloge. n. 56
Catilina, son caractère. 14. 15
Caton d'Utique, ses manières étoient grossières
& rustiques 7. Est son propre Tyran. 290
Céjar, les bonnes & ses mauvaises qualités. 15,
16. Aima également les deux Sexes. 112. Par-
donna à Caton.
Charles-Quint, caractère de son esprit & de sa con-
- duite. 18. & suiv. Voulut assister à ses Funerail-

Charles II. Roi d'Angleterre, fait demander en Mariage Hortence Mancini, Niéce du Cardinal Mazarin. 240, 241. Son Eloge 299. & suiv. Comment il se sauva après la Bataille de Worcester n. 300. Cérémonial qu'il fait observer à l'Ambassadeur de Maroc. n. 149, 150. sa mort n. 298

Chaumont (le Chevalier de) Jugement sur la Relation de son Ambassade à la Cour de Siam.

451. & suiv. Chine, combien il y manque de bonnes choses.

Choisi (l'Abbé de) Jugement sur sa Relation de

Siam.

Ciceron, cité au sujet d'Epicure.

Choji (1 Abbe de) Jugement sur la Relation de Siam.

452, 453

Clemrembaut (le Marêchal de) idées qu'il avoit sur la Retraite. 394, 395

Coeffeteau, ses métaphores outrées.

Cœur, ses égaremens. 120. & suiv. De quelle nature sont les amours & les amitiés sondées sur le cœur, ibid.

Cohon, Evêque de Nismes, son stile sleuri n'avoit ni force, ni solidité.

Comparaisons, sont trop fréquentes dans les Poëmes Epiques. 308, 309. Ont plus de ressemblance entr'elles qu'avec les choses comparées. 308. N'embellissent pas toujours les sujets. 309, 310. sont présentement usées 298. Combien il est dissicle d'y réussir. 420

Condé (le Prince de) son Eloge. 293. 337. & suiv. se retire à Chantilli 272. Combien cette retraite lui est glorieuse 273. sa mort. n. 337

Confucius, Jugement sur ce Philosophe Chinois,

Controverses, aigrissent les esprits. 138. Leur inutilité. 334. & saiv. DES MATIERES. 477
Controversistes, Combien leur travail est inutile. 334
Couvens, Description vive des inconveniens qui
se trouvent dans les Couvens, 174. & suiv.
388. & suiv. Un honnête homme, ne doit pas
s'y mettre, 390. Idée d'une Societé présérable à
celle des Couvens, 392, 393. D'où viennent
les plus grands désordres des Couvens.
73
Conversion, ce que l'on sent dans la plûpart des
conversions 281, 282. Comment se sont faites
les conversions des Protestans en France. 334,
335
Corneille (Pierre) court risque de perdre sa réputation à la réprésentation d'une de ses meilleures Pièces.
206. & suiv.

Couplet (le Pere) son éloge.

Créance, Désordre prodigieux que la diversité de Créance a produit.

134. 135.

Créqui (le Marêchal de) bat les Allemands. 96.
regrets sur sa mort.

Crosts (Mademoiselle) son éloge.

n. 66

D.

Ery, jeune garçon qui chantoit fort joliment, on lui conseille de se faire Eunuque 269.

Despreaux (Boileau) quitte la Poësse pour se jetter dans l'Histoire. 85, 86. Maltraite Madame Mazarin dans un Sonnet contre M. le Duc de Nevers 223. A bien sû profiter de la raison des Anciens.

n. 29

Dévotes, divers caractères des Dévotes. 285. &

Dévotion, ce qu'on appelle dévotion n'est souvent qu'une vapeur de Rate. 204. Maximes sur la dévotion, 162. 163. La dévotion est le dernier de nos amours, & pourquoi 280. Comment elle se forme 73, 281. & suiv. 285. & suiv. Elle demande moins de lumiére que de soûmission à la volonté de Dieu. 288. Deux écueils à éviter dans la dévotion.

Dévots n'ont pas toujours une foi vive & assûrée. 73, 74. avantages des véritables Dévots. 275. Il y a des Dévots qui aiment Dieu sans le bien croire. 279. Caractère des dévots du Siécle.

Dieux, combien ils étoient nécessaires dans les Poemes des Anciens. 304, 305. Ils y font tout 304. On leur donne le ministère des actions les plus méchantes. 313, 314. Avantage qu'Epi-cure en a tiré. 315. Avec quelle précaution on devroit les faire entrer dans les ouvrages.

315, 316

Discernement, moyen d'avoir un bon discernement.

Douvre (Mylord) sa maison de Chively. n. 39 Dragons, sans le ministre des Dragons la Religion resormée subsisteroit encore en France. 334,

E.

Enclos (Mademoiselle de l') son éloge. 127. & Enfans, ce qu'il faut juger de l'Arrét que l'on fit en France pour obliger les enfans de faire choix d'une Religion à l'âge de sept ans. 140, 141 Epicure, pourquoi il a ôté aux Dieux l'administration des choses du monde. 315. a cru que le Souverain bien consistoit dans la volupté. 368. Il n'est pas facile de savoir ce qu'il

DES MATIERES.

entendoit par cette volupté, & pourquoi ibid. Il a eu des ennemis & des partisans, mais leurs sentimens sont également outrés. Ibid & suiv. Ce qui a dû donner occasion à des jugemens si opposés. 371, 372. Juste idée de sa morale. 37 I. & fuiv.

Esprit vaste, voyez Vaste. Estrées (le Marêchal d') se marie à l'âge de 91. ans n. 116. Ses liaisons avec M. de Senecterre. 119 Eunuques, avantages des Eunuques. 270, 271 Evremond (Saint) idée qu'il avoit de ses vers. 99, 100. Caractére de son amitié. 117. Se veut retirer du monde. 216. Dans quelle vûe il aimoit le commerce des belles femmes. 217, 218. N'avoit pas été fort dévot dans sa jeunesse. 226.Est accusé dindissérence, & pourquoi. n. 228. Est mécontent de Madame Mazarin. 212. & suiv. 234. & suiv. 556. & suiv. Comment il s'entretenoit quelquesois avec cette Duchesse. 294. 6 suiv. Dans quelle situation d'esprit il vivoit en Angleterre. 321, 322. 329, 395, 396. Ce qu'il pensoit sur les plaisirs des Champs. 341, 342. Il étoit quelquefois maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi. 343. & suiv. Ouvrage de Sarasins qu'on lui attribue. 367, 368

F.

Emmes, d'où vient le peu d'attachement que les grands-hommes de l'antiquité avoient pour elles, 112 & suiv. Ce que c'est que l'enfer des femmes. Févre (le) célébre Médecin de Londres, son éloge. n. 45 F Filles de joie, envoyées en Amérique. n. 438 Floridor, très bon Acteur. 206, 207

Foi, Dieu seul peut nous donner une foi sure & véritable 279 Fontaine (de la) son éloge. 421. Idée de sa morale.

426, 427, 436, 437

Fontenelle, le cas que Madame Mazarin faisoit de ses Entretiens sur la pluralité des mondes. n. 345

France, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit y ont regné tour à tour. 205, 206 Exemples de cela. 206. 207. Quelle en est la cause. 297. La multitude y étousse le petit nombre de Connoisseurs. 208. La raison est assez rare en France; mais quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers.

François, quoique leur génie ordinaire paroisse assez médiocre, ceux qui se distinguent parmi eux sont capables de produire les plus belles choses, 205. Les François ne sont pas toûjours justes estimateurs du mérite des hommes, & des ouvrages d'esprit. 206, 207. Se laissent trop entraîner au charme de la nouveauté. 207. Leur caprice a quelque chose de si noble que les Etrangers renoncent à leur bon-sens pour s'y soumettre. 208. Avantage que les François tirent de cette prévention. 209. Les étrangers connoisent mieux le prix de nos ouvrages que nousmêmes. ibid.

G.

Galmin, idée de sa Religion. 454 Grammont (le Comte de) son éloge. 457. Goût, comment on peut avoir le goût exquis, en matiére desprit.

Grands hommes, les plus grands hommes de l'antiquité ont eû peu d'attachement pour les femmes, & pourquoi. III, II2

Guiche (le Comte de) son ajustement ridicule.
33, 34
H _e in the H _e
T T Arvey (Madame) sœur de Mylord Montai-
gu. n. 224
Heinsus (Nicolas) combien il avoit sû de Livres
pour faire ses Notes sur Ovide. n. 332
Heywod (Thomas) caractère de ses Tragédies. n. 152
Homere. Il a plus songé à peindre la nature telle
qu'il la voyoit, qu'à faire des Héros fort ac-
complis. 306. Comment il feroit un Poeme Epi-
que, s'il vivoit présentement. 311. Son éléva- tion & ses autres belles qualités n'empéchent pas
de reconnoître le faux caractére de ses Dieux.
319
Horace, Son éloge.
Hipocrites, sont de grands Athées. 195
I.
T Acques II. Roi d'Angleterre, éloge de son
J Acques II. Roi d'Angleterre, éloge de son Gouvernement. 321, 322, 419.
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine.
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. 131 & suiv.
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. 456 Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. 131 & suiv. Impie, combien un vieil impie est haïsable. 283
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. I 31 & suiv. Impie, combien un vieil impie est hassable. 283 Industrie, tient lieu de mérite en France.
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. I 31 & suiv. Impie, combien un vieil impie est haisable. 283 Industrie, tient lieu de mérite en France. 208
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. I 31 & suiv. Impie, combien un vieil impie est haisable. 283 Industrie, tient lieu de mérite en France. 208 Innocent, XI. Eloge de ce Pape. 83 90 Interim, ce que c'est. 119
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. Inpie, combien un vieil impie est haisable. Industrie, tient lieu de mérite en France. 208 Innocent, XI. Eloge de ce Pape. 83 90 Interim, ce que c'est. Italiens, leur Musique présérée ironiquement à
Jesuites, à quoi ils sont redevables de la tolerance qu'on a pour eux à la Chine. Images, sont utiles & nécessaires dans les Eglises pour entretenir la dévotion. I 31 & suiv. Impie, combien un vieil impie est haisable. 283 Industrie, tient lieu de mérite en France. 208 Innocent, XI. Eloge de ce Pape. 83 90 Interim, ce que c'est. 119

DES MATIERES. 481

Jurieu, pourquoi il croit les mystères de l'Evangile.

n. 279

Justel (Henri) son éloge. n. 129. Avec quel regret il se voyoit obligé de vivre hors de France.

130

L

Angue Latine, en quel temps elle a été dans sa perfection. Langue Françoise, par qui elle a été mise dans sa perfection. Leontium, éleve d'Epicure. Leti (Gregorio) son Histoire de Sixte-Quint. 144 Limborch, éloge de son Livre sur la verité de la Religion chrétienne. Louis XIV. fon éloge. 94. & suiv. 420 Louvigny (le Comte de) sa beauté. Louvoy (le Marquis de) la part qu'il a eu aux conversions des Réformés en France. Lucain, avec combien de justesse il a exprimé le caractére de ses Héros. Luigi, fameux Musicien, le cas qu'il faisoit des Airs de Boisset. Lulli, son éloge, & son caractère. 353. & suiv.

M.

Malherbe, divers jugement qu'on en a fait en France en divers temps.

Manières, nos manières font très-differentes de celles des Anciens.

Maroc (Hamet ben Hamet ben Haddu Attar, Ambassadeur du Roi de) son éloge.

Marquemons (Denis Simon de) Aschevêque de

DES MATIERES. 483 Lyon & Ambassadeur à Rome, son caractère.

20, 21

Mazarin (le Cardinal) son avarice. 292. Marie sa. Niéce avec le Duc de la Meilseraye. n. 82, 242. Une faute de cette nature esface ses plus belles qualités 242 Comment il peut être excusé. 243, 244. Comparé avec le Cardinal de Richelieu.

Mazarin (le Duc) combien il étoit à plaindre d'avoir épousé la Niéce du Cardinal. 243, 244. Se livre aux dévots du fiécle. 244. Fait couvrir des Nudités, & mutiler des Statues. ibid. Dissipe les biens immenses que sa semme lui avoit apporté. ibid. Ennemi du bon-sens, & plein de Fanatisme. 246. Prétend que les Procès sont de droit divin.

Mazarin (Hortence Mancini Duchesse de) sa Naisfance. 239. Et demandée en mariage par Charles II. Roi d'Angleterre. 240. Pourquoi le Cardinal la donna au Duc de la Meilleraye. n. 83. de son mari, & poussée à bout par ses visions prophétiques. 245, 246. Forcée enfin de le quitter, elle sacrifie toutes ses richesses à sa liberté & à sa raison. 246, 247. Combien cette résolution lui est glorieuse. ibid. Va en Italie. -11248. Repasse en France. 249. Se retire à Chamberri où elle demeure trois ans. ibid. Forme le dessein d'aller en Angleterre. 251, 252. Passe 1 en Hollande. 253. Arrive en Angleterre. ibid. Combien elle y est admirée. 254. Agrémens qu'on trouvoit chez elle. 255. & suiv. Tombe dangereusement malade. 256. Sa santé se rétablit. 257. On lui retient en France ses Pierreries. 31. Son éloge 158. & suiv. On lui demande un baiser. 102. & suiv. Fait imprimer un petit ouvrage de M. de Saint Eyremond. n. 1113 Pendant les six premières années qu'elle demeura en Angleterre, elle avoit beaucoup de passion pour les Sciences & les Ouvrages d'esprit. 142. & suiv. Elle donne ensuite dans les fureurs de la Bassete. 143, Quelque préjudiciable que lui fût cette passion, elle n'a jamais pû détruire ses charmes. 150. & suiv. Sa beauté l'emporte sur celle des plus belles femmes qu'il y ait jamais ch. 165. & suiv. Forme le dessein d'aller en Espagne dans le même Couvent où étoit la Connétable sa sœur. 172. N'étoit pas assez convainque de l'éxistence d'un Dieu. 173. & suiv. Devint inconsolable de la mort de son Amant. 189. & suiv. Est mécontente de M, de Saint Eyremond. 212. & suiv. Trompoit quelquesois M. de Saint-Evremond à l'Hombre. 224. & suiv. Aimoit à le railler. 230. & suiv. 295; 296, 343, 344. Souhaite de savoir ce qu'on dira d'elle après sa mort. n. 238, 239. Qui est l'Auteur de ses Mémoires. n. 240. Devient passionnée pour la lecture des Amadis. 259. & suiv. Coupe l'oreille de son Aumonier. n. 274. Admiroit les Entretiens sur la pluralité des Mondes de M. de Fontenelle. n. 345, 346. Son éloge 423. suiv. 429, 461.

Medicis (Marie de) Combien elle sut malheureuse.

Melos (le Comte de) son éloge 36. n. 41, 42,

Merveilleux, ce que c'est que le merveilleux des Poemes des Anciens. 313. & suiv. Milon, Aumonier de la Duchesse Mazarin, com-

ment traité par cette Dame.

274

Modene (Marie de) Reine d'Angleterre, son élo-

gc, 324, & faiv.

DES MATIERES. 489 Monasseres, d'où viennent les désordres des Mo-
Monasteres, d'où viennent les désordres des Mo-
nastéres. 73
Mondori Comédien, meurt pour avoir fait trop d'efforts à une représentation de la Mariane. n.
7.78
Montsoreau (le Comte de) fait assassiner Bussi
Montsoreau (le Comte de) fait assassiner Bussi d'Amboise, n. 31, 32 Montsseuri, Comédien, cause de sa mort. n. 118
Morin, tameux Joueur de Bailette, ion caractère
153. & Suiv. 267. & Suiv. 345. & Snive
N•
N Ervese, son galimatias. n. 3
Ervese, son galimatias.
Q.
Experience (Section 20) and the second
Reste, sameux exemple d'amitié, ce qu'il en sait juger.
Ornemens, combien les ornemens des Prêtres &
des Eglises sont nécessaires.
D
' ''
P Ape, la populace de Londres le brûle tous les
Parure, combien la parure fait tort aux beautés
du premier ordre. 29. & Suiv.
Patru, son éloge. n. 29
Peres, variations des Peres sur le culte des Ima-
ges, 132. Sur le dogme de la réalité. 135 Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de
perdre ses Bénéfices.
Poèmes des Anciens, ne doivent pas toujours nous servir de régle. 302. & suiv. Leur merveilleux
comparé avec celui de la Chevalerie errante,

486 TABLE
1 314. Le caractère du Poeme ne rectifie pas ce-
lui de l'impiété & de la folie.
Poësse, en quel sens elle est le langage des Dieux. 317,
320. Ses régles doivent changer selon les temps.
310. & Suiv.
Poëres, pourquoi on a dit qu'il n'y avoit rien de plus fou que les Poëtes. 317, 318. Comment
les Poeres de l'Antiquité peuvent être préférés
aux Théologiens & aux Philosophes de ce temps-
là.
Portugal (Louise-Françoise de Gusman, Reine de)
raisons qui l'empêcherent de se faire Religieuse.
391
Poules, réfléxions sur les Poules de Madame Ma-
zarin. 158. & Suiv.
Précieuse, caractère d'une Précieuse. 124. & suiv. Prince, respect que l'on doit avoir pour la Reli-
gion du Prince.
Protestans, on devroit les tolérer.
Prude, son caractère. 124. & suiv.
Pyrrhus, son caractère.
R.

Raine, passe de la Poesse à l'Histoire. \$5, 86

Maltraite la Duchesse Mazarin. 223. S'est
bien servi de la raison des Anciens. n. 27

Real (l'Abbé de Saint-) Eloge de son histoire de
Dom Carlos. 47. Est Auteur des Memoires de la
Duchesse Mazarin. n. 240

Réalité, les Peres ne conviennent pas entr'eux sur
le dogme de la réalité. 135. La réalité des Calvinistes n'est pas moins difficile à comprendre
que celle des Catholiques. 136

Régime, son utilité. 161. Comment doit être niénagé. ibid.

DES MATIERES. 487 Religieuses, plaintes d'une Religieuse mal satisfaite de sa condition 396. & Suiv. Religion, ce n'est pas la raison qui nous fait changer de Religion. 74. La morale est la plussure partie de la Religion. 75. Il seroit à souhaiter que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le genre humain. 275. Ses avantages pour les véritables dévots. ibid. Effets qu'elle produit dans l'esprit des autres. 276. Jugement que fait le Public de ces deux sortes de personnes, 277. 278. Liens qui attachent un homme à la Religion où il a été élevé. 140. Egards que l'on doit avoir pour la Religion de son pays. 141 Religion Catholique, dans quel pays on pourroit la trouver dans sa pureté. Religion Réformée, comment a été détruite en Fran-Religion du Prince. Voyez Prince. Retraite, raisons qui portent les vieilles gens à soupirer pour la retraite. 384. & suiv. Idée d'une retraite raisonnable. 392. Voyez Convens. Rets (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) divers jugemens qu'on fit sur sa retraite. Richelieu (le Cardinal de) ses bonnes qualités. 21. & suiv. Ses défauts. 25. & suiv. Comparé avec le Cardinal Mazarin. Roche Guilhen (Mademoiselle de la) son éloge. n. Rodogune, Tragedie de Corneille, défendue.. 45 & suiv .. Ruvigny (le Marquis de) ses liaisons avec M. de Turenne. Ruz (Madame du) envoyée en Angleterre par le Duc Mazarin, pour engager la Duchesse sa semme à se retirer dans un Couvent.

Acremens, adoration du Sacrement. Voye
Adoration.
Sage, Le Sage peut s'abandonner impunément
l'amour des femmes, & pourquoi.
Salomon, son attachement pour les femmes. 112
Les aima disféremment selon ses différens âges
113. & suiv. Si on a en raison de blâmer s
conduite à cet égard-là.
Santé, maximes pour conserver la santé. 160, 16;
Sarasin, un de ses Ouvrages attribué à M. de Saint
Evremond. 367. n. idem.
Savans, leurs vaines occupations. 333. & Juin
Stérilité de leur génie pour le commerce des honnêtes gens.
honnêtes gens. ibid Saumarés, Doyen de Windsor. n. 350
Savoye (la) Eglise des Protestans François à Lon-
dres, pourquoi ainsi nommée. n. 465
Scipion, dans quel sens il doit être loué de sa con-
tinence.
Sermons, combien certains Sermons sont propres
à faire dormir.
Shakespear, Poëte tragique Anglois, sa mort. n.
152
Senettere (Monsieur de) se marie sur ses vieux
jours. 116. Ce qu'il disoit pour se justifier au-
près de ceux qui le blâmoient. ibid. Son amitié
pour le Maréchal d'Estrées. 119
Simon (Richard) avoit dessein de faire imprimer
à Londres son Histoire critique du Nouveau Tef-
tament. 701 jois (le Comte de) désordre qui seroit arrivé
en France, s'il n'avoit pas été tué à la bataille
de Sedan, 27, 28
Sylla

DES MATIERES. 489 Sylla, sa Dictature lui étoit à charge. 291. Il s'en démet. Syphax, pourquoi il s'abandonna aux volontés de Sophonisbe. 116 Achard (le Pere,) ses talens de Missionnaire pour toutes sortes de Religions. 452 Tempérament, combien la diversité des tempéramens a de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur la Religion. Ténébres, ce que c'est que les Leçons de Ténébres. Théophile, divers jugemens qu'on a fait en France de ses Poësies. Thomand (Henry O Briand , Comte de) grand Parieur aux combats des Cocqs. 152 Tolérance, les Catholiques & les Protestans devroient se l'accorder réciproquement. Trape (l'Abbaye de la,) ce qu'on doit penser des austérités de la Trape. 103. Le Duc de Mazarin auroit dû s'y retirer. Turenne (le Vicomte de,) comment il comparoit les vûes du Cardinal de Richelieu avec celles du Cardinal Mazarin. 27. Son amitié pour M. de Ruvigny. 119

Vice, ce qui fait ordinairement quitter le vice. 280

L'aste, quelle est la véritable signification de ce mot. 6. & suiv. Dans quel sens on peut dire qu'un homme a l'Esprit vaste. 9. & suiv. Verdure, Vers contre la Verdure qu'on met aux cheminées en Angleterre. 359

Vice, ce qui fait ordinairement quitter le vice. 280

& suiv. Deux impressions différentes qu'il fait sur nous. 281

man	
490 TABLE DES MATIERE	S:
Vie de l'homme, à combien de malheurs el	le eff
lujette. 289. 6	
Vieillard, caractère d'un Vieillard.	2.10
Vieilles gens, s'il leur est permis d'être amoi	urcux
217. Quelles femmes sont les plus propre	SDOUT
leur commerce, 59, er fuir Ce qui dent	24 00
eux. 387, 388. Moyen de le corriger. 28	88. TI
leur est naturel de tomber dans la dévotion	1. 389
	200
Vieillesse, ce qu'elle est par rapport aux fes	nmes.
n	. 127
Virgile, beauté de son Eneïde. 319. Ne saur	oit ca
cher le peu de mérite d'Enée. ibid. En q	uoi i
est inférieur à Lucain.	22.0

Chine, & pour la grandeur de l'ancienne Rome, 143, 364

320

W.

Vossius (Isaac,) raillé sur son entêtement pour la

Aller, son éloge. 409, 410, 427, 428 436. Sa mort. Wrangel, Général des Troupes Suedoises. Wurts, comment il concevoit qu'on pouvoit accorder les différends des Chrétiens sur la Religion. 74 Y.

Eux, malheurs causés dans le monde par de beaux yeux. 379

Fin de la Table des Matieres du Tome quatriéme.









La Bibliothèque Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Lib University of

Pate d For failure to ret or before the last below there will be cents, and an extra cents for each add

